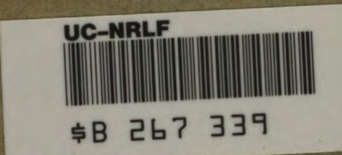
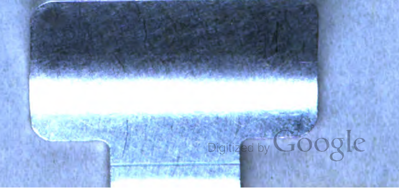

UC-NRLF
$B 267 339


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA







COLETTE YVER

Les Deux Cahiers de PAULINE

roman



AUTEURS CONTEMPORAINS

ÉDITIONS DES LOISIRS

LES DEUX CAHIERS DE PAULINE

COLETTE YVER

LES DEUX CAHIERS DE PAULINE

LES ÉDITIONS DES LOISIRS
1, RUE DE MÉDICIS, 1
PARIS (VIe)

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DES LOISIRS

GRAND-MÈRE .... 1 vol.
LA CHALEUR DU NID........... ...... —
LES COUSINS RICHES .... —

LES DEUX CAHIERS DE PAULINE

Ils seront eux-mêmes vos juges.
MATHIEU, XII, 27.

PREMIER CAHIER DE PAULINE

Paris, 1931.

Vous m'aimez, Patrice, mais non point ma condition d'« enfant de divorcés ». Lorsque hier soir, après dîner, nous avons eu — je ne sais encore comment, *indeed!* — l'audace, l'héroïsme de fixer définitivement, en une minute, nos destins, vous avez laissé fuir votre sentiment secret par une phrase mélangée de morale et de venin : « Nous tâcherons de ne pas imiter vos parents », qui m'a cuit comme vinaigre à l'endroit de cette douce pitié que je ne cesse de ressentir pour ma vieille camarade de vie, maman. Au surplus, je lisais, derrière votre reproche, cette curiosité sans indulgence qui vous tourmente à son sujet. Ce « qu'y eut-il au juste? » dont on taraude le passé de toutes les divorcées.

Plus de vingt fois, Patrice, je vous ai vu à table, comme un indiscret, mettre à profit les silences du

potage, de la salade ou du plat sucré pour commettre, de vos yeux fixés sur ce pauvre visage de quarante-huit ans, de véritables effractions spirituelles.

Si je suis, moi, « Faculté des Sciences », vous faites, vous, terriblement « Lettres », avec cette rhétorique compliquant votre logique et la suite de vos idées. Et si je m'inscris avec le signe « plus », pour vous j'emploierai je crois le signe négatif, tant vous me semblez additionner toujours des déficits, établir les bilans des gens avec des inconnues. Lorsque je vois vos redoutables cils en points d'interrogation se lever sur les fards innocents grâce auxquels ma pauvre maman conserve sa beauté, le soupçon qui se forme aussitôt, parmi tant d'autres hypothèses, dans votre esprit dialecticien, m'apparaît en clair : « Elle a dû être si coquette! » Or, ce mot est double. Il exprime aussi bien la légèreté de conduite que l'art d'être jolie. J'ai peur que les deux acceptions ne vous aient paru également bonnes pour ma mère.

Et pourtant, Patrice, si vous saviez tout!

C'est ce tout, ce positif, cet absolu que je vais essayer de construire dans ces cahiers, à votre intention. Voilà que vous m'abandonnez pour un an, à cause de cette bourse de voyage qui va vous retenir en Amérique latine. Pourquoi n'essayerais-je pas de vous envoyer, au lieu de ces lettres de fiancés qui ne sont que mots, l'histoire de ce qui s'est passé jadis entre cet homme et cette femme dont je suis la fille? C'est une matière à laquelle je ne touche qu'avec respect, car il s'agira surtout d'une créature chérie. Il est vrai que je ne suis pas licenciée ès lettres, et que j'ai plus l'habitude de formuler les substances que de les décrire; mais j'espère dire clairement ce qui fut. Il me serait

impossible de me marier avec vous, Patrice, si vous ne m'apparaissez net de cette ombre qui passe et repasse sur votre visage et qui m'ôterait la joie de le contempler à mon gré.

Maman est aussi loin de ma nature que pourrait l'être une Chinoise. Mais, à l'Ecole, mes meilleures amies ne sont-elles pas Nadia, Masako, Daphné? J'aime maman comme de la littérature étrangère. On dirait qu'un siècle a coulé entre elle et moi, grâce à quoi je ne puis l'étudier et la comprendre.

Elle en est encore à croire qu'une fille de vingt-six ans cesse de posséder toute sa tête quand elle discute avec un garçon et que c'est triste de voyager seule. Je ris souvent de ses sentences. La plupart du temps je dois user d'autorité à son égard. Elle ne sait pas liquider un fournisseur infidèle, un médecin maladroit, une relation ennuyeuse. C'est moi qui lis dans les horaires de chemins de fer, qui choisis les pièces à voir et jette au feu les invitations indésirables. Maman est une hirondelle perchée au rebord d'un toit et ne sait où elle va voler. Oncle Anselme, que vous rencontrez souvent ici, défend contre moi sa sœur, m'accuse de manquer envers elle aux formes de la déférence, de la soumission. Il me croit sans respect. Vieil Anselme! que n'a-t-il eu jadis pour mes grands-parents, qu'il pressurait comme ses contribuables-nés, lorsque vers 1900, étant à l'Ecole des Beaux-Arts, il prit son atelier à Montparnasse, la centième partie du respect qui gît au fond de mon cœur pour maman! Maman, je puis l'analyser, la disséquer, la recevoir dans mon époque et l'y piloter comme une nouvelle venue qui ne connaît pas le pays : elle a toujours sur moi cet inexprimable ascendant de m'avoir faite; et je porte

toujours à mes épaules depuis l'enfance le souvenir chaud de ses deux bras consolateurs, ces bras de ma bonne Béatrice qui depuis vingt ans n'ont enlacé que moi seule!

Je ne sais si vous la trouvez encore jolie. Pour moi, depuis dix ans que je l'observe comme une femme, je ne la vois pas changer. Peut-être a-t-elle tort de porter les cheveux aussi courts. Cette calotte aile de corbeau qui enserre sa petite tête comme en 1924 — mais alors elle n'avait pas quarante ans — durcit, me semble-t-il, et virilise sa figure qui n'a plus les rondeurs fuyantes et les modelés indiscernables de la jeunesse. Ses cheveux de garçon et aussi le trait noir qui souligne ses cils assurent à son regard une fermeté, une fixité d'expression qui la ferait presque passer pour agressive. Oncle Anselme s'en aperçoit. « Ma chère, lui dit-il, ta coiffure et ton œil appellent le faux col... » Pourtant les yeux de maman sont les plus doux que j'aie jamais vus. Je vous montrerai dans l'atelier d'oncle Anselme son portrait peint vers 1904, à l'époque de son mariage. Un éblouissement de taches de couleurs. Elle y est debout. La masse de ses cheveux noirs gonflée, gaufrée, déborde sur les tempes et, en dôme au sommet de la tête, c'est la torsade du chignon strié d'un large reflet bleu. Ses deux bras nus, mosaïque de confetti multicolores, s'appuyant sur une stèle, dégagent sa taille de guêpe, ses reins cambrés et la croupe, d'où les mille plis d'une robe de velours noir ruissellent sur un tapis. Mais cette silhouette où la ligne du corps féminin est devenue méconnaissable, un amour de profil la domine, souriant à l'avenir inconnu. Ces jeunes filles d'autrefois allaient au mariage comme à un mirage réalisé. Oncle Anselme savait ce qu'il faisait en choisissant

pour peindre sa sœur cette époque de l'extase et du visage émerveillé. Il y a dans la toile un personnage invisible qui tire à soi la chair tendre de ces traits et leur âme à demi exhalée. C'est mon père, le père qui fut odieux avec maman et dont je ne parle jamais.

Il me déplaît, Patrice, d'exposer ici tout ce que je pense de lui, mais je devrai, le moment venu, m'y résoudre, si je veux vous montrer ma chère Béatrice dans toute sa netteté et la défaire de cette cendre du doute et de la suspicion muette dont vous ne cessez de la ternir. Sur qui retombera cette cendre sinon sur le seul coupable? D'ailleurs l'étude de cette histoire conjugale, de cette union manquée ne sera pas sans profit pour nous qui, avant deux ans, affronterons aussi le redoutable tête-à-tête où s'éprouve l'amour...

Tout arriva parce que le hasard d'une amitié mêla un jour à la bande qui fréquentait l'atelier d'Anselme, rue Vavin, aux premières années du siècle, ce personnage caché dont la présence remplit tout le champ visuel du portrait de maman.

C'était une bande hurlante et vociférante qui s'engouffrait là un peu avant l'heure de l'apéritif, apportant les dépêches de Johannesburg ou de Prétoria, sifflant les Anglais, acclamant la Convention d'arbitrage de La Haye et le Président Krüger dont certains, d'un fusain ferme, crayonnaient aux murs d'Anselme la face lourde et barbue de dieu rustique, couronnée de son haut de forme et de ses malheurs; plus tard, découvrant le péril jaune avec Vladivostok, puis le péril anticlérical avec les Inventaires des églises. On dansait la matchiche et le cake-walk, on chantait *La Belle de New-York* et le grand air de

la *Louise* de Charpentier. Ces jeunes gens sautaient sur les tables et prophétisaient que l'on verrait avant peu les hommes de gauche convertir les cathédrales en musées nationaux, le Kaiser embrasser M. Loubet sur le nouveau pont Alexandre-III et le Japon conquérir l'Europe.

Voilà nos véritables pères, Patrice : ils ont enfanté notre génération aux yeux ouverts sur toute la terre. Géographiquement, ils ont allongé le rayon de nos désirs, nous ont préparés pour l'aviation qui allait naître — Santos-Dumont a pris plusieurs portos rue Vavin; — ils ont excité en nous la curiosité religieuse, annoncé le règne de l'Invisible, creusé la fosse du matérialisme, et nous ont transmis le don des prévisions complètement erronées.

Epoque charmante d'attente et d'imprécision comme toutes les aubes, comme toutes les adolescences, car les siècles sont des personnes morales qui naissent et meurent à date fixe, suivent une courbe de vie romanesque et ne se ressemblent aucuns. On n'avait pas encore découvert l'Amérique, mais on venait de trouver enfin la Paix, grâce à la Conférence de La Haye. Le style squelettique du métro, à base de tibias et d'humérus, était en travail d'un art moderne véritable. On construisait des automobiles aujourd'hui grotesques qui ravissaient leurs propriétaires. On faisait de l'ironie sur les premiers essais de navigation aérienne. On se demandait : Que va-t-il se passer?

Ces jours, Patrice, je les vois comme si j'en avais été, parce que j'en possède un mémorial vivant; un fossile, si vous voulez, mais qui a tout enregistré comme un disque, c'est oncle Anselme. Du son de ces années, il a été gravé, définitivement. Il n'en rendra jamais d'autre et je m'amuse à le faire

tourner pour écouter cette musique surannée, qui est aussi celle de maman. Mais maman est bien plus mouvante. Crainte de me perdre, elle me suit à en perdre haleine, tandis qu'Anselme est figé. Tel il était en 1906, l'année de ma naissance, à l'instant où je dus ouvrir sur ce grand diable mes yeux de nouveau-né, tel on le voit aujourd'hui; même lavallière de soie noire qui signalisait sa profession (avec le chapeau dont on ne retrouve plus aujourd'hui l'espèce périmée et les bords ombreux que dans les stocks des spécialistes, boulevard Saint-Michel); même barbiche, grisonnante aujourd'hui; même attente des belles surprises de la vie comme s'il ne grignotait pas à cette heure son avenir même, et comme si son inconnu ne lui était pas déjà aux deux tiers dévoilé. Vous l'entendrez siffler *La Belle de New-York*, *Madame Butterfly* et *La Tonkinoise*. Vous le verrez s'obstiner dans la lecture de *Quo Vadis* et d'Armand Silvestre, dans son pointillisme pictural, dans l'opinion que M. Combes est encore au pouvoir et qu'on persécute les religieuses, esquisser des pas de cake-walk et, bien qu'il ait été quatre ans camoufleur en Artois, puis dans l'Aisne, ne rien redouter que des Japonais, car ni la Somme ni le Chemin des Dames n'ont effacé en lui le Vladivostok de ses vingt-cinq ans.

Maman, durant toute cette période, jouait le satellite de son frère. La ravissante jeune fille qu'elle était tint l'une des premières son rôle dans ce renouveau, mal élevée comme les autres à cette époque où les parents, sentant venir la poussée d'émancipation féminine, luttaient et faiblissaient simultanément, lâchant pouce à pouce les libertés, et, enragés de tant de défaites, se raccrochant à une autorité d'autant plus pointilleuse. Elle n'a jamais

dû faire suffragette, ligue des Droits de la femme, adversaire de l'homme comme maintes dames d'alors, auxquelles nous devons néanmoins beaucoup. S'épanouir sans chaînes lui paraissait désirable tout simplement.

Elle commença de sortir seule à dix-huit ans. La première fois, ma grand'mère lui fit toutes les recommandations qu'elle eût pu adresser à une fille pervertie. Ma pauvre Béatrice en rit encore. Il s'agissait d'aller du boulevard Saint-Germain à la Madeleine. Il paraît que c'était une sensation inexprimable, comme l'alpinisme, comme l'aviation, comme la délivrance du prisonnier. Et au surplus un tantinet de risque (à cause des recommandations maternelles), tous les hommes suspects, tous les regards offensants, tous les passants convergeant à sa suite. Moi, Patrice, j'avais neuf ans lorsque je suis allée au cours toute seule, et je ne m'en souviens pas plus qu'un moineau de son premier vol dans la rue.

Une liberté ainsi mise en valeur en prend du ragoût. Béatrice ne rêvait plus que de courir Paris. « Holà! dit ma grand'mère, passe encore pour un petit trajet : et encore tout dépend des itinéraires. » Et l'on détermina les seuls arrondissements possibles. C'est ainsi que l'on conduisit à tricher une fille qui n'en avait d'avance aucune envie.

L'attraction violente, la fascination lui venait à ce moment du point de Paris où le mystérieux Anselme, alors âgé de vingt-quatre ans, tenait ses assises, cet atelier de la rue Vavin dont, à la maison, elle avait les oreilles bourdonnantes, et qui coûtait si cher aux rentes de son père. Celui-ci, notaire boulevard Saint-Germain, était acculé tous les semestres à de sévères débours du fait des dettes d'Anselme.

il en concevait des colères léonines dont tremblait l'appartement. « Nous n'aurions pas dû lui céder pour cet atelier, disait ma grand'mère; c'est la cause de tout. » D'où l'appel de gouffre que lançait à Béatrice cet endroit défendu.

Un beau jour, elle revêtit son tailleur beige à traîne et le canotier assorti, choisi sur les conseils d'Anselme qui s'y connaissait en chapeaux de femmes. Et sous couleur de passer la Seine pour un achat au Louvre, fila sur Montparnasse.

Il me serait impossible, à moi Pauline, de jouer un tour de ce genre à maman. Je ne dis jamais où je vais. Si l'on m'interroge, ou je me dérobe, ou j'avoue la vérité. Mais tromper Béatrice je ne le pourrais pas. Ni mentir d'ailleurs. Mais je vous l'ai dit, Patrice, l'époque était aux demi-dévoilements, aux demi-libertés. Les filles recevaient une éducation hybride qui ne savait ce qu'elle faisait : la religion, dans notre monde, ressemblait plus à une bienséance qu'à une flamme allumée et qui met en lumière les plus petites duplicités. Maman n'aurait certes pas manqué la messe du dimanche. Mais que son Dieu l'habitât ou non, elle ne s'en souciait guère. Elle s'arrangeait avec elle-même de ses peccadilles qui ne furent jamais bien graves.

Ce jour-là, le plus étonné fut Anselme qui avait modèle, lorsque la porte s'ouvrit sur sa petite sœur. Celle-ci, déjà fort troublée de sa propre hardiesse, ne vit d'abord que cette grande femme, droite sur la sellette. Un affreux malaise la saisissait, d'autant qu'au lieu d'une bienvenue, un rugissement de son frère furieux l'avait accueillie. Des « sacrée petite fille! » des « satanée curieuse! » des « que je ne t'y reprenne plus! » pleuvaient sur elle, tandis que s'avançait un terrible visage d'ange vengeur. Mais,

tout à coup, le visage se retourna vers le modèle, une impassible rousse qui s'étirait :

— Repos, Betsy!

Cependant Anselme, piètre mentor pour la sœur qu'il prétendait diriger, passa vite des fureurs de la surprise à la joie de la recevoir chez lui. Au bout d'un quart d'heure, il dut dire, comme on l'entend le murmurer encore si aimablement aujourd'hui dans les circonstances embarrassantes : « Après tout!... » Et Betsy, escalada de nouveau la sellette. Et Béatrice fouilla les recoins de l'atelier, les cartons de croquis, les entassements de toiles. Et quand, à la chute du jour, les camarades commencèrent d'arriver, les uns pour se chauffer, les autres pour du porto, certains pour élucider les lois d'une nouvelle Ecole, Anselme, après une légère hésitation, dit à sa sœur : « Reste donc encore cinq minutes. » Et le thermomètre de la bande baissait de quelques degrés chaque fois qu'il présentait : « Ma sœur Béatrice ». Songez, Patrice, à ses dix-huit ans, à son tailleur beige si distingué, à son air boulevard Saint-Germain. On était figé sur le coup.

Dépaysement. Contacts douteux. Société suspecte. Crainte de s'être abaissée. Nostalgie du salon de grand'mère. Béatrice connut là plus de malaise encore qu'à l'apparition de Betsy. Tout d'un coup, elle prit congé et passa par le Bon Marché pour se préparer un alibi.

Par la suite, dans ses souvenirs, l'atelier de la rue Vavin prit une figure plus familière. Tout le monde s'était montré d'une civilité exemplaire. « Viens ce soir, lui souffla un matin à l'oreille l'inconsistant Anselme. J'aurai Thérèse, une étudiante en médecine, et Sasseville un type du

Conseil d'Etat qui descend des Croisés. » Et il lui fit essayer trois chapeaux pour choisir enfin le plus volumineux, celui de velours noir qui devait emprunter une allure héroïque à l'élan de son bord hardi garni, en dessous, d'un bouillonné de mousseline blanche. Je crois voir, sous cette auréole, l'ovale si mince et si ardent à la fois dont j'ai la photographie ainsi attifé. « C'était un rêve », comme on disait alors. Dès quatre heures Béatrice lâcha son gros mensonge en plein visage de ma grand'mère, et pour trente sous elle prit un fiacre afin d'arriver plus vite. Elle m'a conté que ce fut une réunion dont les attitudes, les rites et la politesse dépassèrent en savoir-vivre le sombre salon du boulevard Saint-Germain.

Bientôt, Béatrice commença d'aller dans le monde. C'était une obligation à laquelle une jeune fille ne pouvait échapper. Quel prétexte donner? Ces malheureuses n'avaient aucun emploi de leur temps. Quelques-unes entraient à l'Ecole de médecine. On en voyait prêter le serment d'avocat. Certains phénomènes peignaient à l'Ecole des Beaux-Arts. Mais il fallait entendre le persiflage et les lamentations de ces dames dans le salon de ma grand'mère, demeuré l'une des citadelles de la parfaite éducation des filles, dès que la conversation tombait sur ce sujet, le plus pittoresque et le plus original de cette époque. Ce qui suscitait l'indignation, dès qu'une famille bourgeoise laissait filer l'Ange du foyer, le Lys de son jardin, le Cygne de son lac vers ces amphithéâtres, ce n'étaient pas les conséquences lointaines et la répercussion sociale, très discutable en effet, d'une évolution dont ces fuites étaient l'indice (car évidemment nous ne sommes

plus aujourd'hui des femmes naturelles), mais le seul scandale de cette promiscuité des sexes. Nulle vertu ne tiendrait l'épreuve de ces loups ravissants, et surtout des mystères dévoilés. « Cependant, se hâtait d'ajouter ma grand'mère, j'ai voulu que Béatrice passât son brevet supérieur; et dans un rayon restreint je la laisse sortir seule. Bien entendu, pas plus loin que le Bon Marché. » C'était la période où ne s'écoulait pas une semaine que maman n'allât fumer quelques cigarettes avec les peintres et les étudiants chez oncle Anselme. Seulement il n'y avait pas là de quoi meubler sa vie. Et l'on organisait des sauteries pour passer le temps. Y compris les leçons de danse et les couturières, le prétexte était suffisant. On pratiquait les valses bostonnées et le fameux pas de quatre venu d'Amérique et encore « fin de siècle ». Moitié pavane yankee, moitié parade militaire. Quatre pas en avant, la main gracieusement levée dans celle du danseur, puis, d'un petit bond stupide, on lançait le pied droit en l'air. Béatrice y avait un succès fou, particulièrement si le partenaire se trouvait être un charmant attaché de Cabinet nommé Ludovic, doué d'une de ces délicates moustaches blondes réputées alors pour le plus irrésistible élément de séduction chez un homme. Aujourd'hui, après trente ans, quand cette pauvre chérie m'en parle, quelque chose d'ineffable, d'adolescent, d'adorateur passe encore sur sa figure. Elle croyait assurément l'aimer. Pour ces jeunes filles puériles, point de différence entre ce goût éphémère au profit d'un joli visage, et les passions pathétiques des romans de Maupassant qu'elles lisaient en cachette. « Comprends-moi, Pauline, me disait un jour maman, ce jeune homme bien élevé ne m'a jamais fait d'aveu formel, mais il me disait qu'il

aimait mon nom. Quel respect, n'est-ce pas, et quelle délicatesse! Et puis cette voix prenante... »

Et tous deux, légers, et un peu gris l'un de l'autre, je pense, traversaient les salons de la rive gauche, les mains nouées en l'air, comme au dix-septième siècle. Un, deux, trois, quatre, et à un élan de la ritournelle, au cinquième temps, ensemble, ils levaient la jambe droite...

Mais Ludovic n'avait pas été le seul à discerner dans la masse rose et bleue de ces vierges futiles, ce Goya, ce Greco qu'était maman. Les jeunes gens devaient en discuter ensemble comme ils font, de notre temps, de quelques figures de choix à la Sorbonne. Et encore, si j'en juge par les enregistrements qu'émet encore aujourd'hui l'oncle Anselme, les évaluations, les cotes, les toises, les marchandages sur la matière féminine s'exerçaient-ils avec moins de délicatesse. Il y avait le beau Bernard, terrible, barbu et doux aux femmes comme un Assyrien. Il y avait le spirituel Maurice qui dansait mal mais parlait bien; il aimait à retenir Béatrice dans les embrasures des portes pour des mots qu'il lui offrait en collier, comme des perles. Il a été bâtonnier depuis lors. Ses mots ont toujours le même orient. On les cite à la salle des Pas Perdus.

Ainsi s'écoulaient, coupées de stations de carême à Sainte-Clotilde, à la Madeleine, de vacances au lac d'Annecy, la dix-neuvième puis la vingtième année de maman.

N'allez pas croire, Patrice, qu'il n'y eût rien de valable dans ces années si vaines d'aspect, ni que Béatrice, l'espace de cette matinée de printemps, ne fût que plume au vent.

Sa personnalité était déjà faite.

Vous comprenez que l'émancipation des femmes

chauffait quelque part dans les étuves de la pensée universelle. Les filles les mieux élevées de ce temps-là en étaient travaillées comme d'une saison nouvelle. On jouait à Paris la *Louise* de Charpentier, la *Maison de Poupée*. Tout le monde courait au théâtre d'Ibsen, Béatrice comme les autres. Elle prenait conscience de ses petits droits, de sa petite valeur. Au point qu'un jour elle se sentit humiliée de ses dissimulations et chercha le moment favorable pour se vanter devant ma grand'mère de la façon dont elle avait déjà mordu à ce pain nouveau des affranchies.

C'était d'autant moins facile que, prenant sans cesse à la maison le parti d'Anselme, qui ruinait princièrement leur père à ce moment, elle s'y trouvait en défaveur pour avouer sa complicité secrète avec le mauvais sujet. Et il y a encore là, Patrice, un trait de maman que je veux vous dire : sa générosité à l'égard du frère qui parvint en peu de temps à réduire terriblement sa dot. Oncle Anselme qui, je dois le déclarer, n'a pas ignoré tout remords et fut, en revanche, son plus précieux appui lors de son divorce, m'a déclaré : « Et tu sais, Pauline, j'en suis encore à entendre d'elle un reproche pour mes lâchetés qui ont modifié toute sa vie... » A la vérité, sans ce prodigue, maman aurait connu la véritable aisance. Mais je me demande, moi, fille unique, s'il est en dehors de l'amour maternel un amour d'un aussi solide métal que celui qui prend sa source dans la nébuleuse même de l'enfance, cette amitié du frère et de la sœur, née des habitudes primitives de la vie, des jeux en commun, de la totalité des souvenirs tissés ensemble, et dont la substance vraie est une connaisance mutuelle près de laquelle celle des plus vieux époux n'existe pas. Il y a peut-être

là le plus beau rapport humain, le plus spirituel, le plus net égoïsme et le plus charmant.

La jeunesse de Béatrice se résume presque dans le duo de ce frère et de cette sœur. Si tout ne fut pas rompu dix fois entre Anselme et mon grand-père, c'est que Béatrice en larmes trouvait des arguments pathétiques pour apaiser le *paterfamilias* en courroux. Et le moindre de ses artifices oratoires n'était pas de parler avec tant de sérénité, de candeur et d'ignorance des frasques fraternelles. Sa grande peur fut toujours que, pressé de créanciers inexorables, Anselme ne se donnât la mort. Appréhension bien gratuite d'ailleurs, mais vous savez quels mots un garçon de vingt-cinq ans, qui cultive à la fois de triples occasions de ruiner son père, peut prononcer lorsque couturières, bijoutiers ou concierges sont à ses trousses. La mort paraît la seule échappatoire. Et Béatrice le sentait avec une acuité qui faisait trembler grand-père lui-même. Le cher vieux paya toujours. Au fond, Anselme ne s'attaquait qu'à une fortune bourgeoise ordinaire de 1900. Il ne fallut pas longtemps à son triple caprice pour l'écorner. Je dirai bientôt ce qui l'arrêta net.

Mais il n'en restait pas moins qu'aux yeux de mes grands-parents leur fille se présentait toujours comme l'avocate de celui dont ils étaient excédés. Leur avouer qu'elle fréquentait l'atelier de l'enfant prodigue, quel risque de prohibitions redoutables! Une fille de dix-neuf ans ne dirigeait pas alors sa vie à son gré. Il fallut temporiser.

Anselme avait cependant conquis, fruit de longues controverses, le droit de sortir avec sa sœur. Il la conduisit d'abord au concert, l'après-midi. Plus tard, au théâtre le soir. Les parents en gémissaient comme d'une atteinte au « bon genre », comme d'un

modernisme déplorable. Mais ils n'avaient plus assez de pouvoir contre le courant secret.

Et les deux compagnons affichaient leur plaisir comme une cocarde quand ils partaient ensemble, délivrés des chaînes de plusieurs siècles.

Ils allaient maintenant chez la modiste de Béatrice, ou chez le fourreur. Puis ce fut chez la coiffeuse où Anselme choisit enfin le rouge qu'il convoitait depuis longtemps pour les lèvres virginales que bleuissaient les rigueurs de l'hiver. Ce fard se trouvait d'un géranium si discret que ma grand'mère ne le vit pas commencer à fleurir sur le visage de cette fille bien élevée. On l'y habitua par des touches homéopathiques; il y avait deux mois que Béatrice en usait quand elle s'avisa que cette bouche était peinte. Elle s'indigna : mais il était trop tard. Sa colère alla à la terre.

Les courses faites, on prenait un fiacre pour la rue Vavin. Anselme retouchait une toile sur chantier. Béatrice lui lisait des revues d'Art, des études sur les Maîtres, sur les Ecoles. Anselme trouvait tout idiot. Bientôt, las du travail, il posait sa palette et reconcevait à rebours ce qu'il venait d'entendre. Son dieu était Manet. Béatrice ne pensait pas qu'il y eût de jugement plus sûr que celui d'Anselme. En l'écoutant, elle ordonnait sa collection de cartes postales. La carte postale illustrée venait de naître. C'était déjà le goût de partir qui apparaissait dans le siècle. Tous les amis en voyage en envoyaient à Anselme. Il fallait classer à part l'Allemagne, l'Italie et la Hollande. Vers 5 heures, la bande arrivait. Thérèse, la médicastre, des peintres, puis Sasseville du Conseil d'Etat qui amenait Jacques, mon père.

Lorsque maman rentrait à la fin de ces après-midi, frémissante de vie, d'idées, de nouveautés, elle

fleurait encore cette odeur mêlée de pipe et d'essence de térébenthine qui sévit chez les peintres. Un soir que ma grand'mère voulait savoir d'où elle venait, elle répondit carrément :

— De l'atelier d'Anselme où il m'a invitée à le suivre après nos achats.

Eh! bien, Patrice, ma pauvre grand'mère était si fatiguée de maintenir un joug usé sur des cols qui n'en voulaient plus, qu'elle abandonna là-dessus la partie. Elle dit tout ce qu'elle put contre cette abomination; elle pleura un peu sur une grâce féminine de plus qui disparaissait dans l'abîme des temps, puis se résigna à une fille qui poussait à l'opposé de ce qu'elle avait été elle-même lors de l'Exposition de 1878.

Depuis vingt ans, Patrice, ce grand tête-à-tête avec maman qu'est vie de ma famille, m'a montré comme un film, par mille détails, par toutes ses nuances, cette période de sa propre existence à laquelle, dans nos inépuisables dialogues, elle revient sans cesse. Je sais jusqu'à la couleur de la robe qu'elle portait le premier jour que Sasseville amena mon père à l'atelier d'Anselme.

Max de Sasseville, familier des lieux, était de six ans l'aîné de Jacques. Large, athlétique, maman le voyait, à ce qu'elle dit, planté sur ses souliers fins de grand noble comme un mousquetaire dans ses bottes. Il entrait là royalement, frayant par curiosité, par dilettantisme, par amour de la vie avec cette roture frottée d'Art. Lui pour qui seuls comptaient les Poussin, les Largillière et les Watteau, qui ne sentait le ragoût de la peinture qu'à travers une patine et ne s'engouait réellement que de la plus noircie, faute d'en avoir jamais vu d'autres sous

tous les toits Louis XIII de Normandie et de Touraine qui l'avaient hospitalisé lors des vacances ou des chasses, venait irrésistiblement non à ces toiles multicolores d'Anselme qu'il ne se lassait ni d'analyser ni de décrier, mais au milieu plus humain que le sien. Ce débridement d'idées directes, cette pétarade d'opinions sans contrôle et l'expression qui en était si libre, formaient pour lui comme l'atmosphère normale après l'exceptionnel de la caste où il avait en même temps l'orgueil et l'ennui de vivre.

Aux plus beaux soirs, lorsque tout le monde braillait dans ce cénacle enfumé par vingt pipes, Sasseville hurlait le plus fort. Pour contredire la racaille, il en prenait si bien le ton et les mots qu'il avait l'air du même bord. Je vous montrerai, Patrice, le portrait du maréchal de Sasseville à Versailles, son grand-père. Aujourd'hui vous diriez Sasseville lui-même; les âges se confondent et il a cet œil bleu enchâssé dans un antre charnu de paupières, la chute arrogante du nez abondant, la lèvre nue et réticente, le menton sec. Beaucoup plus d'épée que de robe.

Trouver Béatrice dans l'atelier de la rue Vavin l'amusait fort à cette époque. Au fond, il l'y sentait aussi dépaysée que lui-même. Il l'appelait la plus moderne des jeunes filles, mais n'était pas dupe des apparences, savait toutes les entraves de son éducation sévère et faisait cas d'elle. « Mademoiselle, lui répétait-il chaque fois, en la saluant, je suis votre adorateur. » Et puis ce soir-là il lui amena Jacques qui à maintes classes de distance avait été son condisciple chez les Pères.

A aucun point de vue, Jacques n'avait la carrure de Sasseville. Maman prêtait beaucoup plus d'attention à Sasseville qu'à son ami si effacé, presque

éteint devant lui. Sasseville avait trente-trois ans et Jacques seulement vingt-sept, beaucoup plus de quartiers de noblesse et beaucoup moins de fortune, mais huit frères et sœurs.

On concilie difficilement dans ce monde-là, comme ailleurs, le soin de multiplier sa postérité et celui de l'établir richement. Il se flattait de sœurs au couvent, de frères à Saint-Cyr ou dans l'administration coloniale à Dakar. Vaguement allié à la famille de Sasseville, il n'en grattait pas moins du papier, comme rédacteur dans un ministère. Ce titre frappa si peu Béatrice, lorsque Sasseville lui présenta cet inconnu, qu'elle l'oublia aussitôt. Un peu plus tard, quand ce jeune homme en demi-teintes — plus grand que Sasseville, plus effilé, moins haut en couleur que l'ami dont les joues s'étaient rougies au vent du pays de Caux, sous les pommiers du château de Sasseville — cherchait un siège auprès de maman et, à voix basse, la questionnait sur ses idées et sur ses tendances, elle se le figura chartiste. Elle lui parla de ses palimpsestes. Lui, croyant à un mot spirituel pour désigner ses états de recette des départements, souriait timidement, et le malentendu s'aggrava.

Lors des discussions forcenées qui s'engageaient justement sur ces sujets dont on ne doit point débattre : le goût et les couleurs, et quand Sasseville entraîné par son instinct de dominer sautait sur une chaise ou sur la table pour vociférer qu'il n'était que de retourner à la peinture ancienne, le jeune homme en demi-teintes demeurait près de Béatrice à pousser clandestinement son enquête à la manière de ces questionnaires mondains dont on raffolait alors : « Quel est votre auteur préféré? Votre sport favori? Aimez-vous la danse? » Béatrice répondait ingénument sans s'apercevoir qu'on la tournait et retour-

nait en tout sens, comme fait au marché un acquéreur renchéri, d'une bête douteuse. « Il avait, m'a-t-elle avoué, des yeux gris pastel et une bien jolie moustache incolore. Mais rien de lui ne m'intéressait jusqu'au jour où Sasseville, sachant que je devais y être, vint de bonne heure à l'atelier, et me dépeignit son ami fou de moi. »

Ma pauvre chérie, si timorée malgré son indépendance, s'écria sur-le-champ qu'il fallait en référer à sa mère, tant la vieille tradition française qu'une fille ne doit point conclure seule son mariage la tenait encore. Mais Sasseville, tout en jugeant ce scrupule adorable, se moquait bien pour son projet des bénédictions de ma grand'mère. Il répondit que ce serait assez tôt de consulter les parents, quand elle aurait elle-même contrôlé ses réactions. Et il se mit à décortiquer longuement Jacques pour Béatrice qui l'écoutait, mais aussi pour Anselme qui tendait vers ce marieur inopiné une oreille soupçonneuse. Sasseville avait compris l'urgence de conquérir le frère autant que la sœur.

A douze ans Jacques était encore un poupard sanguin, querelleur, qui au beau milieu de la cour des petits roulait tour à tour dans la poussière chacun des gosses de sa classe; la race lui sortait par tous les pores. Impertinent avec les Pères et déférent pour le concierge, il se faisait encore le défenseur des pions parce qu'ils étaient mal mis. Sasseville le connut au piquet, montrant la hauteur d'un martyr politique. Sa mère le lui avait recommandé. Elève de philo, il se crut tenu à une semonce. Le petit cousin pria Sasseville de le laisser tranquille en termes qui plurent à celui-ci. Mais Paris devait l'étioler. En 1887, ses parents, dont il était le cinquième fils, — on ne compte pas les filles qui

s'élèvent à peu de frais, — avaient dû vendre leur propriété de Sacy-sur-Ecole gagée de plus que sa valeur. Et toute la famille s'était tassée dans le pied-à-terre du VII°. Sasseville, sorti de pension, avait revu Jacques quatre ans après. On avait pris aussi trop de gages sur son jeune sang. L'espèce de petit Duguesclin de la douzième année paraissait maintenant hypothéqué autant que le château de Sacy (car Sasseville prétendait que les hypothèques se voient aux volets et aux fenêtres des maisons). Le feu de sa figure s'était éteint. Tranquille et anémique, il passait l'un sur l'autre ses bachots en vue d'une place urgente. Il ne se battait plus, mais ne se liait pas davantage. Sans camarades, sans opinions, sans sports, sans désirs, il faisait des versions latines et des mathématiques. Dans l'appartement de la rue Saint-Dominique il occupait un ancien cabinet de toilette du vieil hôtel commercialisé. Un petit lit d'acajou à chimères et une bibliothèque Empire y tenaient tout l'espace. La fenêtre donnait sur la cour des communs sale et encombrée; mais un cerisier y avait poussé, apporté par quelque chien.

Voilà où vivait Jacques. Sa chevelure même, ardente autrefois, avait passé, comme le damas rouge des rideaux. Seul l'air d'un cerisier le faisait vivre. Cet arbre lui enseignait les saisons, s'il y avait du vent, ou s'il pleuvait. Lors des crépuscules traînants de mars, noir, métallique et luisant d'humidité, il portait le premier merle qui lançât dans ce quartier ministériel ce coup de flûte modulé du dieu Pan qui est le chant du printemps même.

Après son baccalauréat, Jacques, assis faute de place sur son lit Empire, prépara, devant le cerisier, des certificats de mathématiques. De trop bon sang pour ne pas accomplir son service militaire dans

les hussards, il y avait passé isolé, fait de telle sorte qu'aucun rapport ne naissait entre lui et les autres unités; tout rayon spirituel dardé vers lui se brisait. Il n'attachait pas. Ses camarades disaient qu'il n'avait de conversation qu'avec son cheval. Et il paraît, en effet, qu'on les voyait se sourire tous les deux, la bête adoratrice ayant à sa vue un retroussement des naseaux sur sa mâchoire monstrueuse. A son retour de la caserne, il avouait qu'il s'ennuyait de son cheval. Mais il était licencié ès sciences, et fut classé le premier au concours de rédacteurs pour le Ministère des Finances.

Sur ce portrait, Patrice, j'aurais vite flairé un sournois. Mais une jeune fille de ce temps manquait d'éléments pour juger un garçon. Béatrice, encore toute à la commotion de se savoir l'héroïne d'un sentiment presque tragique, à ce que disait Sasseville, ne broncha qu'à ce mot de Ministère des Finances qui d'un coup dépoétisa sa conquête :

— Je le croyais à l'Ecole des Chartes! s'écria-t-elle désappointée.

On eut beau lui démontrer qu'il passerait avant peu sous-chef de bureau, ce grade lui parut plus affreux encore. Du message de Sasseville, elle n'eut en définitive que de l'ennui et de l'embarras. Ludovic à la voix prenante, qui dansait si noblement le pas de quatre, et même Bernard l'Assyrien, et Maurice, le secrétaire de la Conférence des Avocats qui avait tant d'esprit, — ah! tellement plus que Jacques! — surgirent devant elle. Mais aucun de ceux-ci l'épouserait-il?

Et là-dessus, d'émotion, d'incertitude et, qui sait? du regret que lui arracha peut-être à cet instant l'attaché de Cabinet, Béatrice fondit en pleurs entre Anselme et Sasseville qui se regardèrent atterrés.

Mais Sasseville n'était pas d'humeur à tolérer que fût sabotée son ambassade par les nerfs d'une petite bourgeoise de dix-neuf ans. Destiné à ne donner son nom qu'en échange d'un autre aussi fastueux, il regardait les plus jolies bourgeoises comme les Princes les dames d'honneur dont ils ne feront jamais leurs fiancées. Toutes les formes les plus chevaleresques. Mais un plan inférieur, inexorablement.

— Mademoiselle, dit-il en prenant la main de maman qui crut à un mouvement affectueux là où n'était qu'autorité, je vous supplie de réfléchir que mon cousin est un gentilhomme de première classe, une sorte de Jean-Jacques, une personnalité tumultueuse murée dans un silence héroïque. Je souhaite que vous ne vous butiez pas à cette écorce de médiocrité où le malheur des temps (il existait déjà en 1903) a voulu que s'enfermât son âme violente. Un tel jeune homme pourrait casser des pierres sur la route sans perdre un pouce de sa taille. D'ailleurs, aux Finances, un bel avenir l'attend.

Maman m'a plusieurs fois rapporté ce petit discours et l'allégorie du cantonnier qui l'avait beaucoup frappée. Elle qui devait être si déçue par le « gentilhomme de première classe » qu'était mon père, s'en prit plus tard à Sasseville des illusions qu'elle eut pendant un an ou deux de mariage. Sans les dithyrambes de Sasseville, elle l'eût sans doute repoussé du premier coup, car elle ne l'aimait pas.

Mes grands-parents furent alertés. On affaira tout Paris pour obtenir des renseignements sur Jacques. A la Chambre des Notaires, il ne fut question que de lui. Dix personnes lancées sur des pistes différentes rapportèrent des informations identiques : famille sans fortune, mais l'honneur même. Du jeune

homme, peu de chose. Personne ne le connaissait bien. Aux Finances, où son silence avait un grand prestige, on le donnait comme Directeur avant quarante ans. Un renard plus fin que les autres découvrit une liaison avec une étudiante étrangère, qu'il aurait eue en 1898. Anselme fut mandaté pour interroger Sasseville sur ce point. C'était vrai; Sasseville les avait vus ensemble au quartier latin; elle une Juive livonienne, grasse et rieuse, qui habitait rue Cujas et vivait avec cinquante francs par mois sur lesquels il lui fallait payer ses inscriptions. Savoir, exigea mon grand-père, s'ils avaient eu un logement commun? — Et la réponse fut que non, qu'ils se rencontraient dans un hôtel de la rue Monsieur-le-Prince. — Savoir encore combien de temps cette aventure avait duré? — Trois ans, dit la réponse. En 1901 on cessa de les apercevoir ensemble. — Savoir ce qu'était devenue l'étudiante? — Etablie comme docteur médecin à Maisons-Laffitte en 1902. — « Et puis, finit par dire Sasseville, qu'on me fiche la paix! »

Durant toute l'enquête, Béatrice fut, à quelques sorties près, séquestrée boulevard Saint-Germain tant on craignait qu'elle ne rencontrât « le jeune homme » à l'atelier d'Anselme. Grand-père et grand'mère discutèrent cet article spécieux de lui révéler ou de lui cacher l'histoire de la Juive russe. Mon grand-père affirma qu'il y avait là de quoi déflorer l'imagination d'une jeune fille. Mais sa femme, qui n'était pas fâchée de mettre sous les yeux de Béatrice une raison de discréditer le futur gendre, opina qu'il fallait la renseigner à mots couverts. L'instant venu, elle lui dit tout.

Ce fut justement l'épreuve formelle qu'attendait la pauvre chérie pour s'apercevoir qu'elle n'était

plus indifférente pour Jacques, car à songer qu'il avait déjà dit de la Russe ce qu'il déclarait d'elle-même aujourd'hui, elle pleura toute la nuit et voulut ne plus le revoir. Que n'a-t-elle pu tenir un si excellent propos et se méfier d'un être aux sentiments si fulgurants et si fugaces! Mais Sasseville avait manié cette âme comme un casuiste. Il n'y avait pas huit jours que ce désordre dans le passé de Jacques lui avait été dévoilé qu'en rentrant de la messe à Sainte-Clotilde, le dimanche, elle s'enfonçait dans la rue Saint-Dominique pour apercevoir l'hôtel où logeaient en appartement mes grands-parents paternels, la fenêtre derrière laquelle il se pouvait que Jacques se tînt, et peut-être même le cerisier dont Sasseville avait si divinement joué devant elle.

— Mais, dit enfin son père, lorsqu'il apparut que tout était bien, toi, mon enfant, sens-tu quelque inclination vers ce jeune homme?

Souvenez-vous, Patrice, qu'elle n'avait jamais revu mon père depuis la déclaration de Sasseville, qu'elle en était à rappeler avec peine ses traits fugitifs pour en composer de mémoire une figure sans cesse défaite. Il n'empêcha qu'elle répondit :

— Si vous connaissiez ce caractère qui n'est que douceur et force mesurée, vous tomberiez d'accord avec moi qu'on ne rencontre pas deux fois un être si attachant.

— Dans ce cas, repartit mon grand-père avec sa sévérité professionnelle, il serait bon de lui faire savoir, ma chère Béatrice, que tu es loin de posséder à présent la dot qu'il te croyait peut-être. Les débordements de ton malheureux frère l'ont diminuée de plus d'une moitié. Je veux qu'Anselme même soit chargé d'en informer M. de Sasseville.

Là-dessus Béatrice se révulsa. Quoi! humilier

Anselme! Saisir l'opportunité attendue peut-être depuis longtemps de l'écraser sous ses torts en le forçant à la montrer, elle sa sœur, comme sa victime! Non, non; Anselme ne serait jamais puni à cause d'elle. On dirait à Sasseville le chiffre de sa dot ni plus ni moins, et si Jacques ne le trouvait pas suffisant, on verrait bien.

Il y avait dans l'amitié du frère et de la sœur toutes sortes de points d'honneur, comme entre deux garçons. Béatrice si femme, si instinctive, faisait effort sans cesse pour se mettre avec Anselme sur un pied d'égalité masculine. Mille petits scrupules de loyauté. Jamais un mensonge. Jamais une trahison. Les allusions perfides, bannies. Prohibés tous les rappels des services rendus. Maintes délicatesses à propos des questions d'argent. Des fiertés. Une affectation de désinvolture. Peu de témoignages d'affection. Et lui qui jouait quelque peu à la poupée, avec cette sœur plus jeune, s'occupant avec un goût féminin de ses toilettes, de ses marques de poudre, la suivant chez la modiste, l'attifant, la parant, ne perdait pas non plus une occasion de la rudoyer, de la critiquer, de l'assommer sous l'ironie. Les coups de poing que deux adolescents s'appliquent dès qu'ils sont amis, je vois très bien aujourd'hui à distance qu'il en bourrait l'amour-propre de sa sœur à l'en faire pleurer parfois. Et seulement alors, en la consolant, laissait-il paraître une pointe de câlinerie secrète. Mais son thème, s'il parlait d'elle, c'était la blancheur, la candeur, la lumineuse qualité de jeune fille, unique en Béatrice. Et aujourd'hui encore, alors qu'ils sont tous deux à égale distance de la cinquantaine, lui en aval, elle en amont, je m'amuse à retrouver dans le vieux couple fraternel ce rapport inchangé de rudesse, d'estime, d'absolue

bonne foi, et sur les lèvres d'oncle Anselme, dès qu'il parle de maman, cette religion.

Mon grand-père ne put venir à bout de cette franc-maçonnerie établie entre la fille bien élevée et le fils prodigue. Lui qui n'eût pas été fâché, dans son orgueil d'homme arrivé, d'établir au moins en souvenir le chiffre dotal que, sans Anselme, il eût été capable d'annoncer au prétendant, dut encaisser à son compte le chiffre amoindri. Je ne pense pas que mon père en ait été déçu. Il dit assez galamment que la question ne l'intéressait pas. Et je crois volontiers en effet qu'emporté comme il l'était vers ma mère à ce moment, l'argent comptait peu.

Mais Anselme n'échappa point aux remontrances que la circonstance autorisait à lui adresser pour la centième fois. A ce coup, enfin, il fut touché. Il avait fallu ces représentations concrètes pour lui faire comprendre que, sa sœur épousant un homme pauvre, elle se trouvait en quelque sorte ruinée par lui à cette heure. Un garçon comme Anselme manque de quoi supporter stoïquement un grand remords. Il fut foudroyé sur place. On le vit, farouche, errer dans la maison, venir embrasser Béatrice : « Je te demande pardon, ma pauvre petite... » comme un homme qui va se précipiter sous un train. Puis il sortit et on ne le revit pas de deux jours. Rue Vavin, la concierge déclara qu'il n'était pas venu à l'atelier. Béatrice était folle et ne voulut plus entendre parler de Jacques. Mes grands-parents la rassuraient. Anselme n'avait rien d'extrême dans le caractère : c'était un épicurien. Au fond, personne n'était tranquille.

Mes grands-parents paternels choisirent l'heure de ce drame pour venir accomplir la formalité de la demande officielle. Maman se traîna toute raidie

au salon qu'assombrissaient d'énormes tapisseries d'Aubusson. Ce jeune homme si terne, si peu remarqué naguère, elle le revit là pour la première fois sous le rayon de ce grand amour qu'elle connaissait aujourd'hui. Il levait sur elle les yeux angoissés d'un être qui ne peut parler. Aucune parole d'ailleurs n'aurait mieux transmis son orage souterrain. Béatrice en reçut au visage le souffle sacré. Elle me l'a expliqué. « Rien que d'être sous ce regard, j'oubliai Anselme. Anselme pouvait être mort et tout me manquer : celui qui venait à moi détenait le pouvoir de consoler toute peine. Et de mes angoisses je fis un sourire que je lui offris. »

Puis ils se dirent des niaiseries. Qu'ils vivaient voisins depuis seize ans sans le savoir. Que la rive gauche a bien du charme au printemps. Que Sasseville était un aimable camarade. A cet instant, Béatrice entendit une clef qui grattait la serrure à la porte de l'appartement; l'arrêt d'un pas pour accrocher un chapeau. Puis le bruit se perdit du côté de la chambre d'Anselme.

Dans ce temps de prudence et de pusillanimité, la période des fiançailles était close en quelques semaines, et l'on s'épousait après s'être vus dix fois pour s'embrasser à la dérobée, sans s'être rien dit.

Béatrice traversa ce postulat du mariage comme on gravit une montagne à travers une mer de nuages, sans voir, sans entendre ni sentir. Même, son brouillard la portait et elle avait jusqu'au bourdonnement de l'altitude. C'était au sommet d'elle-même qu'elle montait. Cette nouveauté de mériter un si grand sentiment lui apportait soudain sa mesure de hauteur. Elle croyait aimer mon père dès cet instant des fiançailles, mais je crois bien qu'elle avait surtout le vertige à prendre conscience de cet immense pouvoir qui lui était donné sur un homme.

Vous pensez bien qu'ils se voyaient à l'atelier d'Anselme où Béatrice posait pour son portrait. Boulevard Saint-Germain ils avaient, au-dessous des tapisseries d'Aubusson, quelques tête-à-tête coupés des brefs et inopinés passages du père ou de la mère aussi empesés l'un que l'autre. Parfois ils sortaient sous la garde de l'une de mes grand'-mères, pour les meubles.

Le premier nuage se forma des grimoires délétères du contrat.

Le père de maman trouva bon d'imposer à son futur gendre une lecture du projet qu'il avait établi lui-même pour le confrère chargé de dresser l'acte. Je pense qu'il n'y avait là qu'une vanité d'auteur satisfait de soi. Jacques ne le comprit pas ainsi et, poussant son jeu de gentilhomme, voulut s'y dérober. Le notaire et le père s'y entêtèrent autant l'un que l'autre, et l'oreille inattentive du fiancé dut recevoir d'office l'audition de ce morceau si réussi. Son attention ne fut éveillée qu'à la fin, lorsque mon grand-père l'attira sur ce point dont il était si fort occupé que, toute diminuée qu'elle fût, par les désordres d'Anselme, la dot de sa fille dépassait encore en revenus les appointements d'un sous-chef au Ministère. Et sa figure de tabellion d'autrefois s'élargissait, paraît-il, d'un bon rire.

Jacques ne broncha pas. Mais dans l'instant qui suivit, Béatrice, seule avec lui, vit un homme nouveau. Le lac gris de ses yeux s'était congelé; sous la moustache nordique, la lèvre et le menton tremblaient.

— Béatrice, murmura-t-il, je ne veux pas de cette dot.

Coup de théâtre! Ma pauvre chérie se trouvait devant un fiancé dramatique dont elle n'avait aucun usage. Il ne l'avait habituée qu'à des conversations à mi-voix, des appréciations littéraires en demi-teintes, et des mots d'adoration en sourdine. La sauvagerie native, qu'il cachait sous une extrême retenue et de doux silences, faisait irruption pour la première fois. Mais Béatrice, assurée de sa domination sur ce garçon amoureux, pensa en avoir vite raison :

— Pourquoi ne voulez-vous plus de ma dot? lui demanda-t-elle avec ce sourire enchanteur dont elle

avait déjà éprouvé le pouvoir sur certaines mélancolies inexplicables de Jacques.

Mais ce sourire ne fut pas même remarqué de l'homme farouche qu'elle avait devant les yeux. Avec un frémissement des nerfs faciaux, une sorte de nausée de l'âme qui ne peut tolérer un affront et s'efforce à le rejeter, Jacques lui expliqua la blessure définitive qu'il venait de recevoir. A lui rappeler la situation modique à quoi il avait dû se borner, son futur beau-père avait insinué qu'il cherchait une affaire lucrative en épousant Béatrice, alors qu'il aboutissait seulement à la conclusion du rêve intérieur poursuivi depuis l'adolescence, et auquel Béatrice, surgissant tout à coup dans sa vie, avait donné seulement un visage (car mon père s'est toujours vanté d'avoir organisé son bonheur mieux que personne, grâce à de précoces méditations).

Mais il saurait bien se laver, se purifier, apparaître dans toute sa netteté. Pas un billet de mille francs : il ne voulait rien. Sa jeunesse n'avait été qu'une suite d'abandons volontaires, de dépouillements, depuis la vente du château de Sacy-sur-Ecole, depuis ce campement de tribu qu'était l'habitation dans huit pièces toutes désaffectées et vouées à une destination improvisée, où il devait, pour ménager les deux seules servantes, cirer lui-même ses chaussures, jusqu'à l'acceptation d'un emploi sans lustre dû à la munificence du gouvernement républicain. Jamais, depuis quinze ans, dans l'ordre social, il n'avait cessé de descendre. Qu'on ne lui parlât pas de nouveaux degrés à franchir, ou il s'y précipiterait de tout l'élan acquis. Et voici justement que s'offrait l'occasion de se réduire encore. Ses appointements suffiraient à une vie d'ermite à deux, enclose dans les murs d'un logement restreint,

meublé des reliefs du château de Sacy. Et il se flattait de son renoncement comme du gage d'un amour plus pur, plus délesté de tout égoïsme, qu'il donnait là à ma mère.

Mais celle-ci ne se souciait guère de se vouer à la pauvreté sur un coup de tête de ce garçon rendu dangereux par ses exagérations. Elle était le bon sens même et, bien qu'amoureuse, ne perdait pas de vue les meilleures conditions de vie auxquelles on doit aspirer.

— Je n'ai pas envie, dit-elle vivement, de me condamner aux privations quand j'ai de l'argent et en puis profiter.

Mon père, ce faux modeste, eut beau lui représenter qu'on peut se passer de tout, se dépouiller entièrement des vanités et ne rien souffrir dès qu'on possède un bien spirituel tel que leur amour, elle se fâcha et dit qu'il l'aimait justement bien peu pour méditer de la réduire à la misère, au rebours de tous les hommes qui ne songent qu'à combler leur fiancée.

— Alors, dit Jacques, vous embrassez le parti de votre père contre moi?

— Il a voulu seulement étoffer l'apport qui me reste, voilà tout.

Mon père finit par se rendre à ces raisons et, un mois plus tard, devait signer le contrat tel quel. Mais maman se tourmentait un peu des réactions inattendues de cette nature voilée. Quelle amplification autour d'une piqûre d'amour-propre! Et elle comparait Jacques à Anselme, invulnérable aux flèches les plus empoisonnées de reproches qu'on ne cessait de lui prodiguer à la maison. Le cher garçon avait tout entendu des siens. Le plus souvent, il acquiesçait aux injures, ne les trouvant

jamais assez fortes; pour un peu il en aurait demandé de plus offensantes. Son mot était : « Je sais bien que je suis un misérable! » Comment ne pas aimer ce pauvre pécheur? Son endurance mettait en valeur les susceptibilités de Jacques. Béatrice qui les cachait par une sorte de complicité de fiancée, en pleura un jour et fut surprise ainsi par ma grand-mère. Béatrice était faible : elle se trouvait à la veille d'un grand voyage et elle partait au bras d'un inconnu énigmatique. Elle pleurait non de chagrin, mais d'effroi. Au contraire, derrière elle, en partant, elle laissait les objets les plus sûrs, l'itinéraire le plus stable et ce visage dont rien au monde n'était capable de la faire douter. Elle y appuya le sien, mouillé de pleurs, pour en sentir la sécurité, et elle lui murmura qu'elle avait peur que Jacques n'eût un mauvais caractère. Mais ma grand'mère qui faisait confiance au beau nom qu'allait porter sa fille, répondit :

— Tu sais, Béatrice, avec les hommes, il faut toujours beaucoup de patience.

Avec des recoupements et des réajustements de souvenirs rapportés par ma mère, je reconstitue des fiançailles difficiles, orageuses : les nôtres seront-elles ainsi, Patrice? Nous sommes plus lucides que n'étaient ces deux-là, et vous, plus équilibré que mon père. Mais il faut une tête solide pour cette traversée. Elle fut dure èt étrange à une jeune fille comme Béatrice, arrivée là sans connaître aucune lutte.

Je sais, par exemple, le sentiment de gêne qu'elle eut souvent d'avouer à ses cousines et à ses amies la situation de celui qu'elle épousait. On reprenait bien avantage sur le nom du jeune homme, mais

on avait peine à démontrer aux gens qu'il fût plus qu'un employé. On reprenait l'information reçue au Ministère des Finances qu'il était donné pour Directeur avant quarante ans. Mais rien là-dedans ne reluisait beaucoup. Soyez assuré que jamais Béatrice n'avoua ses pensées secrètes là-dessus à celui qu'elle aimait. N'empêche que cet être de velours, à qui l'on pourrait presque reprocher d'être trop intelligent tant il approchait les sous-sols de l'âme des autres et forçait leur nuit spirituelle, devina la secrète déception qu'il avait donnée à Béatrice en manquant à être attaché d'ambassade, chef d'escadron à vingt-sept ans, conseiller d'Etat comme Sasseville ou même artiste peintre comme Anselme. Un homme aux aguets de l'âme d'une femme, distille le sens de ses moindres paroles et en découvre la source. Quand ils se retrouvaient en cachette à l'atelier de la rue Vavin, toujours avides de se voir et de se tourmenter, Jacques la séquestrait dans l'embrasure d'une fenêtre ou sur un divan lointain, sans un regard pour les toiles d'Anselme ni une minute d'attention pour les criailleries et discussions d'Ecole des rapins présents. Béatrice lui en faisait grief. « Cela ne vous intéresse pas? » lui demandait-elle avec une nuance de hauteur. Et il se contentait de sourire. Pour ce mathématicien, seuls les arts métaphysiques comptaient et il n'était d'imitation artistique valable que dans l'Abstrait où il faisait entrer la musique. Ma mère lui expliquait gentiment que c'était un état d'esprit qu'il avait pris à son bureau. Je crois qu'il le tenait plutôt de ces jeux d'équations que, le calepin à la main, il poursuivait, le jour dans l'autobus du Louvre, le soir devant le cerisier de la rue Saint-Dominique, jusque dans ses « farniente » de sous-chef aux

Finances. Cette manie devenue impérieuse d'essayer sans cesse par l'agacement d'un problème nouveau, l'agilité de sa connaissance, le tenait comme les chercheurs de réussites. Il y prenait les habitudes d'une seconde vie furieusement cérébrale. Tout charme sensible en était discrédité. Ma mère le voyait ainsi à mille lieues de ces artistes qu'elle aimait. Rien de plus naturel que d'imputer cette infériorité à l'atmosphère bureaucratique dont elle avait horreur. « Vous sentez le crayon taillé et le papier moisi », lui dit-elle, en riant, un soir qu'il avait lorgné sans le moindre compliment la toile d'Anselme pour le salon. Sasseville, qui ne concevait les paysages de l'Ile-de-France que peints par le Poussin, s'était du moins excité devant ces tons nacrés. « C'est un puzzle en pétales de fleurs de pommiers », avait-il dit. Et s'il avait ajouté que ce procédé ne constituait pas de la peinture, Anselme n'en avait pas moins été ravi. Mais mon père, un dieu Terme! Il ne broncha même pas à la boutade de maman. Ce n'est qu'après plusieurs mois de ménage qu'il la remit sur le tapis, en avouant sa mortification. Voilà tout mon père.

Au bal naguère, la première question que Béatrice posait à ses danseurs ne changeait jamais : « Aimez-vous la peinture? Etes-vous artiste? » Aucun ne s'était défendu. Elle se rappelait les propos du jeune attaché de Cabinet si épris des œuvres de Mlle Dufau. Il savait parler d'atmosphères, de valeurs, de volumes. Il avait le signe classique du pouce dans l'espace pour reconstruire ses figures faunesques. Maman se sentait le cœur un peu pincé à ce souvenir. Il lui sembla ensuite que c'était une obsession dangereuse dont elle se délivrerait en s'ouvrant à Jacques. Elle calcula même qu'il y pren-

drait mieux conscience de ce qui lui manquait pour être digne d'elle. Et le soir même elle commençait sa confidence. « Savez-vous que j'avais un danseur à qui je plaisais beaucoup? Il était attaché de Cabinet. Un jeune homme très bien, véritablement... »

« Savez-vous... » Jacques sourit. Dès que Béatrice disait : « vous », Jacques se sentait pris tout entier par ce mot comme le corps lourd du marin par la légèreté du hamac. Ce petit pronom comptait immensément plus que son nom. Il précisait non point lui seul, Jacques, mais le rapport de son être à Béatrice exhalé par un souffle de Béatrice même : « *Vous!* »

Seulement la figure du fiancé émerveillé en rabattit vite, paraît-il, lorsque se dessina entre eux, sous des traits bien séduisants, le fantôme de l'attaché de Cabinet, auquel précisément ne manquaient pas le goût des tableaux ni cette allure galopante de l'esprit qui fait « milieux artistes ».

Jacques était un de ces hommes qu'on ne peut effleurer d'une idée inopinée, sans qu'ils changent de couleur. Il devint triste. On vit qu'il hésita longtemps entre parler ou se taire. Décidément, il parla. Mais ce fut de la danse, de ce pas-de-quatre, qu'il détestait. Il préférait la matchiche. Il n'admettait pas les compromissions entre le salon et le beuglant. Chaque chose à sa place. L'Ordre. Jamais il n'en avait tant dit. Béatrice était heureuse. Au moment de prendre son chapeau il lui demanda :

— Ce Ludovic, vous le regrettez, hein?

Et la laissa terrorisée par le ton de cette phrase.

Le lendemain elle l'attendit vainement. Ce lockout l'affola. Elle crut avoir perdu à jamais cet être irascible et déconcertant auquel cependant elle tenait plus que de raison. Ma pauvre Béatrice! elle

me rappelle encore quelquefois ces heures où, les yeux fixés sur la pendule de ce salon verdi par les Aubusson, elle avait guetté le coup de sonnette de Jacques :

« Ne crois pas, Pauline, que je n'eusse là un fiancé attachant. Sa figure, qui d'abord m'avait paru sans attrait, vous prenait à la dérobée, sans qu'on le sache. C'était de la cire, tout d'abord, une minceur sèche, des traits longs et moroses de fin de race. Sa statue évoquait un arbre dont l'aristocratie et l'éducation auraient élagué tous les gestes et rétréci jusqu'à l'ombre projetée. Les paupières voilaient souvent les yeux gris et la moustache mystérieuse, la bouche. Mais lorsque visage contre visage on avait senti vibrer cette cire, quelle matière rare et raffinée, et frémissante des jeux de l'âme! Tout ce qu'avait d'excessif en lui cet être froid qui bouillait à 0°, passait sur cette figure en ondes étranges. Et lorsqu'on avait, sous la moustache si distinguée, découvert ces lèvres mobiles, nerveuses, agitées, presque liquides, il pouvait garder le silence : il parlait comme pour les sourds, rien qu'au tremblement de sa bouche. »

Je n'ai jamais dit non plus que mon père fût indifférent. Impossible, voilà tout. Tel ce jour auquel je reviens où, sans un mot, sans un pneumatique, il laissa Béatrice dans l'angoisse pour ce qu'elle lui avait dépeint Ludovic en couleurs trop flatteuses.

C'est là qu'elle s'aperçut enfin qu'elle tenait à lui plus qu'à tout et c'est là que Ludovic, brillant de toute sa personne comme un meuble bien ciré, devint pour elle un personnage un peu comique de théâtre à qui elle rougit d'avoir souvent rêvé. A la pensée que Jacques ne reviendrait peut-être

plus, et que Ludovic, avec toute sa fatuité de chat gâté, l'inviterait à nouveau pour des pas-de-quatre flirteurs, elle défaillit; c'est-à-dire que sa conscience tomba à une détermination que toutes les convenances réprouvaient alors : elle écrivit à Jacques une lettre déchirante de pauvre femme amoureuse, l'éternel « Revenez! »

Ludovic fut renié et mon père, le lendemain, au rendez-vous qu'on lui donnait rue Vavin, dut s'expliquer sur l'attaché de Cabinet.

— Vous n'auriez pas dû me parler de lui, murmura-t-il d'un ton d'homme trahi, comme si ce doux enfantillage de maman n'était pas au contraire un trait adorable de sincérité. Vous avez cru vous donner plus de valeur en vous targuant d'avoir plu à un autre. Mais si vous m'aimiez, tous vos souvenirs, tous vos sentiments d'autrefois seraient en cendres. Essayez de voir dans mon âme s'il reste une ombre des visages que j'ai pu regarder jusqu'ici. Vous avez tout brûlé, Béatrice : une grande place vide et nette pour vous, voilà ce qu'est mon âme. Pourquoi faut-il que vous ayez évoqué le spectre de ce pantin au nom ridicule dont je vais être hanté désormais! Comment n'avez-vous pas compris! Pensez-vous donc que je ne me sentirais pas mis en balance toujours désormais, avec celui que vous auriez peut-être épousé plus volontiers que moi?

C'est vous dire, Patrice, combien déjà il la martyrisait. Cette pauvre enfant ne s'en attachait à lui que davantage. Sa violence cachée l'attirait comme l'ouragan les corps légers. Et c'est même là que se plaça un phénomène dont je suis attendrie aujourd'hui encore. Elle en vint à aimer de lui jusqu'à ce métier qu'il faisait, dépourvu de ces

privilèges qui auréolent les bénéficiaires de maintes charges parce qu'il y faut des qualités rares, comme à un plénipotentiaire, un magistrat, un financier, un journaliste. Elevée dans la religion du talent, elle avait été choquée d'un fiancé dont la profession n'en requérait aucun. Qui n'aurait su faire des états ou rédiger des lettres dans un Ministère? Jacques vivait d'un travail dont tout le monde eût été capable. Eh bien, alors que Jacques lui-même le détestait, Béatrice trouva raison sur raison, un beau jour, de l'apprécier.

Bientôt, le mot « Administration » fut paré pour sa sensibilité d'une poésie. S'il échappait d'aventure aux lèvres de Jacques (qui le rejetaient d'ordinaire), Béatrice voyait une allégorie : une statue aux fortes mamelles qui promettait de la sécurité, de l'honnête abondance à leur futur ménage. De l'étude de mon grand-père bien des bruits s'échappaient concernant des catastrophes financières : successions dévorées par la faillite; aléas des professions commerciales, de la spéculation. Parmi ses amies mariées, deux déjà s'étaient vues ruinées par les affaires de leur mari; le frère d'un de ses oncles par alliance, agent de change, venait de se suicider. Mais l'Administration fidèle continuait pendant ce temps de répandre la manne de ses traitements réguliers. Quel contraste avec les risques des marchands, des industriels, des argentiers et des artistes! Anselme ne vendait pas trois toiles par année, et il lui eût fallu en placer cent pour équilibrer son fantastique budget. Béatrice l'avait vu pâlir plus d'une fois devant le bleu horizon des encaisseurs et leur bicorne implacable qui s'immobilisaient sur la lame de parquet du seuil, rue Vavin. Et ils partaient avec une phrase biblique : « En cas

de non-paiement, avant le coucher du soleil, la traite sera protestée. »

« Est-ce que les couchers de soleil devraient servir à ces choses! » soupirait Anselme. Et il allait, affolé, courant tout le jour à la recherche de cinq cents francs-or, de dix louis quelquefois, pour venir échouer essoufflé, suppliant, à l'étude de grand-père avant le coucher du soleil. Un après-midi, Béatrice avait été le témoin tremblant d'une scène faite à Anselme par une bijoutière de Montparnasse; elle avait connu le goût de l'avanie, de la confusion, du ravalement devant cette commerçante déchaînée qui avait vendu à crédit une gourmette d'or et se payait aujourd'hui sur le droit sacré d'injurier mon pauvre oncle.

Le moment était arrivé, il est vrai, où Anselme résolu à la grande pénitence, s'ingéniait à briser bien des chaînes, chaînes des gourmettes d'or, chaînes de cou des encaisseurs des Banques, chaînes des colliers de perles, et d'autres plus chères encore. Il jouait sa chance en composant de petits tableaux aisément vendables pour expier le dommage dont sa sœur souffrait par sa faute. Seule la tendresse fraternelle avait obtenu de lui des sacrifices que le bon sens avait en vain exigés. Mais les échéances deviennent plus redoutables à mesure qu'on est dans le propos de payer ses dettes. Les soucis d'argent le rongeaient plus qu'autrefois. On voyait ce fils de riche notaire rabroué chez les marchands de tableaux et s'en allant, des toiles sous le bras. Il consentait des rabais, se dépréciait humblement.

Alors Béatrice se retournait avec un contentement secret de tous ses instincts de femme vers l'allégorie de l'Administration tutélaire qui régnait là, sous les toits du Louvre. Bonne nourrice parcimonieuse

mais régulière et intarissable, on fut heureux de se loger dans son voisinage, le fiancé ayant trouvé un appartement au cinquième, avec balcon, rue de Rivoli.

Il paraît qu'un hasard le lui avait offert inopinément. J'en doute. Mon père ne laissait rien à l'improviste. Je présume plutôt que depuis des années, sa volonté de fer ayant arrêté ses desseins sur une habitation qui fît de son bureau une annexe et comme un prolongement de son foyer, on le voyait déjà avant l'âge nuptial, arpentant cette rue géométrique empreinte du Directoire, dans laquelle on se sent encore en brumaire ou en thermidor plutôt qu'en novembre ou en juillet, aux aguets des écriteaux annonciateurs de logis vides. Et je parierais qu'il connaissait maints appartements sur les arcades, avec le nombre de pièces, les inconvénients et les charges. Tout pliait à ses désirs, et il put vraiment se persuader un temps qu'il n'est que de commander aux événements, car le spectacle de sa vie se jouait strictement selon son programme.

Bref l'appartement fut libre à point et Béatrice, à qui Jacques se donna les gants de le proposer avec une nuance d'hésitation, l'agréa d'emblée, même avant de l'avoir visité.

— Du balcon qui domine le jardin des Tuileries, lui dit mon père, vous pourrez apercevoir la fenêtre de mon bureau.

C'en était trop pour décider cette amoureuse, avec l'assurance, au surplus, de s'endormir le soir abrités par les murs du Louvre et sur le sein même de l'Administration protectrice.

Ils s'y installèrent en messidor. Jacques, du grenier de la rue Saint-Dominique, avait tiré des commodes un peu éraflées du dix-septième siècle, beau-

coup de fauteuils en damas usagé. Grand-père du boulevard Saint-Germain se dessaisit en faveur du jeune ménage d'une de ses tapisseries. Pour le reste, les brocanteurs firent l'appoint. Mais on eut une salle à manger de l'époque, celle qui me désole encore aujourd'hui par ses courbes évanescentes, sa glauque vitrerie, ses membres grêles, sa cacophonie de lignes modern style.

Murs tout frais remis à neuf, héritiers étriqués du grand château de Sacy et du sombre appartement où Béatrice était née, ils allaient encadrer cette tremblante tentative qu'est le mariage. Dans mes souvenirs cet appartement devient immense. Est-ce qu'un théâtre ne s'élargit pas toujours fictivement aux dimensions du drame qui s'y joue? Œdipe ou Phèdre peuvent tenir sur soixante mètres carrés, sans que l'on s'en aperçoive. La tragédie de mes parents s'est déroulée là et me semble remplir une cité. Au demeurant, aujourd'hui, si je lève la tête en longeant les Tuileries, j'aperçois au haut d'un immeuble, signalées par un balcon où j'ai connu pour la première fois le soleil, quatre fenêtres qui délimitèrent ce foyer.

C'est là que Béatrice, qui croyait cependant avoir atteint le summum du bonheur, en sentit venir peu à peu la véritable fièvre. « Je me suis vue tout à coup heureuse comme je ne croyais pas qu'on pût l'être », m'a-t-elle dit souvent. Vous comprenez bien, Patrice, que les jeunes mariées d'alors, que l'on conduisait les yeux bandés à ce jardin nouveau pour les y laisser choir comme sur une trappe, bénéficiaient des lois de l'étonnement. Elles n'analysaient même pas la nature du charme. Je réponds que, même aujourd'hui, ma chère maman ne le réalise pas encore lorsqu'elle évoque cette période enchan-

tée. « Nous étions comme deux jeunes dieux, me dit-elle naïvement, sans penser qu'elle le répète après le serpent de la Genèse. Et je possède des points de repère pour mesurer la durée de ce sortilège. Ils devaient faire leur voyage de noces en Hollande. Non point à la Hollande de Frans Hals et de Rembrandt, mais au pays d'Erasme. C'est-à-dire que Jacques, dédaigneux des musées, voulait joindre l'auteur d'un très curieux livre de mathématiques — Leyde ou Utrecht, je ne sais. Il fallait attendre la fin des vacances. De sorte que leur véritable voyage de noces eut lieu dans cette petite bande de jardin des Tuileries qui va de la première porte dans la grille, au ministère des Finances.

Cet été de 1904 fut exceptionnellement clair, radieux et chaud. Béatrice, pour perdre moins longtemps l'être dont elle ne pouvait vivre éloignée, dominait sa paresse chaque matin, et se suspendait à son bras pour accomplir serrée contre lui ce court trajet. L'odeur des géraniums arrosés, des gazons spongieux, les bruissements matinaux de la terre qui s'imbibe sous un poudroiement d'eau giratoire, du râteau qui étend le soleil sur les allées, des moineaux ivres de joie, les couleurs ardentes de ces floralies parisiennes ordonnées en rectangles, à perte de vue, sous la danse figée des statues de marbre, s'associaient à son aurore amoureuse. Je sais que souvent, s'étant arrachée de Jacques au seuil des bureaux, elle était sans force pour remonter seule jusqu'à l'appartement et demeurait là, gisante, sur un fauteuil du jardin, au fond d'un bosquet, jusqu'à ce qu'il sortît.

En octobre, ils partirent enfin, et la sœur d'Anselme, qui sans savoir tenir un pinceau a pourtant l'âme la plus picturale qui puisse être, pour l'œil

de qui tout paysage se forme en tableau, toute couleur devient jouissance, tout rapport de deux couleurs, réaction grisante, parcourut les plus beaux musées du monde sans les voir. « Tu comprends, Pauline, me dit aujourd'hui cette pauvre chérie, pour moi, il n'y avait que ton père. » Elle ne se rappelle rien, ni Harlem, ni Leyde, ni Amsterdam où elle arpenta seule les salles sacrées vouées aux pèlerinages universels pour une « Ronde de Nuit », le portrait d'une Régente — pendant que Jacques conférait avec son savant qui les pilota durant leur voyage, si paradoxale que cette politesse puisse paraître. Le Maître retrouvait un disciple qui lui avait plusieurs fois écrit depuis dix ans. Il se serait agi d'un étudiant allemand que ce mathématicien n'aurait sans doute pas pris garde à son attention, mais d'un jeune Français, le message prenait un je ne sais quoi d'extraordinaire, de rare, de précieux qui l'avait touché. Il attendait depuis six mois sa visite. Avec le sens néerlandais de l'hospitalité qui reste si incompréhensible chez nous, il reçut mes parents dans sa maison et les dirigea lui-même dans leurs courses de ville en ville à travers son minuscule pays sans limites, gardant avec lui le mari, dépêchant la jeune femme aux musées.

Le divin coma de Béatrice s'accrut encore de cette séparation qui la privait de vie des heures entières en attendant que le Professeur lui rendît Jacques.

Celui-ci n'avait certes pas prévu ces modalités de leur voyage de noces. Mais je ne puis manquer de noter que si, en cet automne de 1904, le philtre tenait encore assez totalement Béatrice pour lui interdire tout autre sentiment et tout autre mouvement que ceux qui l'abîmaient en Jacques, lui n'avait

pas perdu un atome de ses curiosités habituelles. Il quittait d'un cœur léger ce trésor. Il laissait cette pauvre enfant prendre seule les tramways et les taxis qui devaient, à sa place, la diriger. Et lui s'enfermait dans le cabinet du Professeur pour cet alpinisme mental des mathématiques où il avait, en ce Hollandais, un guide introuvable.

Cette possession de soi en présence de la douce démence de l'autre me démonte. Mais surtout je ne lui pardonnerai jamais le reproche dont il eut la cruauté et je dirai même l'inconvenance de la blesser, pour cet état extatique où il la voyait. Ce fut le premier coup de tocsin dans le brouillard de Béatrice. Elle continua d'aimer Jacques chaque jour davantage, car il semblait que rien ne pût jamais contrarier la force qui l'enchaînait vers cet homme, mais le trait demeura en elle comme un corps étranger. Plus tard, aux heures où elle devait devenir lucide, elle le lui mit sous les yeux et sa plainte fut terrible.

Voici exactement ce qu'il lui avait dit à Leyde :

« *Ma chère petite fille, il faut secouer votre torpeur et vivre comme tout le monde. Nous avons le temps de nous aimer. L'amour n'est d'ailleurs pas le but unique du mariage. On compose péniblement une société qu'il faut établir avec sang-froid. Gardez votre sang-froid, ma chérie. Votre rêve est un danger.* »

De tels mots ont beau s'accompagner des caresses les plus délicates, ils sont un reniement de l'amour et presque un sacrilège quand ils s'adressent à une pauvre enfant ivre de vous. Plus tard, lorsqu'elle et lui s'expliquèrent là-dessus, il tenta d'excuser

sa brutalité sur de bons conseils nécessaires à une jeune femme trop exaltée. Lui aussi, dès la première fois qu'il avait vu Béatrice rue Vavin, avait connu ce temps de folie. Sasseville pouvait en témoigner. Mais le sentiment dans le mariage ne se conduit pas comme dans une liaison. On ne le subit pas, on le gouverne. Lui, Jacques, aimait Béatrice bien plus qu'elle ne pensait. Mais il avait voulu que ce fût avec sa raison. Il tenait à ce que tout se répandît en durée. Enfin, une sorte de parcimonie sentimentale. Petite épargne. Prévoyance : tout ce catéchisme du bonheur conjugal dont il devait abreuver et martyriser maman les années qui suivirent.

Elle sut plus tard lui répondre qu'on ne désenchante pas ainsi une petite épouse de vingt ans coupable de trop vous aimer et qu'il ne servait guère de descendre des chevaliers de Charles VIII pour parler à une femme comme un maçon. Mais j'ai dit comme, lors de cette aventure, elle était désarmée.

Malgré ce fer au fond du cœur, elle continua de se consumer, et ne le sentait pas. Dans le train qui les ramena à Paris au travers d'une plaine infinie, baignée d'une lumière voilée, coupée souvent du glissement au ras de l'herbe d'une péniche rouge et verte aux flancs harpés, estampillée çà et là d'un moulin, Jacques lui demanda si elle était heureuse d'avoir vu tant de tableaux. Elle se précipita contre sa poitrine, accablée d'un bien autre bonheur, celui de le reprendre enfin totalement, et elle répondit que les tableaux ne l'intéressaient plus, qu'il n'y avait que lui...

— Pour moi, c'est la même chose, répondit-il. Vous seule existez pour moi — et trop. C'est pourquoi j'ai voulu faire des mathématiques.

Cet original essayait de se disculper.

Sasseville avait donné mon père pour incroyant. Béatrice en reçut un choc tout d'abord. Sans être très exigeante sur la question religieuse, elle aurait aimé un mari qui l'accompagnât le dimanche à la messe. Rien de plus. Evidemment, ce minimum de traîner à l'église un homme sans foi, pour la seule satisfaction de n'avoir dans sa vie aucune prescription omise, semble un peu enfantin à notre génération accoutumée à pousser plus loin les raisons de ses actes moraux. L'automatisme, en religion, surtout, est inexistant pour nous, et je compte pour rien d'avoir assisté à une messe si je n'y ai été saisie au moins un instant par la présence de Dieu. Aussi, Patrice, je ne blâme pas mon père d'avoir jugé nulle pour lui cette pratique, mais de s'y être refusé opiniâtrément, malgré le désir de sa femme.

Notez qu'il possédait une bibliothèque religieuse très fournie. Béatrice qui, plusieurs dimanches, l'avait sollicité en vain pour la messe de onze heures à Saint-Roch, était interdite lorsqu'elle le voyait le soir après dîner, debout devant ses livres, promener ses doigts curieux sur la rangée des volumes modernistes d'alors, et poursuivre plus loin, atteindre son Bossuet, ou la Cité de Dieu, ou une revue d'exégèse, ou l'Evangile. Pour lui en lire des passages, il ne s'installait pas à table, la tête entre ses mains, sous la lampe; ou dans un fauteuil, au chaud. Il restait là, contre le battant ouvert du meuble comme devant une treille où l'on grapille au hasard; ou encore comme un compilateur qui cherche un texte et ne le trouve jamais.

Quand la main de Jacques errait ainsi au dos des volumes, Béatrice le guettait. L'infinie gravité de ces rayons supérieurs ne pouvait convenir à son

état de passion. Elle aurait voulu que la main descendît, cherchât dans la rangée de Maupassant, de Marcel Prévost, de Paul Bourget, d'Alphonse Daudet, de Loti. Depuis son mariage elle avait lu *Sapho*. Elle aurait adoré maintenant l'entendre de la voix de Jacques, et que la fièvre de leur amour s'augmentât ainsi de la fièvre des autres amants par contagion.

Au contraire, toute cette métaphysique les arrachait à leur brûlante obsession. Mais Jacques s'y obstinait, eût-on dit. A cette heure où elle tombait de sommeil, il annonçait des discussions sur des phrases de Renan, de monseigneur Duchesne.

— Dites, Béatrice, ne trouvez-vous pas...?

Mais Béatrice tendait ses deux mains.

— Venez m'embrasser. Je ne puis songer à tout cela ce soir.

Puis, quand elle le tenait ainsi enlacé, reprenant son prosélytisme :

— Chéri, vous viendrez dimanche matin à Saint-Roch, avec moi?

— Je ne peux pas me prêter à cette comédie.

— Vous n'êtes pourtant pas antireligieux?

— Si j'étais sûr que votre religion soit vraie, je m'y précipiterais aussitôt.

— Alors, puisque vous n'êtes pas « éloigné », accompagnez-moi.

— Pourquoi?

— Pour me faire plaisir.

— Cela, jamais.

Ainsi déjà, cet être hermétique, implacable, personnel, qui sous une apparence souple et douce était de fer, commençait-il à broyer sournoisement les petits os de cet oiseau qu'il avait dans la main. Un systématique et un autocrate. Sa mère disait de lui :

« C'est le seul de mes enfants que je ne connaisse pas. » Il défaisait à mesure toutes les images qu'on se faisait de lui.

« On aurait dit, m'a souvent avoué maman, qu'il s'ingéniait à diminuer mon amour, exprès. Lorsqu'il abandonnait les questions religieuses dont il paraissait si tourmenté, c'était pour entamer les politiques, les sociales. Pas de ces hommes qui pérorent en s'écoutant, mais un intellectuel forcené qui avait décidé d'avoir avec sa femme des échanges sur toutes les idées dont il débordait. Il affectait à l'égard du régime l'allure d'un noble de 48. Il en était encore à ses ancêtres guillotinés dont il faisait retomber le sang jusque sur M. Fallières. Par réaction contre la République bourgeoise, il allait invinciblement aux lois avancées que l'on a appelées depuis sociales. Il sautait ainsi du passé à l'avenir illimité, en abstrayant le présent médiocre. Il portait aux nues Waldeck-Rousseau à cause des lois d'association et syndicales. Au fond ce n'était qu'un aristocrate et il n'en voulait qu'à la bourgeoisie. »

Et maman m'a peint ainsi cent tableaux de ces soirées, de ces tête-à-tête rapides qui suivaient le déjeuner, où mon père, commentant le journal, la forçait d'avoir un avis sur un décret, sur un principe historique, sur un pronostic social. Ma pauvre Béatrice s'évadait, du moins cherchait à s'envoler de cette main geôlière. « Mais je ne sais pas. Comment voulez-vous que je sache cela? Nous perdons notre temps. Vous allez partir pour le bureau et vous ne m'avez pas embrassée. Dites-moi des tendresses. Est-ce que vous m'aimez? — Voyons, chérie, reprenait ce mari doctoral, il y a d'autres façons de s'unir que les baisers! Pourquoi vous dérobez-vous à toute conversation? Vous n'en êtes

pas incapable. A l'atelier de votre frère je vous ai connue touchant à tous les sujets. Votre pensée, dans ce fatras des braillards, était originale et fine. Vous avez un charmant esprit. Pourquoi m'en priver? »

« Il ne comprenait pas, me dit maman, qu'il m'avait rendue complètement idiote. Les hommes ont cela d'extraordinaire qu'ils peuvent être ravagés par une passion, dominés même par une femme, et leur cerveau rester indemne. On voit des spéculateurs, de grands avocats faire de véritables folies pour des maîtresses et jouir professionnellement d'une lucidité qu'on dirait décuplée. Jamais ils ne sont plus habiles, ni plus brillants. Mais l'amour ensommeille les femmes. Vraiment, Pauline, j'étais incapable de converser avec ton père. Ou, si je bavardais, c'était à propos des ragots de ma bonne, des « occasions » aperçues dans les grands magasins, ou des maladies de mon enfance. J'étais heureuse, je crois, de trouver enfin celui qui ne m'avait pas connue petite fille, que je pouvais intéresser par ce trésor de souvenirs encore tout frais chez une femme de vingt ans. Je voulais qu'il connût jusqu'au nom de mes amies de cours, jusqu'à celui de mes poupées. C'était surtout le matin à l'heure de sa toilette que, mise en confiance par les abandons du sommeil commun, je me laissais aller sans contrôle à un flux de paroles. Je le vois encore un jour, devant la psyché. Je lui contais ma scarlatine pendant qu'il boutonnait son faux col. Il avait des tics d'impatience. Je lui demandai si je l'ennuyais.

» — Mais non, dit-il, c'est ce bouton qui ne fonctionne pas.

» D'autres matins, au cours de mes récits, je lui voyais des yeux noyés de rêves. Eh! bien, Pauline,

je mis deux ans à m'apercevoir que je l'ennuyais, que toutes ces petites choses qui avaient créé mon *moi* présent, lui restaient indifférentes, et que l'égoïsme vorace de cet homme ne pouvait rien absorber qui ne fût propre à lui-même. »

En novembre, Patrice, mes grands-parents maternels rentrèrent de Savoie. Mais rue Saint-Dominique personne ne prenait de vacances, sauf mes jeunes tantes, invitées chez les Sasseville, en Normandie, où l'on essayait de les marier. Grand-père et grand'mère croyaient devoir à la dignité de leur ruine la privation de tout plaisir. Ils s'étaient installés dans leur pauvreté aussi largement que d'autres dans l'opulence, ne faisant rien à demi. Grand'mère n'acheta jamais, je crois, ni une robe, ni un chapeau depuis la vente du château de Sacy. Jusqu'à sa mort je lui ai vu, lorsque, après le divorce de mes parents, elle me conduisait quatre fois l'an chez mon père, le même manteau de lourde moire et la capote en dentelle espagnole datant de 1890. De haute taille, maigre, sèche, elle avait une belle figure blanche de reine en exil.

Grand-père ne sortait jamais que le dimanche pour se rendre à Sainte-Clotilde. Il ignorait tout du Paris qui grouillait autour de lui et le berçait le soir de sa rumeur marine. Il ne connaissait même pas le visage des quartiers voisins : la batellerie à Grenelle; les religieuses, les dévotes et l'imagerie pieuse autour de Saint-Sulpice; les étudiants chinois et argentins sous les arbres du boulevard Saint-Michel où les terrasses des cafés sentaient encore l'absinthe. Je pense que, n'ayant jamais circulé qu'en calèche, il répugnait à prendre l'omnibus. L'appartement de la rue Saint-Dominique ressem-

blait à un île déserte dans l'Océan parisien. Personne n'y entrait, hormis les enfants; personne n'en sortait. Mais n'allez pas imaginer là-dessus, Patrice, de vieilles gens enterrés dans le désespoir. Grand-père respirait l'aisance, encadré de tous ces beaux meubles sauvés du naufrage. J'ai gardé le souvenir d'un tapis de Beauvais, tout usé mais encore magnifique, sur lequel sa longue silhouette s'avançait, toujours désinvolte, au-devant de moi. Son perpétuel sourire avait résisté à ses malheurs. Ce n'était pas un homme de bibliothèque, pas un intellectuel comme son fils Jacques. Je ne sais pas exactement de quoi il vivait. Des faits divers du journal qui l'amusaient excessivement? Des débats parlementaires? Des épigrammes qui se formaient toutes seules dans son cerveau léger contre les députés de gauche dont il savait tous les noms? De la correspondance qu'il entretenait avec son fils de Dakar et qui le remplissait d'images exotiques? Avec tant d'oisiveté, d'insouciance, d'esprit, de renoncement, de stoïcisme, il m'apparaissait comme un personnage prestigieux. Petite-fille, j'adorais grand-père de la rue Saint-Dominique. Il me rapportait des mots du député Baudry d'Asson, me chantait *le Temps des cerises,* me faisait un peu la cour. Jamais il n'a manqué d'ajouter lorsque ma bonne venait me chercher et qu'il me disait adieu : « Offre mes hommages à ta maman », alors que sa femme agissait toujours comme si ma mère n'existait plus. Il est mort le 18 mai 1917, en pleine guerre. Ses derniers mots intelligibles ont été : « Je crois que la guerre finira dans dix-huit mois, à notre profit, bien entendu. »

Dans le désert qu'est le Paris des vacances, Jacques et Béatrice avaient pris aisément l'habitude

d'aller dîner chaque jeudi et chaque dimanche dans ce foyer dévasté et pourtant serein. La jeune bru y était choyée. Comment ces vieux êtres exquis auraient-ils résisté à cette beauté, à cette grâce, à ces yeux toujours attachés sur leur enfant? Tout ce qui était de Jacques troublait délicieusement Béatrice, même la vue de cette vieille femme qui avait porté Jacques dans ses bras. Sa pudeur lui défendait, lorsqu'elle arrivait, de se précipiter dans la petite chambre de Jacques et d'aller contempler le cerisier sacré qui avait contenu dans ses branches tout l'immense horizon de l'adolescent. Elle ne pouvait avouer le sensuel bonheur qu'elle aurait éprouvé à demeurer là, enfermée avec le charmant fantôme qui frémissait toujours devant la fenêtre. Mais elle se dédommageait en caresses et en abandons avec la mère de son mari. « Je répétais sans cesse : *chère mère, chère mère*, m'a-t-elle dit, ce qui ne signifiait pas que je fusse sa fille; mais simplement *chère mère de Jacques.* »

Mais voici qu'on rouvrait l'appartement du boulevard Saint-Germain. Béatrice ne tenait plus chez elle. Machinalement, elle retournait aux lieux qui avaient, pendant vingt-cinq ans, étroitement épousé les formes de sa vie. Le père, la mère, le frère, étaient là, devant la jeune mariée. On sentait dans son embellissement les merveilles de l'amour qui la livrait plus éclatante aux regards et comme dévoilée. On prétendait cueillir après elle des bribes de ces quatre mois écoulés, des souvenirs de la Hollande. « Veinarde! » disait Anselme qui n'avait jamais pu retenir à ses doigts l'argent d'un voyage à l'étranger. « Tu as vu le palais de la Paix? » demandait grand-père. Mais elle ne pouvait parler que de Jacques. La science de Jacques informé de

tout, les rêveries mathématiciennes de Jacques, distrait comme un grand homme. Les soins de Jacques attentif devant elle comme devant un enfant à ses premiers pas. Ses cadeaux, ses fleurs, ses compliments, ses hommages. Pensez que devant nulle autre oreille encore, elle n'avait pu se glorifier de tant d'amour. Mais une réminiscence, une impression géographique sur le pays parcouru, ma pauvre maman s'en est confessée à moi, on ne l'obtint pas d'elle.



Le jeune couple fut invité à dîner boulevard Saint-Germain dès que la réinstallation fut faite. Les réceptions de mes grands-parents n'allaient jamais sans un certain apparat. On profita de cette première réception de la saison pour rendre quelques politesses et l'on n'invita pas seulement Sasseville, mais deux autres jeunes ménages; toute l'argenterie fut sur la table, depuis les candélabres massifs et les réchauds anciens jusqu'aux assiettes à sorbet. Maman se trouva entre Sasseville et le jeune mari de son amie Paulette. Et qui était-il? Son danseur si spirituel, l'avocat déjà célèbre!

« J'étais, me dit maman, comme une petite marmotte qui s'éveille de son sommeil saisonnier et se secoue au soleil. Sasseville se montra étourdissant. Porthos et d'Artagnan, les deux mousquetaires en un seul. Il buvait sec et le vin l'allumait vite. Les viandes aussi, semblait-il. Dans les plats qui passaient, il piquait par deux ou trois fois sa fourchette en regardant tout le monde avec un large rire. La gloutonnerie chez lui devenait un jeu élégant. Il savait qu'on avait les yeux sur son assiette et s'en

faisait gloire. Je n'ai jamais compris comme devant ce garçon le mot « aisance ». Tout ce qui chez nous, bourgeois du faubourg Saint-Germain, constituait la distinction, l'usage, tombait de nos personnes comme un masque, comme un déguisement en présence de Sasseville, chez qui cette truculence altière était le vrai visage. Inconsciemment il nous regardait tous de haut. Même mon cavalier de gauche restait inférieur, malgré sa finesse, étouffé sous le timbre de cette voix large qui remplissait la salle d'une vibration durable.

« Devant nous se trouvait ton père. Sasseville l'interpellait : « Hé! monsieur du Rond-de-cuir, tu « fais maigre en un pareil jour? Si tu continues à « manger comme une alouette, tu ne passeras jamais « chef de bureau! » Ton père plissait légèrement ses yeux gris, sans répondre. J'aurais voulu qu'il élevât la voix à son tour et qu'on l'entendît. Je fus choquée aussi que Sasseville l'eût appelé : « Monsieur du Rond-de-Cuir » devant toute la table. C'est que Sasseville ne jurait alors que par Courteline. Dès ces mots, tous les regards s'étaient tournés vers mon mari le « bureaucrate ». J'étais un peu gênée pour lui. Il me semblait qu'il devait éprouver de la honte et je l'aimais tant alors que j'ai désiré un instant aller l'embrasser devant tout le monde.

« Mais Sasseville se plaisait à mettre les amis en valeur par leurs contrastes. Par exemple, il disait maintenant à mon ancien danseur quel grand mathématicien était Jacques. « Un futur Henri Poincaré. » Cela, j'avais peine à le croire. Mais toutes ces conversations entrecroisées, cette grande lumière des bougies, la forte lampe à pétrole dans la suspension de cuivre, qui laissait ombreuses et comme plus lointaines les murailles, les compliments de mon

voisin de gauche, ceux que Sasseville envoyait sur mon compte à Anselme et qui par des moyens plus détournés ne me parvenaient que mieux; la sensation d'être très bien dans ma robe de mousseline de soie crème, le regard d'approbation qu'Anselme, du bout de la table, lançait à ma toilette, l'attention qui se portait sur moi, tout me montait à la tête. Je me découvrais un aplomb que je n'avais jamais eu; une lucidité aussi. J'imaginais que nous ne fussions pas mariés, Jacques et moi, et je l'observais comme je l'eusse fait d'un étranger. Et je ne pouvais m'empêcher de m'apercevoir que son âme était pâle comme son visage.

« Il paraît que j'ai bavardé ce soir-là comme une pie. Anselme, du bout de la table, me soutenait. J'ai lancé toute une théorie sur l'art moderne. Je m'amusais à contredire Sasseville en tout. J'ai démoli Poussin et Mozart. Mon entrain avait gagné toute la table. Mon ancien danseur me donnait la réplique. Je me souviens que nous eûmes ensemble une vraie bataille verbale au sujet du *Jongleur de Notre-Dame* qui avait été créé cette année-là à l'Opéra-Comique, et dont, par bravade, j'accablais la « légende de la Sauge ». La table entière se mit contre moi. Et je voyais en face, l'œil atone de ton père, noyé de rêve... »

A mon avis aussi, c'est de ce dîner que date le réveil total de Béatrice.

Si je m'efforce de suivre ponctuellement l'histoire de sa vie conjugale, je découvre que c'est alors qu'elle reprit ses visites à l'atelier d'Anselme. La première fois, elle y retrouva Sasseville.

Je vois d'ici l'orgueil d'Anselme qui récupérait après des mois une sœur embellie, dégagée de sa chrysalide virginale, victorieuse de ses timidités,

étincelante, et dont tous les hommes cherchaient à se rapprocher. Il la comparait à cette grande brune de Thérèse, l'étudiante en médecine, la seule femme ici venue de la bourgeoisie et qui dégageait le parfum des études austères. Jamais porto de cinq heures ne fut pour lui plus généreux d'allégresse. Quand elle voulut partir dès le premier biscuit, — car elle avait la vision de Jacques, gravissant les cinq étages de la rue de Rivoli et se trouvant seul, là-haut, — Anselme la retint par les deux mains.

—Ah! reste! Ton mari sera bien heureux de faire des math tout à l'aise.

C'était le moment où la réunion parvenait au paroxysme de la gaieté. L'un des peintres avait amené une ravissante girl de quinze ans qui, embarrassée d'une robe de drap beige à traîne, accomplit le tour de force de danser sur la sellette des modèles en chantant un cake-walk. On l'applaudissait follement. Betsy, la rousse lumineuse qui servait de modèle à Anselme, fut choquée et déchaîna un fou rire en déclarant qu'en Angleterre, on ne verrait pas une telle inconvenance. Betsy, qui se maquillait les paupières en vert jade, entretenait et ranimait au besoin la gaieté vacillante par sa figure chagrine de quakeresse. Elle avait toujours sa redingote noire, serrée à la taille, et l'air de poser. Sasseville prétendait qu'elle venait là en agent secret de la Protection de la jeune fille. A 7 heures, Anselme retenait encore Béatrice. Il fallut que Sasseville intervînt.

— Mais non, mon cher, voyons, songe à Jacques.

Maman prit un fiacre pour aller plus vite. Elle s'attendait à être grondée. Quand elle entra, le cœur battant, elle fut tranquillisée. Jacques travaillait

paisiblement devant le balcon, à la petite table de leur chambre.

« Il m'embrassait, me dit ma mère; il écartait mes fourrures pour m'embrasser et je sentais que je devais me réaccoutumer à lui : je venais d'un pays si lointain, si bruyant, si ardent. Il me dit : « Oh! tu as fumé! » C'était vrai, et je le dis. Mais il prenait là-dessus la même figure que Betsy, et cette réminiscence me fit éclater de rire. »

Maman reconnaît qu'il fut très gentil pour elle ce soir-là. Pas un reproche pour son retard. Pas une allusion à ces cigarettes anglaises qu'il ne pouvait supporter aux lèvres d'une femme. Il s'intéressa à la réunion d'Anselme. Béatrice rapportait sans se lasser les compliments qu'on lui avait faits. « Je lui dis tout, excepté le cake-walk chanté de la girl sur la sellette, car ce puritain en aurait frémi. » Après le dîner, il fut si affectueux qu'elle se félicita de lui avoir fait part des louanges des autres hommes. Puis il se leva pour aller à la bibliothèque et il lui lut enfin les derniers chapitres de *Sapho* qu'elle écouta les joues baignées de larmes.

« Comme j'aurais pu être heureuse! » soupire souvent ma pauvre chérie, lorsqu'elle se reporte à cette première année de mariage où mon père n'avait pas encore dévoilé son caractère vrai, ses susceptibilités, sa jalousie, sa tyrannie. Avec la prudence du serpent, il rampait dans les herbes basses et ne relevait la tête qu'à intervalles. Maman l'aimait toujours aussi follement, attentive seulement à quelques réticences nécessaires. Par exemple, s'étant aperçue que ses visites rue Vavin rendaient Jacques, le soir, secrètement mécontent, elle avait prudemment résolu d'aller voir désormais Anselme à l'insu de son mari.

Mais, à ces précautions près, c'était encore le grand bonheur, Jacques se prêtant à tous ses désirs de câlinerie, la comblant, à défaut de riches présents, de petits bouquets, de bonbons. « Et il souriait de plaisir en me contemplant lorsque je croquais les chocolats », me dit-elle.

De sa famille elle n'était pas privée, puisque deux ou trois fois par semaine elle allait coudre chez grand'mère du boulevard Saint-Germain, ou y dîner avec Jacques. Elle reprenait en réalité toute la douceur de sa vie de jeune fille, et un mari, très épris d'elle, — en apparence, — l'attendait par surcroît quand elle revenait rue de Rivoli.

La sournoiserie de Jacques ne tarda pas cependant à se laisser démasquer, — car je n'ai jamais, moi, accepté le prétexte qu'il donna de sa visite inopinée chez son beau-frère. On lui aurait confié, soi-disant, un rapport sur le point litigieux d'un règlement international d'argent avec la Suisse, et seul Sasseville pouvait le renseigner. Il l'avait en vain cherché au Conseil d'Etat, à son cabinet, rue de Bourgogne, et il avait décidé de se rendre enfin chez Anselme où leur ami avait grande chance de se trouver à 6 heures du soir.

Lorsque je vous aurai mieux fait connaître mon père, Patrice, vous jugerez comme moi que, soupçonneux comme il était, tout porte à croire qu'il avait flairé les cachotteries de Béatrice et ses clandestines échappées rue Vavin. Le goût fugace du vin d'Espagne à ses lèvres; son animation; la trahison d'un mot; des effluves de tabagie dans ses fourrures, des recoupements dans son emploi du temps, ah! c'était si facile!

Il ouvre donc la porte de l'atelier d'Anselme. Ce qu'il aperçoit tout d'abord, au fond, devant le

vitrage, c'est le grand chapeau de velours et le boa de plumes d'autruche qui signalent Béatrice pérorant au centre d'un cercle où une dizaine de peintres, de poètes, de danseuses l'écoutent et rient à pleine gorge. Pas de Sasseville. Mais il y a Betsy et les deux sisters Redfly. Anselme a même négligemment passé son bras au cou de l'une d'elles, tout en tirant sur sa pipe. Jacques est entré sans bruit, en soulevant la portière. Il est un peu gêné. Il tend l'oreille pour saisir les propos de sa femme. Elle parle de quelqu'un, dont elle ne prononce pas le nom, qui attaque la peinture moderne. Elle force son auditoire de rire aux dépens de ce philistin. Qui est-ce? se demande Jacques.

A ce moment, l'oncle Anselme aperçoit son beau-frère sur le seuil de l'atelier. Rupture du cercle. Stupeur de maman. Baisse du thermomètre.

— Sasseville n'est pas ici? demande Jacques.

Mais non, depuis plusieurs jours on n'a pas vu Sasseville.

Alors, en baisant très naturellement la main de sa femme : « Quelle surprise de vous voir ici, chérie! » Il s'explique, met cette descente de police au compte de l'affaire franco-suisse. « Mais où est Sasseville? Je ne sais plus où trouver Sasseville! » Ces gens sans téléphone nous semblent aujourd'hui embarrassés et démunis pitoyablement. Mon père s'excuse sur l'obligation de retourner chercher son cousin à l'hôtel de la rue de Bourgogne, et part, sachant ce qu'il voulait. On s'entre-regarde. Béatrice humiliée saisit la secrète pensée d'Anselme. Toutes les femmes présentes suivent leur pente d'esprit et croient deviner un mari en quête de quelque flagrant délit. Il y a du flottement, des silences; on ne sait que dire; on ne se disloque ainsi qu'après une scène

de famille. Maman sent qu'au départ, Anselme l'embrasse plus affectueusement que de coutume, comme une victime.

Et pourtant, n'allez pas croire que le soir, rue de Rivoli, Béatrice ait essayé de punir mon père pour son odieux espionnage, qu'elle ait montré de l'indignation, de la rancune, qu'elle lui ait adressé un reproche. Non, non. C'est lui qui prit l'offensive :

— Je n'aime pas beaucoup vous voir dans cet atelier. L'atmosphère n'y est pas saine. Je vous connais trop pour craindre que vous en subissiez l'influence. Mais la pensée que vous avez traîné une heure ou deux dans ce milieu avant de rentrer le soir *chez nous*, c'est-à-dire dans ce petit temple que je vous ai préparé depuis... depuis que je songe à la compagne de ma vie, la pensée que, sous votre front, il y a des images vulgaires et un tour d'esprit étranger ou hostile à l'ordre, me gêne extrêmement. N'y allez plus, Béatrice, je vous le demande. D'ailleurs, pourquoi ne m'avez-vous pas avoué votre intention de vous y rendre aujourd'hui? J'étais confondu de vous apercevoir là en entrant.

Maman répliqua assez vivement qu'elle n'était sans doute pas tenue de lui exposer d'avance le plan de ses journées, et que si au tournant d'une rue elle s'avisait de se diriger à gauche plutôt qu'à droite, à l'improviste, elle en avait le droit. Il feignit de rire. Mais l'affaire avait marqué leur vie conjugale. Jacques ramenait tous les incidents à ce souvenir. Si, tandis qu'il parlait, ma pauvre Béatrice ensommeillée se réfugiait dans de simples câlineries, il disait :

— Vous ne trouvez aucun plaisir à causer avec moi. Je crois que vous vous ennuyez franchement en ma compagnie. Il n'en était pas de même l'autre

jour à l'atelier d'Anselme. Vous ressembliez à une conférencière. Vous étiez très brillante; si enjouée!...

Un beau jour enfin, surpris de n'avoir pas vu maman de plusieurs semaines, rue Vavin, ce fut Anselme qui débarqua rue de Rivoli.

C'était la première fois depuis son mariage, c'est-à-dire depuis huit ou dix mois, qu'elle se retrouvait seule avec son frère. Elle m'a dit bien des fois s'être demandé là comment elle avait pu renoncer pendant si longtemps à cette intimité fraternelle un peu rude, ronde et joviale, absolument opposée à l'intimité conjugale, mais dont la profondeur lui apparaissait aujourd'hui insondable.

Ce devait être un après-midi de printemps, puisque le soleil entrait largement par les fenêtres ouvertes et que le frère et la sœur se mirent au balcon pour voir les petits bouquets de jeunes feuilles rares au bout des branches, dans le jardin des Tuileries.

— Je ne suis pas retournée te voir, dit maman. Jacques n'aime guère mes visites à ton atelier. Quelle histoire le jour qu'il m'y a trouvée!

Anselme ne répondait pas. Il regardait du côté du Louvre et cherchait l'emplacement du ministère des Finances. A la fin, il leva légèrement les épaules :

— Jacques a beaucoup de peine à nous comprendre, dit-il. Forcément, il s'est imprégné de ça.

Et il montrait ce point précis du Louvre où il imaginait son beau-frère assis à une table tachée d'encre et croulant sous les paperasses.

— Ah! reprit Béatrice, soudain froissée, ne crois pas qu'il ait contracté là l'esprit administratif. Au contraire, la vie de bureau dépourvue d'effort le repousse à une sorte de frénésie intellectuelle.

Béatrice défendait Jacques à coups de « je

t'assure, Anselme! » qui finirent par agacer celui-ci.

— J'espère pourtant que ton mari ne t'interdit pas de venir me voir?

Elle était acculée à la vérité qui ne lui avait jamais paru si révoltante. « C'est pourtant vrai. C'est pourtant vrai! » fallait-il dire. Et elle devait reconnaître cette monstrueuse tyrannie devant ce frère charmant, détruire chez lui son prestige de jeune mariée adorée, descendre de cette gloire où elle s'était tenue jusqu'ici aux yeux des siens. Elle n'en eut pas le courage. Mais des pleurs lui montèrent aux yeux. Anselme les vit couler sur l'appui de fonte du balcon.

— Ma pauvre vieille! dit-il tristement, il n'est pas des plus commodes, ce monsieur.

Quel abîme séparait les deux hommes! Comme Jacques demeurait un étranger pour les siens! Ceux-ci l'envisageaient froidement, sans déformation, tel qu'il était dans l'absolu, avec tous ses défauts que Béatrice se refusait à reconnaître. Eux seuls voyaient clair. Elle les avait tous quittés pour Jacques. Mais Anselme lui apparaissait maintenant semblable à elle, fait de sa propre étoffe, tandis que Jacques demeurait un lointain étranger.

— Maman, qui est pourtant une puritaine, te laissait venir chez moi jeune fille, reprit Anselme.

Béatrice revit ce temps qui était le bon, cette existence facile et libre, sans mélancolie.

— Tu te rappelles, disait-elle maintenant à Anselme, tu te rappelles le jour où nous avions acheté mon chapeau chez la nièce de Betsy, rue de la Chaussée-d'Antin. Et nous avions fait croire à maman qu'il venait du Bon Marché, en confection...

Deux ou trois faits leur revinrent ainsi, qu'ils citèrent. Ils riaient ensemble. Et elle était heureuse

rien que de regarder avec lui les bosquets des Tuileries et les bandes de petits enfants qui passaient en courant des ombres violettes des allées au sable doré par le soleil.

— Que de bleu dans toutes ces masses! disait Anselme. Et remarque donc ces stries bleues des statues.

Ah! quel souvenir ma pauvre maman garde de cette visite! Anselme n'est peut-être resté qu'un quart d'heure au balcon de la rue de Rivoli. Mais elle m'en a bien parlé cent fois. Et lorsqu'elle rappelle leur colloque, le premier qu'ils eussent eu là, le dernier aussi, je crois, car à ces heures de lumière Anselme ne quittait guère son atelier, il semblerait qu'une journée n'eût pu suffire aux sentiments échangés entre ces deux êtres qui découvraient tout à coup la force de leurs liens.



Le cas de conscience de Béatrice, — si elle retournerait ou non rue Vavin, — ne fut pas résolu, néanmoins.

« Tu comprends, Pauline, m'explique-t-elle, j'aimais encore trop ton père à ce moment-là pour regimber sous le fardeau d'une volonté qui me pliait malgré moi, se répandait en moi, créait en moi un anéantissement délicieux. Nous allions au moins une fois par semaine dîner chez maman. J'y retrouvais ton oncle. Mais nous ne causions guère. Il critiquait mes toilettes. Car ton père n'a jamais été capable de me donner un conseil sur ce point. Lorsqu'on m'essayait une robe devant lui, il tournait autour de moi en faisant la moue : « C'est là mode

cela? » demandait-il avec son quart de sourire ironique. Il trouvait toujours la mode affreuse, tandis qu'Anselme en raffolait, comme une femme.

« A chaque instant, chez moi, dans la rue, il me venait des idées que j'aurais voulu communiquer à Anselme, des sensations de peintre que j'avais apprises près de lui et que je trouvais naturel de lui restituer, car j'en étais fière; quelquefois, des mots d'esprit dont Jacques n'eût pas aimé la tendance et que j'attendais Anselme pour prononcer.

« Et, mon Dieu, un après-midi où j'étais allée reconduire ma belle-sœur la religieuse à la gare Montparnasse, j'étais si près de l'atelier, cela devait si peu offenser Jacques, je resterais si peu de temps que, subitement, je me décidai à monter.

« Qu'Anselme fut heureux! Il travaillait. Je le vois encore brandir en l'air sa palette pour m'acclamer. Ils n'étaient là que quatre : ton oncle, son jeune modèle italien, une femme blonde qui paraissait ici chez elle et jouait la maîtresse de maison et Sasseville. J'étais bien contrariée de trouver Sasseville. Je dus le prier de tenir secrète ma visite, parce que mon mari me défendait de venir ici. Il rit en me regardant, hocha la tête, dit : « Mais pour-« quoi y venez-vous? — Parce que j'aime trop cette « atmosphère artiste. — Et si votre mari l'apprend? « — Par qui? » Là-dessus il marmotta quelques aphorismes sur les femmes. Et pendant une heure, nous bavardâmes sur l'éducation des jeunes filles, sur la politique, sur tout.

« Le soir en rentrant, il me semblait que je n'avais jamais autant aimé ton père. J'avais le cœur dilaté. J'étais heureuse. Je me sentais assez grande pour juger quel régime était nécessaire à ma vie morale. »

A partir de ce moment, Béatrice reprend ses anciennes habitudes. Les jours où elle n'emporte pas son ouvrage boulevard Saint-Germain, elle va, entre deux courses, passer un moment à l'atelier d'Anselme. Sa mère le sait, la désapprouve, ouvertement. Secrètement elle n'est pas fâchée que le mari n'ait pas su obtenir plus qu'elle de la rebelle. Car c'est le nom qu'elle lui a donné : Petite rebelle. Béatrice en est flattée. Cela dure un mois, deux mois, je ne sais. Un soir qu'elle rentre en retard, mon père, qui l'attend pour dîner depuis trois quarts d'heure, lui demande sèchement :

— Mais d'où venez-vous?

— Du boulevard Saint-Germain. J'ai oublié l'heure.

— Comment avez-vous oublié l'heure chez vos parents où votre père exige d'être servi tous les soirs à 7 heures? Et comment avez-vous le courage de me mentir ainsi, Béatrice, alors qu'il ne devrait jamais y avoir une obscurité entre nous? Je sais que vous retournez chez votre frère où je vous avais priée de ne plus aller. J'aurais souhaité ne pas vous acculer à ce mensonge, c'est pourquoi je me défendais de vous interroger. Mais aujourd'hui la patience m'a manqué...

Vous voyez là, Patrice, le tempérament de mon père. A force d'espionnage continuel sur cette pauvre petite; à force de la renifler, comme un chien de chasse, quand elle rentrait; à force de peser ses paroles comme un tortionnaire (il devait lui en échapper assez pour se trahir souvent), à force de questions insidieuses dont elle ne se méfiait pas, cet inquisiteur avait fini par s'emparer de son secret. Il l'avait écoutée, choyée, caressée avec son amertume au fond du cœur. Et il avait pu vivre, manger,

parler, dormir à ses côtés en dissimulant sa rancune au fond du cœur. « Comme j'aurais préféré, avoue-t-elle aujourd'hui, un violent, un homme terrible qui m'eût brutalisée au besoin. Mais il n'avait que du vinaigre dans les veines! »

Ce jour-là, son mécontentement éclatait avec retard, comme une bombe mouillée. Sa voix tremblait. C'était l'emportement des timides. Il disait :

— Une fois pour toutes, que cela soit fini. Je ne veux pas que vous retourniez là-bas, vous entendez!

La petite rebelle riait, par bravade. Elle cherchait à souligner le ridicule d'un mari qui donne des ordres. Elle finit pas s'écrier :

— Sasseville a raison. Vous êtes bien monsieur du Rond-de-cuir!

« J'avais frappé juste ce jour-là, disait-elle encore dernièrement à l'oncle Anselme. C'est la seule fois que je l'aie vu rougir; ce pâle visage à la moustache incolore changea d'aspect. Cela commença par son front où les veines s'enflèrent. Et le sang descendit jusqu'au bas des joues, jusqu'à la nuque. Et comme il ne savait que répondre, je vidai mon cœur : j'avais épousé un homme à l'opposé de toutes mes aspirations. Moi je vivais dans un pays splendide, sans limites, sans horizon. Rien des arts, rien des efforts humains pour la création d'un monde artificiel ne m'était indifférent. Et lui, ce fonctionnaire pour qui ce pays demeurait fermé, lui à qui suffisait l'atmosphère de son bureau, m'en défendait l'accès? Ah! oui! c'est une grosse colère que j'eus là. Tout ce qu'il entendit alors de ma bouche, je ne saurais le répéter. Mais je jurerais que plus tard, quand nous fûmes devenus deux ennemis et que nous discutions pied à pied, âprement, de toute notre intelligence et

de tout notre désespoir, la substance du mur même qui nous séparait, je ne lui portai jamais de coups plus rudes. »

Car aujourd'hui, devant son frère, par une vanité puérile de femme qui vieillit, ma pauvre maman cherche à reprendre avantage sur le mari qui l'a brimée quatre ans. Aussi n'ajoutait-elle pas tout ce qui suivit la scène et que je sais d'elle, moi.

Jacques eut le geste, plus offensant qu'un soufflet, de la prendre par le bras, de la conduire à la salle à manger, où fumait le potage, de l'asseoir de force à table, et d'aller s'enfermer à clef dans son petit bureau sans daigner prononcer une parole. La nuit venue, elle alla par le balcon, à pas de velours, surprendre ce qu'il faisait; il crayonnait des équations sous la lampe.

Cette fois, le désaccord fut sérieux. Le commandement brutal de mon père ulcérait Béatrice. Elle était folle d'indignation. Un des soirs qui suivirent, en rentrant de son bureau, mon père la trouva accoudée à la table de leur chambre devant un livre ouvert et les yeux bouffis de larmes. Elle s'était laissé surprendre.

Ce livre qu'elle était allée chercher dans la bibliothèque de son père, boulevard Saint-Germain, c'était le théâtre d'Ibsen, et elle lisait *Maison de poupée*. Jacques sourit. Elle l'avertit de ne pas sourire, qu'elle ne valait peut-être pas une Nora, mais que, pas plus que Nora, elle n'était une poupée obéissante:

— J'ai conquis mon indépendance contre mes parents. Je n'aurais pas cru avoir à lutter pour elle contre vous. Mais je vous préviens que je l'aurai.

Il voulut l'embrasser. Elle le repoussa.

Elle le bouda plusieurs jours au cours desquels Sasseville vint une fois, soit invité à dîner, soit le

soir à l'improviste, je ne sais. Bref, il se trouvait là.

Sasseville a toujours manifesté à l'égard de mon père une indulgence sans limites. Tout au long du procès de divorce, il l'a défendu. Maintenant encore je sais qu'ils se voient beaucoup, bien qu'il n'ait pas rompu avec ma mère et moi. Ma pauvre chérie, qui est curieuse, l'invite deux ou trois fois par an pour savoir ce qui se passe chez mon père.

Ce soir-là, rue de Rivoli, on ne parla que du bureau. Sasseville, qui devait avoir des relations aux Finances, venait s'informer si Jacques était au tableau d'avancement. Oui, mais il n'y venait qu'après un collègue, ancien attaché de cabinet de Méline, très fortement poussé. Sasseville parut furieux. Il voulait que son cousin passât rapidement chef de bureau. Ils revisaient ensemble les listes de personnalités que l'on pourrait solliciter utilement. « Rien à faire, soutenait mon père, le chef du personnel a été chef de cabinet de Méline. » Et autres histoires sentant le carton vert. Un dossier avait été perdu, à la troisième Direction. Mon père en avait eu des ennuis. Une vengeance d'un sous-ordre. Je vous raconte tout cela très mal. Mais imaginez-vous, Patrice, l'effet que devaient produire sur Béatrice, blessée dans sa dignité, ces soucis mesquins d'avancement. Pour quelques francs par mois que représentait alors pour un fonctionnaire un avancement de grade, que lui importait que son mari fût chef ou sous-chef? L'un ne lui semblait pas plus glorieux que l'autre.

Elle bâillait dans un coin du petit salon pendant que les deux hommes s'entretenaient ensemble. La nature de son mari s'éclairait à ses yeux. Comme il était diminué dans une telle ambiance, dont un projecteur éclairait subitement la médiocrité!

— Nous vous ennuyons, petite cousine? lui demanda le gros Sasseville. Pourtant, il s'agit des succès d'un mari adoré.

— Oh! des succès de bureau!... éclata Béatrice.

J'ai dit que chaque dimanche mes parents allaient dîner rue Saint-Dominique. Béatrice, qui adorait sa belle-mère, eut plus d'un fois l'envie de se décharger près d'elle du fardeau qui pesait sur son cœur. Mais la figure de reine en exil qu'avait grand'mère ne s'y prêtait pas. A cette vieille dame, tout empesée de traditions sévères, pour qui grand'mère du boulevard Saint-Germain représentait l'apostasie des principes d'autrefois, et qui en était encore à faire conduire ses filles de vingt-sept ans par une femme de chambre quand elles allaient acheter des gants au Bon Marché, comment faire comprendre que l'atelier d'Anselme manquait à Béatrice? Comment lui suggérer même qu'il existait un atelier d'Anselme où posaient des modèles, où des danseuses fumaient des cigarettes et où l'on s'exaltait sur des peintres qui, paraît-il, peignaient encore, après Ingres et Delacroix? N'avait-elle pas déclaré un jour devant Béatrice que Corot ne lui plaisait pas, parce qu'elle détestait la peinture à la mode?

« Cependant, je ne puis dire, m'expliqua maman, l'apaisement que je trouvais près d'elle. Jacques mettait son père au courant de ses chances d'avancement, lui racontait les interventions de Sasseville et l'obstruction causée par l'ancien attaché du cabinet Méline. « Méline? interrompait ton grand-père, toujours plein d'anecdotes, je l'ai vu au Comice agricole de Sacy. Il semblait porter la République en terre. Sacrebleu! quand on est ministre d'un régime, on doit le soutenir d'un air plus gaillard! » Pendant

que le père et le fils évaluaient ensemble âprement l'avantage des appointements, la durée de l'attente, comme s'il se fût agi d'un but glorieux à atteindre, ta grand'mère me rapportait des souvenirs de Jacques enfant. Il était chevaleresque et fougueux. A dix ans, chez les Pères, il avait rossé trois camarades qui « chahutaient » un vieux répétiteur. Chez le préfet des études, un jour que, pour ne pas dénoncer le coupable, il s'était laissé accuser d'une caricature représentant ledit préfet, il s'entendait déclarer hautainement : « Vous ne serez pas puni, « Jacques, car le dessin était spirituel. Mais ne « recommencez pas. — Dans ce cas, s'était-il cru « obligé à répondre, ce n'est plus moi qui l'ai fait. »

« Chez eux on transportait tous les événements sur le plan de l'honneur, de la délicatesse de conscience. C'était exquis. Je me raccrochais à la physionomie héroïque du petit garçon d'autrefois pour me réconcilier avec le fonctionnaire d'aujourd'hui. Je sortais de là reprise d'amour pour ton père, tant ma belle-mère disait excellemment ce qu'il fallait. »

Voilà cependant ce que l'incroyable gaucherie de Jacques allait ruiner.

Il devenait soucieux, passait des repas entiers sans desserrer les lèvres. Pour maman qui le perçait à jour c'était le signe qu'il avait à dire quelque énormité. Elle aurait voulu prendre le ton de ce prélude, avoir l'air de couver, elle aussi, quelque œuf sinistre. Mais sa langue l'emportait. Il fallait qu'elle babillât, qu'elle s'ouvrît à Jacques de toutes les images qui lui passaient par la cervelle; elle ne retenait ni les méfaits du petit chat ni les mutineries de la domestique. Et ne croyez pas qu'il se déridât! Morose, il avait son regard vague dont on ne savait que penser.

Un soir de dîner chez grand'mère du boulevard Saint-Germain, comme Anselme, assez préoccupé par sa grande toile, étalait ses soucis, le dos de Betsy qui ne venait pas dans sa ronde de baigneuses, et la visite de Maxence qui avait déclaré son eau du bassin inexistante, grand'mère étoffait au contraire ses succès, son importance, car, devant le gendre, on affectait de prendre le fils au sérieux : « Ah! Ah! « Maxence est allé te voir? Comment va-t-il? Que « prépare-t-il? » Et grand-père, toujours assez malicieux, interpellait Jacques : « Vous connaissez « les toiles de Maxence? » Non, mon père ne les connaissait pas. Et il le dit, paraît-il, avec une sorte d'orgueil agressif. Il mérita la leçon ironique de grand-père, qui était pourtant un enragé notaire, empaperassé jusqu'au cou : « Voyons, mon ami, il « ne faudrait pas devenir trop bureaucrate. — Je « m'applique à l'être aussi parfaitement que je peux, « dit Jacques. Je crois que c'est là le mieux. »

C'était une déclaration de guerre sans en être une, comme chez les bêtes, ou les peuples sournois. Anselme éclata de rire. Maman humiliée, mais soutenue, le railla doucement : « La peur de l'art et le mépris des artistes sont le commencement de la sagesse bureaucratique. » Mon père parut ne pas entendre.

Certain soir, en rangeant les livres familiers de Béatrice, il tombe sur un volume neuf. C'était *Messieurs les Ronds-de-cuir*. « Tiens! vous avez acheté cela? — Non, c'est mon père qui me l'a prêté. — A mon intention peut-être? » Elle ne peut s'empêcher de rire : « Oui... figurez-vous; nous parlions de votre vie, de votre bureau... Il m'a dit : « Fais-lui donc lire ce chef-d'œuvre. »

Elle craint qu'il ne prenne la mouche. Mais non.

Il sourit. Il paraît comprendre enfin la plaisanterie. Ce soir, avant de s'endormir, il la tient embrassée plus longtemps que de coutume. La pauvre chérie se laisse aller à une joie exaltée. Et pendant qu'il la serre ainsi contre lui, toute à sa merci, dans un murmure il lui souffle à l'oreille :

— Dimanche prochain, nous n'irons pas dîner chez mes parents, je les préviens dès demain. Il y a un concert intéressant à l'Opéra. Nous n'avons jamais entendu de musique ensemble. C'est incroyable.

— Vous aimez donc la musique? demande maman.

— Pourquoi pas? reprend-il en ajoutant ce mot qui décèle ses susceptibilités toujours à vif : Est-ce que les bureaucrates sont incapables de la goûter?

— Ils détestent bien la peinture! ne peut retenir Béatrice.

C'était une des premières nuits de juin, et des Tuileries, remplies de promeneurs, montait un bruit de procession sonore et une odeur de poussière soulevée. Sans l'ombre d'une méchanceté, par gaminerie, si assurée de sa place dans ces deux grands bras noués qu'elle croit n'avoir rien à craindre, maman continue de taquiner ce sournois. Il y a musique et musique. Laquelle est-il capable d'entendre? L'opérette? Est-ce que l'on parle parfois de musique classique au bureau?

— Il ne s'agit pas de moi, reprit mon père imperturbable, mais de vous. Je vous fais mener une existence stupide. C'est la faute de mes parents qui accaparent nos soirées. Il est inadmissible que nous laissions aliéner ainsi notre liberté. De-ci de-là, nous nous inviterons chez eux. Mais plus de ces dîners traditionnels qui vous mettent la chaîne au cou.

Là-dessus maman se récrie, d'autant plus généreuse que le sacrifice filial de Jacques la touche. Mais voyons, elle ne se plaint pas! Elle adore ses beaux-parents! Elle serait désolée de leur causer cette peine. « Songez, chéri, que ces visites bi-hebdomadaires sont leur seule joie. » Mais elle ne le connaissait pas. Elle ne savait pas l'inflexibilité de cette volonté sans aucune prise possible. « Laissez-moi faire, dit-il, j'arrangerai tout. »

Ils se rendirent donc à ce concert où un pianiste jouait du Bach. A celui qui ne comprenait pas la peinture, Béatrice voulut expliquer le dessin de la fugue par quoi le virtuose commençait. Mais il lui imposa silence de la main. Quand il entendait de la musique, il voulait qu'on le laissât tranquille. Pelotonné sur lui-même, se ramassant tout entier, il était inabordable. Au fond, un nerveux et un sensuel. De toute la soirée, maman ne put échanger un mot avec lui. Mais elle était bien trop heureuse pour s'attacher à cette nouvelle singularité qu'elle découvrait en Jacques, et qui devait se renouveler chaque fois qu'ils allèrent entendre de la musique. Songez donc, Patrice : il venait pour elle de jeter ses parents par-dessus bord. Il l'aimait assez pour la distraire, même à ce prix! Il n'avait point parlé des parents de Béatrice. Il aurait pu se refuser aux dîners du boulevard Saint-Germain qui se renouvelaient aussi régulièrement en semaine. Par grandeur d'âme, il avait renié ses parents, de préférence.

— Vous êtes contente? lui demanda-t-il dans le fiacre qui les ramenait chez eux ce soir-là.

— Oh! chéri, si contente!

— Moi aussi, lui dit-il en lui caressant doucement la main.

Ils se mirent à sortir plus fréquemment, le soir.

Jacques voulut que maman eût une seconde robe pour ces sorties. Ce fut précisément à ce propos qu'elle fut ramenée en dépit d'elle-même à l'atelier d'Anselme, malgré la défense de son mari. Elle en était nettement contrariée, mais comment eût-elle fait, perdant la tête chez la couturière devant une liasse d'échantillons, une douzaine de modèles? Mon père avait autant de goût pour habiller une femme que pour juger un tableau. Grand'mère du boulevard Saint-Germain n'était plus assez jeune. Elle fila rue Vavin. Il y avait beaucoup de monde. On lui fit fête. « D'où vient qu'on ne vous voit plus, madame? » Mais elle était pressée. Anselme, mal disposé, ne savait quelle soie choisir. Bref, ce fut Betsy, toujours impeccablement mise, qui décida de l'étoffe, et de la forme de la robe.

Mon père ne se douta jamais, lorsqu'il entrait dans une salle de théâtre ou de concert aux côtés d'une femme dont tout le monde remarquait l'élégance, que ce chic était né de l'oracle d'un modèle.

Bientôt, Béatrice reçut les reproches de sa mère : « On ne vous voit plus. Que veut dire cette vie que vous menez? Plus une soirée pour nous? »

Alors maman s'aperçut qu'elle avait été jouée. Un mouvement tournant insidieux l'avait coupée de sa propre famille, avant qu'elle n'eût eu le temps de se défendre. Son mari n'avait-il pas commencé par les siens?



Quand Béatrice eut découvert que son mari la manœuvrait à son insu, comme un général qui conduit l'adversaire et le contraint à la position la plus défavorable jusqu'au jour de l'attaque, elle com-

mença de réfléchir. « Chaque matin, me disait-elle encore hier (comme, après vingt-sept ans, j'éveillais ses souvenirs), j'attendais impatiemment qu'il fût parti, pour reprendre le bilan de notre première année de mariage, et j'additionnais toutes ses rudesses, ses vexations, ses manques de sensibilité, jusqu'à cette mise à l'écart de toute ma famille. Et le total affreux que je trouvais, c'était la tyrannie de cet être terrible qui sous ses apparences d'homme débonnaire tissait secrètement autour de moi des liens invisibles. Il m'avait prise au piège. A l'idée de n'être plus qu'une chose entre les mains d'un fonctionnaire borné, je ne puis t'expliquer, Pauline, ce qui se passa en moi. J'avais compris ce qu'est la dignité d'une femme. Et cette dignité, chez moi, avait un ennemi, ton père!

« Je ne dis pas que je haïssais mon mari, j'avais beau l'observer aussi froidement que possible, dès que je me trouvais devant lui, dès que ses yeux gris qui me bouleversaient toujours se fixaient sur moi, mon cœur chavirait. Mais à peine en dehors de son magnétisme, je me disais qu'il était l'ennemi de ma liberté, mon ennemi : en tout contre moi. Or, j'avais pris, ce qui est un peu sot à dire froidement, mais qui m'exalta alors, comme le sentiment de l'honneur de mes beaux-parents, une sorte de religion de moi-même...

« J'étais devenue plus intelligente, tu comprends, Pauline! Aussi je me gardais de provoquer une scène. J'amassais clandestinement toutes mes munitions pour la guerre. Moi aussi j'eus mon poste d'écoute, où j'étais tapie, comme ce malheureux de son côté. Mais maintenant j'avais l'avantage, car il ignorait que j'en eusse un. Malgré mes faiblesses, car, hélas, c'en était une de retomber chaque soir

dans ses bras, je le voyais venir lorsqu'il me demandait mielleusement : « Voulez-vous que nous allions vendredi à l'Opéra? » Je savais que c'était pour éviter de dîner ce soir-là chez maman; je me laissais faire, inconsciemment, pour étudier sa manœuvre. Un peu aussi parce que l'Opéra me tentait beaucoup...

« J'étais bel et bien chambrée hors de ma famille. Croirais-tu, Pauline, qu'il s'ingéniait même à me trouver des occupations qui m'empêchassent de sortir et d'aller voir mes parents à son insu. Mais, sois tranquille. A ce jeu, il n'était pas le plus fort. Jamais je n'ai consacré tant d'heures à ma mère qu'à ce moment. Je n'avais pas à lui cacher la dépendance dans laquelle Jacques prétendait me tenir. Elle était bien trop d'autrefois pour ne pas me prêcher l'indulgence. « Il est jaloux. Les gendres le sont « tous. Ne le heurte pas, ma fille. Ne viens pas chez « moi; il le saurait. Nous irons ensemble faire nos « courses. » Et de son côté elle en inventait pour que nous fussions réunies. Quant à Anselme, je n'eus aucun scrupule à retourner le voir.»

Il paraît que si Jacques demandait le soir à sa femme comment elle avait passé la journée, elle répondait : « J'ai pris le thé au Printemps. J'ai goûté dans une pâtisserie », sans préciser que grand'mère était de la partie. Et pour mieux dissimuler les relents d'atelier qui pouvaient rester à ses robes et la trahir, elle se mit à fumer chez elle afin de donner le change. Pour ces cigarettes-là, Jacques la supplia en vain.

Il est cependant des orages qui ne peuvent s'en tenir aux menaces latentes. Une fatalité ordonnait que des rancunes comme celles que maman collec-

tionnait en son âme, amenassent un beau jour la déflagration.

Mon père, qui avait toujours — je ne sais comment — éludé la question des vacances pour cette année 1905, fut bien obligé d'abattre ses cartes quand le mois de juillet s'acheva, et qu'arriva Sasseville avec une invitation bien catégorique et bien cordiale, à passer tout septembre au château de sa famille, en Seine-Inférieure. Sasseville était très attaché à mon père et, de plus, magnifique. Il aimait remplir d'amis les dix-sept chambres princières de ce monument classé. Assurément, les yeux de maman devaient étinceler de plaisir à la perspective d'un mois passé dans ce monde, parmi l'agitation de la chasse, des dîners en décolleté, des petits déjeuners en déshabillé le lendemain matin sur la terrasse, le mouvement d'une trentaine de personnes étrangères emmêlées tout à coup comme une famille improvisée par le boire et le manger, le rire ou l'ennui communs, la pluie ou le soleil, l'odeur des fruits d'automne au verger. Tout cela, instantanément, elle dut l'évoquer en son imagination et elle songea aux robes qu'elle pourrait mettre. Pour le soir elle était pourvue, mais il lui faudrait un tailleur de drap, si l'on suivait les chasses, et aussi un peignoir de dentelles blanches pour le thé du matin sur la terrasse.

— Mon vieux, dit enfin Jacques, en se mettant debout, et prenant Sasseville par ses larges épaules, tu es trop chic, vraiment, d'avoir pensé à nous. Je retrouve bien là mon bon Sasseville de toujours, l'œil sans cesse sur mon bonheur — que tu as créé, puisque je te dois Béatrice. Mais cette fois, je ne puis accepter les nouveaux présents que tu m'apportes. Non, merci. Nous n'irons pas à Sasseville.

Vous n'avez jamais vu mon père, Patrice; vous

ne vous représentez pas cet air de glace, sec, coupant, froid, inexorable; il a une façon de dire non qui supprime toute discussion. « Non, merci. » Et l'on n'a même plus envie de lui demander ses raisons. Toute sa vie il a distribué des « oui » et des « non » comme un appareil automatique auquel il est inutile de demander du chocolat, s'il veut vous donner un ticket de quai.

Lorqu'elle entendit ce : « Non, nous n'irons pas à Sasseville », ma pauvre chérie eut un effondrement. Elle savait bien que les ukases tombés de cette bouche étaient sans réplique. Elle avait déjà perdu cet espoir qu'ont tant de femmes d'obtenir par force, par la force secrète qui émane d'elles, ce que l'homme, pour des raisons inconnues, a refusé. Mon père répliquait que cette villégiature serait un précédent vis-à-vis de ses beaux-parents chez lesquels il ne voulait à aucun prix passer les vacances, et que c'était impossible.

Sasseville étant parti furieux, maman, qui avait repris ses sens mais frémissait encore, s'écria :

— Et mon avis, à moi, pour quoi compte-t-il? Vous ne m'avez même pas consultée avant de repousser l'offre de votre cousin. J'avais tellement envie, précisément, d'aller à Sasseville!

Mon père sourit, l'enlaça délicatement, lui fit mille cajoleries : « Ecoute, chérie... » Mais, cette fois, Béatrice ne lui fondait plus dans les bras comme une cire, ne s'évanouissait plus jusqu'à perdre tout sentiment d'elle-même, à n'être qu'une palpitation d'amour sur sa poitrine. Il trouvait enfin à qui parler. Elle le repoussa. Sa personnalité reconquise devait bien étonner Jacques :

— Que suis-je donc pour vous? Nous avons offert à votre cousin le spectacle d'un ménage où la femme

est trop sotte pour avoir une opinion. Je voulais, moi, aller à Sasseville. Je le veux encore.

— Béatrice, reprenait mon père, si tu savais pourquoi je ne veux pas aller là-bas, tu ne t'irriterais pas à ce point contre moi. Je t'en prie, fais-moi crédit!...

Crédit! voilà un an qu'elle accordait toujours des délais à ce mauvais payeur. Quelle sorte d'amour avait-il donc pour elle? On ne l'y prendrait plus.

— Pourquoi vous ne voulez pas aller à Sasseville! Je vais vous le dire. C'est que vous êtes pourri d'orgueil et qu'il vous déplaît de goûter au luxe de vos cousins. Tout à l'heure, vous mâchiez votre « non » comme une vengeance, oui, vengeance de cette condescendance pour le petit fonctionnaire.

Je ne sais ce que pouvait ressentir mon père à se voir percé à jour par une compagne qu'il traitait en enfant, mais toutes les vérités qu'elle lui lançait parurent le laisser indifférent. Devant lui on hésite toujours entre la force morale la plus héroïque et l'insensibilité la plus quiète. Il essaya encore de ressaisir sa femme par des moyens qui n'étaient pas de raisonnement. Mais rien ne sut, ce jour-là, éteindre la rage de Béatrice.

Par la suite, c'est chez grand'mère du boulevard Saint-Germain qu'elle alla se faire consoler. Elle ne s'en priva pas, comme vous pensez bien. On y commençait déjà à pousser des soupirs de condoléances, dès qu'elle arrivait. « Quand je te disais qu'il n'était pas commode, ce monsieur! » déclarait Anselme. Béatrice en vint même à l'obligation de défendre son mari.

— Il n'a cependant pas la prétention de t'enfermer tout cet été dans Paris! s'exclamait grand-père.

— Nous pourrions, reprenait grand'mère, vous arranger une chambre à coucher dans le petit salon de la villa, à Veyrier-du-Lac. Vous y seriez très bien, et sans frais.

— Mais, faisait observer leur fille, puisqu'il n'a décliné l'offre de Sasseville, à ce qu'il dit, que pour en être plus libre de refuser la vôtre qu'il voyait déjà venir! Inutile de lui en parler. Le « non » sortira tout seul de ses lèvres.

— J'irai le trouver, répondait grand'mère. Les jeunes femmes d'à présent ne savent plus enjôler leurs maris. De mon temps, on était instruite à prendre les hommes, à les régenter sans qu'ils s'en doutassent.

Elle se mit en frais, apportant dans son réticule les plus grosses pêches hâtives qu'elle eût pu trouver, en spécifiant bien que Béatrice ne les aimait pas, qu'elles étaient destinées à son seul gendre. Elle affecta une gaieté insolite que rien vraiment ne motivait dans cet intérieur où régnait un triste malaise. Elle flatta mon père : Comment! on parlait de sa nomination comme chef de bureau! C'était étourdissant à son âge! Sans précédent. « Je n'en serai que plus rond-de-cuir », répliqua ce faux modeste. « Ho! ho! des ronds-de-cuir comme vous, il en faudrait beaucoup, mon ami, dans l'administration française! » Et avec ses intonations de femme du monde qui rappelaient ses réceptions du mercredi sous les tapisseries d'Aubusson, elle évoqua les mérites, le zèle, le travail forcené que supposait un tel avancement mais qui réclamait aussi un repos complet. Nécessité du repos pour lui seul, bien entendu. Béatrice était reniée par sa mère. Il n'y avait plus qu'un gendre adulé, choyé, trop précieux pour qu'on ne fût pas anxieux de ses fatigues. Les bords du lac

d'Annecy seraient pour lui le sédatif indiqué, le seul. Enfin, ce petit salon qu'elle allait convertir en charmante chambre romantique pour les recevoir l'attendrait, lui, Jacques.

Et mon père, imperturbable, sourit officiellement comme un préfet dont il avait l'étoffe, remercia sa belle-mère et décréta qu'il n'irait pas plus à Veyrier qu'à Sasseville.

Grand'mère éclata. Le refoulement de sa rancune communiquait une incroyable force à ses anciens griefs qui lui remontaient du fond de l'âme. Son ton changea. Elle traita mon père de tyran et lui lança que Béatrice n'était guère heureuse. Encore, se flattait-elle en partant d'avoir été un modèle de modération, de retenue et de patience.

C'est alors que, dans leurs entrevues, sa fille dut commencer à la calmer. Jacques était à elle malgré tout, au même titre que « sa maison », « son foyer ». La raison sociale qu'ils formaient elle et lui vis-à-vis de ses anciennes affections, demandait à rester enveloppée d'un certain apparat. Jacques restait « son mari ».

Elle ne pouvait comprendre, par exemple, qu'Anselme passât aujourd'hui pour un saint par comparaison avec mon père. « Anselme a bien des défauts, disait grand'mère; mais il est plein de délicatesses et c'est un cœur excellent. Tandis que ton mari!... — Avoue, maman, reprenait Béatrice, que, malgré tout, Jacques est plus sérieux. Il n'a jamais causé à ses parents les ennuis dont Anselme vous empoisonne. — Tu oublies, ma pauvre enfant, que Jacques a vécu trois ans avec cette Russe. C'est pire que les amourettes de ton frère, si léger. — Enfin, tout de même, maman, Jacques n'est pas un monstre! — Eh, eh! à sa façon... »

Enfin le sphinx lâcha son secret. Combien de fois maman m'a-t-elle conté l'étrange soirée...

« Une soirée d'août, après un orage, Jacques n'étant pas rentré, je m'étais mise au balcon pour respirer l'odeur du feuillage mouillé qui montait des Tuileries. Ce soir-là, Pauline, je t'ai désirée pour la première fois. Je me suis demandé si, entre un petit enfant qui jouerait là, à mes pieds, et ce mari inconnu, autocrate, impénétrable, je n'arriverais pas à une vie supportable. Ah! pourquoi n'avais-je pas d'enfant! Oui, j'ai dit cela en apercevant ton père mêlé à la foule du soir, contre la grille du jardin, à la nuit tombante. Il rentrait pour un repas qui l'attendait depuis une heure et demie! Maintenant, son coup de sonnette m'était devenu pénible. C'était le signal du jeu qui recommençait. Je rentrais en scène avec le rôle de la Nora d'Ibsen. Se garder de tout abandon. Sauver l'intégrité de sa valeur. Ne pas questionner pour n'être pas interrogée soi-même.

« C'est dans le salon qu'il me rejoignit. J'aurais craint, en demeurant sur le balcon, qu'il ne me crût à guetter son retour. En m'embrassant il me dit : « J'ai trouvé un endroit très agréable pour nos « vacances. C'est sur les bords de l'Yerres, une petite « maison de cinq pièces, avec chambre de domes- « tique, un jardin planté de fleurs, et vous savez, « chérie, pour un morceau de pain, grâce à un « confrère des Finances qui me le sous-loue en sep- « tembre. — Et si cet endroit ne m'est pas agréable? « demandai-je — C'est impossible, voyons, chérie. « J'ai couru toutes les banlieues avant de découvrir « Claymançon, la fraîcheur même de l'Ile-de- « France. » Il eut beau dire. Je prétendis qu'aucune femme n'eût supporté de n'être pas consultée dans ce cas, et je refusai Claymançon.

« Je revois encore le sourire de Joconde qu'eut devant moi cette figure d'homme haut perchée sur ce corps si long. Ah! tout ce qu'il n'a pas pas mis en œuvre pour me fléchir! « Ecoutez, laissez-vous « conduire. Ce n'est pas votre obéissance que je « demande, c'est votre confiance. Il ne s'agit pas « d'ordres que je vous donne, mais de lois que j'ai « découvertes à force de chercher, et auxquelles nous « devons nous soumettre pour conserver notre bon- « heur. Faites-moi crédit. Vous savez bien que je « n'existe que pour vous. Il est nécessaire que nous « nous trouvions un peu seuls. Laissez-moi faire. « Abandonnez-vous. »

Mon père fut le plus fort. Je ne sais comment ma pauvre chérie céda. Elle céda. J'ai compris qu'elle avait résisté désespérément jusqu'à la dernière semaine d'août. Et puis là, comme la chèvre de M. Seguin, elle fut mangée. Au fond, je crois qu'elle craignait de perdre son mari. Donc, huit jours avant septembre, elle consentit à aller visiter Claymançon. Le temps était beau et chaud. Elle avoua que le pays était joli. Son vainqueur l'attendait là.

Enfin voilà septembre et on les trouve installés tête-à-tête dans ce désert où il n'y a ni boulanger, ni boucher, un hameau de quarante feux dessiné par une courbe de l'Yerres. La maison est en pierres meulières, couverte de tuiles rouges. Six tilleuls lui forment une allée. Le reste n'est que fleurs rustiques, flox rouges, asters violets, mufliers en forme de quenouilles. Maman y entre avec un serrement de cœur. Elle a peur de mon père. Claymançon va être un enfer sans échappatoire possible.

Eh bien! Patrice, mes parents se sont entendus là comme un Tristan et une Yseult. J'explique ce phénomène par des circonstances physiques agissant

sur ces deux nerveux : le frissonnement des peupliers, le ruissellement de l'Yerres à la porte de leur jardin, le silence après le vacarme de Paris. Béatrice s'aperçoit tout à coup qu'elle a reconquis un pouvoir total sur Jacques. Elle s'amuse à mesurer cet empire. Quand il dit : « Sortons », elle préfère rester. Et ils restent. S'il veut lui lire un livre, elle en préfère un autre. Et il rejette le premier. Il leur fallait le contact de la nature. En somme, l'élixir que Béatrice rêvait se trouvait là, dans ce jardin de cinq cents mètres carrés, dans les fortes senteurs végétales et ce qui vous entre dans les oreilles de la musique de Pan avec le vol des guêpes, le murmure de l'eau et le doux choc des feuillages. J'ai vu des photographies où ils se sont pris eux-mêmes, l'un après l'autre, dans ce jardin, allongés sur l'herbe, assis sur le banc au milieu des mufliers pointus.

« Pendant cette période d'accalmie, m'a affirmé maman, j'ai voulu plusieurs fois aborder avec ton père la question de nos divisions, établir un programme de libertés réciproques pour la reprise de la vie difficile, enfin mettre loyalement au point les limites de son pouvoir et de ma dignité. Jamais ce sphinx ne l'a permis : « Les discussions sur ce sujet « n'ont jamais servi de rien, dans aucun ménage. « Aimons-nous, et cela suffit. »

Le retour à la rue de Rivoli le 1er octobre fut tout ensoleillé d'espoir. Béatrice croyait repartir au bras de son mari sur un chemin nouveau. Elle avait cessé d'en vouloir à Jacques. Celui-ci ne promulguait plus aucune défense; d'ailleurs l'appartement du boulevard Saint-Germain était encore fermé. Ils dînèrent plusieurs fois rue Saint-Dominique et un de ces soirs d'octobre, en attendant le repas, Jacques entraîna Béatrice dans sa chambre de jeune homme.

Cette pièce était demeurée intacte, sauf les rayons de livres, vidés au profit de la rue de Rivoli. Ils s'accoudèrent à la fenêtre, devant le cerisier dont l'automne commençait à rougir le feuillage. Le crépuscule devenait lourd, opaque. Les moineaux menaient dans l'arbre un charivari en s'y disputant les bonnes places nocturnes; leurs criailleries aiguës composaient un concert monotone, car ces oiseaux ne connaissent qu'une seule note. « Vous voyez, disait mon père, c'est ici que je vous ai attendue. » Et elle répondait : « Comme je vous aime à dix-sept ans, Jacques! »... Et il continuait : « Ce n'était pas mon bonheur que je souhaitais; c'était déjà le vôtre! » Il y eut entre eux des silences où leur cœur battait à pleine vitesse. Puis Jacques murmurait : « Que de soirs pareils à celui-ci!.. Je me rappelle un crépuscule d'octobre, en 1895. Un nuage glissait au-dessus de ce toit... »

A ce moment il eut une impression de vertige. Le corps de sa femme glissait aussi le long du sien. Avant de comprendre, il l'entoura de son bras, mais elle passa au travers de ce cercle, et il perçut le bruit de sa tête sur le parquet. Elle n'était plus maintenant qu'une masse par terre. Il eut mille peines à la relever parce que, paraît-il, un instant, il la crut morte et qu'il tremblait de tous ses membres. Enfin, il la déposa sur le divan.

Lorsque grand'mère alertée par le cri de Jacques arriva, elle examina sa bru et demanda à son fils :

— Es-tu bien sûr qu'elle ne soit pas enceinte?

Ainsi, c'est dans cette fameuse chambre que l'on parla pour la première fois de mon existence. Car grand'mère de la rue Saint-Dominique avait deviné juste et je devais naître l'été suivant.

A cette période, toute reprise par l'amour de Jac-

ques, Béatrice désirait moins un enfant. Mais lui manifesta une joie sans mesure. Il dut certainement réciter à ce propos des sentences admirables.

Ce qui n'empêcha qu'une ou deux semaines plus tard, en dépit de l'état de maman qui se confirmait, et elle fut assez souffrante, il redevint ombrageux. Que s'était-il produit? Simplement le retour des Parisiens qui se réinstallaient boulevard Saint-Germain. Croiriez-vous, Patrice, que cet homme d'une naissance si rare, dont la famille impliquait la culture morale la plus délicate et l'éducation la plus chevaleresque, poussa la brutalité jusqu'à défendre en propres termes à Béatrice de voir ses parents en dehors des réunions qu'ils auraient ensemble? Ma pauvre chérie n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous êtes tout simplement fou, lui dit-elle. Vous n'avez pas réfléchi à la qualité de mon père et de ma mère. Vous les traitez comme des gens tarés dont la réputation serait suspecte, ou comme des donneurs de mauvais conseils. Est-ce que ma mère n'est pas le modèle des épouses?

— Je veux que vous soyez plus exemplaire encore et plus parfaite. Mon idéal est bien plus haut. Nous pouvons atteindre un bonheur inouï, j'en suis certain.

Et il laissa échapper la phrase secrète, le désir qui rampait au fond de ses entrailles jalouses :

— Ah! si je pouvais vous emmener dans un désert!

Claymançon l'avait rendu à la vie sociale, en proie à un délire inexplicable. Cette jalousie qu'il avait dissimulée jusqu'à présent, mais que cette invocation au désert devait soudain mettre en lumière, atteignait le degré de l'ivresse. Un tel appel donnait la clef de toutes ses singularités. Les machinations

de cet esprit maladif ne tendaient qu'à ceci : la jouissance exclusive de Béatrice, l'exclusivité de Béatrice.

Aujourd'hui, Patrice, mon père a refait sa vie, et de la façon la plus injurieuse, la plus blessante pour maman, puisqu'il est retourné à son ancienne maîtresse, la Russe qui l'a savamment repris au bon moment et s'est fait épouser. J'ignore s'il torture encore de son tourment intérieur sa seconde femme. Sasseville, qui fait de fréquents séjours chez eux, en Provence où Jacques est maintenant trésorier-payeur (il paraît que cette juive était ambitieuse et l'a poussé furieusement), Sasseville prétend qu'il se montre très sociable et que le ménage reçoit beaucoup. Cette femme l'a maté. Mais, au moment de ma naissance, ses susceptibilités atteignaient leur paroxysme.

Ce jeune homme de vingt-neuf ans à l'aspect ascétique était dévoré de la grosse jalousie canine de l'enfant qui s'écrie : « A moi tout! » La jalousie vorace du petit Duguesclin que Sasseville dit qu'il fut à douze ans, rouge, brutal, avide de tout posséder, défendant ses balles de tennis, ses billes, ses places, son tableau d'honneur, tout.

Voilà, du moins, comment j'explique cette frénésie de jouir seul, en secret, de toutes les perfections de maman. Et personne autour d'eux, ni père, ni mère, ni frère, ni amis. Un désert! et rien que cette femme avec lui entre le sable et le ciel!

Béatrice passa des journées accoudée au balcon de la rue de Rivoli où elle pouvait pleurer à l'aise, et le vent de novembre sécher ses larmes. Elle commençait à détourner ses yeux des bâtiments du ministère. Impossible de se refuser à l'évidence : elle était malheureuse. Une mal mariée : Jacques l'avait

déçue. Rien que d'apercevoir les hauts toits d'ardoise, elle l'imaginait le nez sur son papier à écrire des phrases administratives. Un parasite. « Les fonçtonnaires sont des parasites », avait dit un soir un jeune peintre à l'atelier d'Anselme, et son amie l'avait fait taire d'une tape sur le bras. « Qu'a-t-il pour lui? » Ainsi commença pour Béatrice sa lucidité.

« Ne t'inquiète pas, maman, écrivait-elle à sa mère, si je ne puis aller te voir. Je me porte mieux et ce n'est pas ma santé qui me retient à la maison, mais le singulier esprit de Jacques acharné à briser tout rapport avec ma famille. »

Bien entendu, là-dessus, grand'mère accourut pour une explication. Sa fille se jeta dans ses bras en avouant combien Jacques l'avait fait souffrir depuis qu'ils étaient mariés. « Il est jaloux, même de toi, même de sa mère. Il le serait de ce fauteuil, si je le regardais trop. »

Grand'mère était atterrée. Mais elle avait trop le sens du devoir pour charger le coupable. Elle redit sa phrase favorite : « Tu sais, ma fille, avec les hommes il faut beaucoup de patience. — Mais enfin, a-t-il le droit de m'empêcher de te voir? — Les droits, ma chérie, les maris les prennent tous. Il ne faut pas lutter contre eux : biaiser, seulement. L'essentiel reste de leur persuader qu'ils sont les maîtres absolus. Feins de te soumettre, il se calmera. — Me soumettre? C'était bon pour vos anciennes générations. Moi, je ne suis pas une esclave. »

Là-dessus, Patrice, au moment où elle criait qu'elle ne voulait pas être une esclave, imaginez le coup de théâtre : mon père qui avait eu à voir un directeur à la Guerre rentre une heure avant le moment coutumier et pousse la porte. Il a nécessairement la

coquetterie de se montrer courtois vis-à-vis de sa belle-mère, la salue, demande seulement : « Béatrice se plaignait de moi? — Elle en avait peut-être quelque raison », dit grand'mère, aigre-douce. Et lui, bon apôtre, sans élever la voix, se possédant toujours d'une manière exaspérante : « Ma mère, dites-lui de me faire confiance encore un peu de temps, encore une année. Il en faut bien deux à des êtres très différents pour achever leur union. C'est tellement difficile! Le bonheur ne vient pas tout seul. Il faut le créer. Je ne songe qu'à ce bonheur. Que Béatrice croie en moi! Qu'elle collabore avec moi! »

Mais, si modérée qu'elle veuille paraître, grand'-mère est déchaînée. La figure pateline qui la regarde — tant de haine sous cette politesse! — finit par l'enrager; son vieux sang s'allume, ses belles résolutions filent en déroute. « Drôle de bonheur, monsieur, que celui que vous préparez à Béatrice en la sequestrant, en la coupant du monde, la réduisant à pleurer des jours entiers à son balcon, sans pitié pour son état! » Lui joue l'étonnement : « Comment, Béatrice pleure? — Oui, je pleure, affirme à son tour maman qui prend la parole. Est-ce qu'une femme comme moi peut supporter la servitude? Mais attendez un peu. Lorsque j'aurai mon petit enfant... »

Grand'mère ne pouvait tenir sa langue : « Laisse-le, ma fille, ne discute pas, ce bureaucrate est buté. » Maman était fâchée qu'elle eût laissé échapper cette maladresse. Mais les meilleures têtes ont leurs faiblesses. Il leur arrive d'être impuissantes à retenir ce qu'elles voulaient cacher. Grand'mère, là-dessus, s'en fut et claqua la porte. Maman s'entendit aussitôt déclarer par mon père : « Vous voyez. Vous voyez. Restons donc ensemble tous les deux. » Mais ce cercle étroit, d'être imposé, devenait définitivement

une prison pour Béatrice qui repoussa le visage tendu vers elle. « Avant tout, que je sois libre! — L'amour est toujours libre, dit mon père. — Mais quand l'amour s'en va? » Jacques ne répondit pas. Il venait sans doute de s'apercevoir que la guerre était déclarée, et depuis longtemps...

Au cours de l'hiver 1905-1906 qui marqua les hostilités ouvertes entre mes parents, vous pensez bien que Béatrice n'allait pas renoncer à ceux qu'elle aimait parce qu'il avait plu à mon père de rendre un décret tranchant ses relations avec sa famille. Elle voyait sa mère tous les jours et devint la plus enragée partenaire des réunions rue Vavin. Les petites danseuses la choyaient, l'installaient dans un fauteuil, lui apportaient son porto. Betsy lisait dans les lignes de sa main, lui promettait : *a big genius boy*. Et c'en était fait de ses cachotteries de naguère. Aux premières observations de mon père, elle prétexta le mal que lui causaient de pareilles scènes et s'installa dans la chambre d'amis jusqu'à ma naissance.

Sasseville est venu nous voir hier, Patrice. C'est maintenant un vieux monsieur assez épaissi, les yeux bleus sertis de grosses paupières, mais le menton en casse-noisette. Et il maintient toujours sa haute taille. Nous l'avons bien à déjeuner trois ou quatre fois l'an. Le repas ressemble un peu à ceux des jours d'obsèques. Sasseville ne lâche qu'à peine bride à sa verve comme si le mort était encore dans la maison. S'il consent à venir, c'est dans un sentiment chevaleresque envers deux femmes pauvres et seules qui l'invitent et qui firent, un temps, partie de sa famille. Je l'appelle cousin. Mais s'il n'était retenu par une certaine déférence envers le malheur

de maman, il éclaterait, accablerait celle qui ne s'est pas laissé tyranniser, cette fière petite Nora française, dont je suis orgueilleuse.

Maman, elle, n'éprouve aucune gêne à parler de son ancien mari. Hier, à table, elle a encore demandé tout simplement à mon cousin : « Avez-vous revu Jacques? » Sasseville a redressé la tête par un de ces réflexes vifs qu'il a toujours. Il a rapidement essuyé ses lèvres de vieil acteur, mobiles mais serrées, et ses grosses paupières ont battu lorsqu'il a dit : « J'ai passé quinze jours chez lui le mois dernier. — Il se porte bien? — Oui, assez bien. — Il ne vieillit pas trop? — Non, toujours beaucoup de branche; toujours svelte. — Des cheveux blancs? — Oui, tout blancs. — C'est curieux », dit maman.

Quant à Sasseville, rien que d'avoir parlé du « mort », il se laisse aller à un silence serein, attendri. Il adore mon père, j'en suis assurée; c'est pourquoi je lui bats un peu froid, car ce sentiment est fait d'une injustice à l'égard de ma pauvre Béatrice.

Mais celle-ci ne le laisse pas tranquille : « Et *Elle*, dites-moi; elle doit approcher de la soixantaine? Elle était bien plus âgée que lui, déjà établie docteur en 1903. Est-ce qu'elle n'est pas devenue énorme, bouffie, une masse de chair, comme cela? » Et maman rit en écartant les deux bras! Alors Sasseville : « Il est certain qu'elle n'a pas votre silhouette délicate, chère amie. » Maman se rengorge. Elle adore les compliments des hommes. Ensuite, elle veut savoir comment est l'hôtel de la Trésorerie. « Peuh! dit Sasseville, un mélange de style provençal et de IIIe République. Un peu trop de dorures et de velours rouge. Mais le parc est passable avec une fontaine entourée de quatre orangers. »

Et il ne peut retenir là un regard circulaire sur

notre salle à manger de 1900, ornée de son verre cathédrale, la pièce si étroite que la gringalette petite bonne, quand elle sert, doit se faufiler entre la chaise de Sasseville et le buffet. Maman et moi savons bien d'ailleurs que mon père, devenu trésorier-payeur, vit sous les lambris dorés et dans une sorte de magnificence officielle, alors que notre appartement de Vaugirard est l'image même de la médiocrité. Mais peu importe. Il pourrait être à l'Elysée...! Il a toujours correctement payé d'ailleurs toutes les pensions qu'on a voulu.

Au dessert, maman a dit que j'étais fiancée et vous a dépeint en termes heureux. Alors, Sasseville s'est tourné vers moi. La bouche réticente, strictement fermée sur mille et un secrets, il m'a dévisagée un instant. Je voyais son gros œil bleu un peu ironique, méfiant, interrogateur. Cet œil, où étincelaient des sous-entendus, me demandaient clairement : « Et toi, ma fille, le rendras-tu heureux, ce garçon? » Car vous autres hommes, vous vous accordez tous ensemble pour assurer que la femme a toujours commencé.

Je vins au monde à la fin du mois de juin de l'année suivante. Grand'mère du boulevard Saint-Germain, à cette occasion, écrivit une lettre cinglante de politesse où elle demandait si elle devait se considérer comme autorisée à voir sa fille. Mon père, au lieu de lui répondre, alla lui rendre visite et prononça des explications embarrassées sur ses prohibitions. Il alla même jusqu'à proférer des affirmations de respectueuse estime à l'égard de grand'mère qui lui rit au nez. Mais après tout, comme c'était une pauvre mère qui tremblait qu'on ne la séparât de sa fille, elle fit des concessions, remercia son gendre et vint chaque jour rue de Rivoli. Le jour de ma naissance

on les vit s'embrasser au-dessus de mon berceau.

Lorsque ma chérie me raconte le bonheur dont elle jouissait lorsqu'elle me tenait étendue à son côté, dans son bras replié, j'ai beau me dire que c'était une joie de mère-chatte aussi bien que de mère-femme, et que n'importe quel avorton l'eût suscitée, mon cœur fond, car, après tout, voici vingt-six ans que cette extase dure, et alimentée au cours de ce chapelet d'années par des raisons plus spirituelles. Cette frêle jeune femme, un peu puérile malgré ses aspirations à une noble indépendance, n'en a pas moins soutenu à vingt-cinq ans, à trente ans, des luttes héroïques pour assurer mon existence en paix. Refusant certes la tentation d'un nouveau mariage parce que sa foi religieuse le lui défendait, mais aussi parce qu'elle m'était toute consacrée. Mortifiant tous ses goûts de luxe, toutes ses coquetteries pour que mon enfance ne fût point sevrée de bien-être.

Mon père tentait visiblement, lors de ma naissance, de se rapprocher de maman. Il entrait souvent dans sa chambre et embrassait sa main sur le rebord du drap. Lorsqu'elle avait pris son enfant près d'elle (plus souvent que la garde ne le permettait), il tournait autour du lit. « Remettez donc ce bébé dans son berceau. — Ah! la pauvre petite! qu'au moins les premiers jours de sa vie lui soient douillets. — Mais son berceau est au moins aussi douillet que votre lit. » Ainsi ce jaloux ne pouvait supporter que sa femme, alors que son désir lui inspirait de la reconquérir définitivement, fût distraite de lui par cette petite larve gémissante que j'étais. « Vous n'aimez pas cette enfant, lui disait Béatrice. — C'est-à-dire que vous m'êtes plus que tout, plus que ma fille, et plus que mon père qui a été le dieu de mon

enfance. Je n'ai plus ni parents, ni frères, ni sœurs. Je n'ai que vous. » Deux ans plus tôt, de telles paroles eussent enivré cette jeune femme. Mais elle était payée pour savoir ce qu'il en coûtait d'être aimée à ce paroxysme. « J'aurais préféré qu'il me trompât », m'a-t-elle dit plusieurs fois. Et combien souvent m'a-t-elle souhaité un mari qui m'aimât raisonnablement !

Prenez-en note, Patrice.

Elle discernait aussi que l'attendrissement de cet homme dur venait de ses récentes inquiétudes. Demain il se montrerait de nouveau aride, jaloux et autoritaire. Alors elle se raccrochait à la larve gémissante qui n'était que promesses certaines et lumineuses. Elle possédait l'objet du plus sûr amour. Elle s'engageait à lui par des serments délicieux qui lui sont encore légers.

Mon père avait raison de craindre l'objet à peine formé de ce nouvel amour. Combien de fois devait-il par la suite reprocher à Béatrice une expression qui lui venait trop souvent aux lèvres : « Ma fille et moi! »

Néanmoins, dans les premières semaines, l'hostilité de cette femme qui ne l'aimait plus, Jacques ne put la discerner. Il n'était plus question d'aller « courir » rue Vavin. Maman me nourrissait de son lait et ne me quittait plus. Les familiers des Tuileries qui avaient pu la voir deux ans auparavant parcourir langoureusement au bras d'un amant de légende les allées sablonneuses, la retrouvaient aujourd'hui dans un fauteuil, cousant des brassières auprès d'une petite voiture comme une bonne nourrice. Jacques ne pouvait rien reprocher à cette mère accomplie. Et puis je commençais à l'intéresser lui-même. Mes grimaces le déridaient. Maman, pour

assurer une paix dont elle sentait le besoin, avait renoncé à la chambre d'amis. Elle dormait de nouveau aux côtés de celui contre qui elle amassait chaque jour les pièces d'un dossier secret, et par vertu, par bonté consentait à être sa femme.

Mes grands-parents préparaient leur départ pour le lac d'Annecy. Le médecin de famille, consulté, avait décidé que c'était aussi une villégiature incomparable pour une jeune mère anémiée. Maman et sa mère, qui venait la rejoindre aux Tuileries quand il faisait beau, complotèrent de placer Jacques au pied du mur : « Démontre-lui bien que c'est le docteur qui l'ordonne, disait grand'mère. — Cela ne sera pas une raison pour lui. Je suis sûre qu'il voudra nous envoyer, ma fille et moi, à Claymançon. »

Effectivement, lorsque Béatrice lui posa la question si différée, si attendue : « Où irons-nous en septembre? » Jacques répondit tout naturellement : « Mais à Claymançon, comme l'année dernière. — Figurez-vous que le docteur a dit à maman qu'il ne me trouvait pas bien forte : il lui a conseillé de m'emmener en Savoie... »

Jacques la regarda longuement sans répondre. Maman ne savait ce qui se passait dans son silence. Inquiétude? suspicion? ou bien stupeur de voir Claymançon réprouvé?

— Si vous doutez de ma parole, dit maman, interrogez le docteur.

— Je ne doute pas de votre parole, mais êtes-vous si affaiblie?

Elle avoua qu'elle n'avait plus la force de remonter ses cinq étages. Mon père était confondu. Jamais un homme ne réalisera spontanément les fragilités et les fatigues d'un corps féminin. Jacques n'arrivait pas à concevoir l'épuisement de ma pauvre chérie.

Il scrutait ses traits, tâtait son pouls, écoutait son cœur.

— Eh bien! saint Thomas, êtes-vous convaincu?

Alors il se fâcha.

— Je n'accepte pas que le moindre de mes réflexes soit mal interprété. N'importe quel mari alarmé à l'improviste aurait eu ce geste. Vous voyez bien que vous me faites trembler et que je veux me rassurer.

Néanmoins, ce mouvement d'humeur gagna la cause de maman, car il finit par s'écrier :

— Eh bien! allez-y, à Veyrier-du-Lac, dans ce salon qui fera une charmante chambre à coucher romantique. Ou bien, au moindre rhume de cerveau, l'on dira que je vous tue.

En conséquence d'un arrangement avec son chef, mon père ne pouvait prendre ses vacances qu'en septembre. Or la chaleur d'août qui fut extrême fatigua excessivement Béatrice. Elle ne cessait de soupirer : « Qu'il doit faire bon au bord du lac! » Jacques fermait l'oreille. Elle finit par poser nettement la question.

— Vous ne permettriez pas que nous y allions immédiatement, ma fille et moi, et vous viendriez nous rejoindre en septembre?

C'est alors que mon père, avec la tranquillité de ton qu'il prenait pour vexer sa femme, déchaîna le nouvel orage tenu en réserve depuis des semaines.

— Mais, Béatrice, vous partirez dès qu'il le faudra pour votre santé. Quant à vous rejoindre en septembre, je ne le pourrai pas. Je passerai mes vacances en Hollande chez mon vieil ami.

Voilà cet homme qui prétendait l'aimer plus que tout!

Bien entendu, là-dessus, il argumenta selon son ordinaire.

— Ne jugez pas, chérie, sur cette décision, que je renonce à votre présence de gaieté de cœur. Je n'ai pas changé. Vous êtes toujours mon seul bonheur, mon bonheur sans cesse menacé, mon fragile bonheur, mais mon bonheur total. Néanmoins, il ne faut pas que j'aille passer un mois chez vos parents, Béatrice. Ne voyez-vous pas le péril? Quoi! Je demeurerais trente jours près de ces êtres qui sont naturellement contre moi parce que je vous ai ravie à eux et qui ne se résignent qu'en me discréditant à vos yeux? Non, non; monsieur du Rond-de-cuir, l'homme diminué dans la médiocrité du fonctionnaire ne courra plus le danger de se voir incriminé devant vous, par votre père, de banalité ou de sottise. Il y aurait un éclat et vous souffririez, mon petit. Peut-être ainsi me regretterez-vous fugitivement, quelquefois. Peut-être direz-vous à vos parents plus aisément que si j'étais là : « Mais laissez donc mon mari tranquille. » Je n'en demande même pas tant : que vous sentiez seulement une petite blessure quand on parlera mal de moi devant vous.

Vous comprenez, Patrice, que ce n'était pas gai pour une jeune femme de débarquer seule à Veyrier en expliquant je ne sais comment que son mari refusait de la suivre, qu'il préférait voyager seul à l'étranger. Elle le supplia, l'assurant que mes grands-parents s'étaient toujours montrés très empressés pour lui. Il fut inflexible.

« Rien ne peut exprimer, me dit maman, ce que j'ai souffert pendant ces jours où je n'ai cessé de me briser à la volonté de cet homme insensible. Tout ce qui pouvait me rester d'amour pour lui se défaisait en moi à chaque assaut repoussé. Il n'était plus qu'un refus. L'ennemi de mon bonheur. Quel plus grand bonheur pour moi, en effet, que ces vacan-

ces chez les miens avec la présence d'un mari aimant? Plus il s'opposait à mon désir et plus j'étais obsédée par un mirage : une promenade en barque avec lui dans l'air bleu du lac au petit matin, et ma mère nous attendant sur la berge, nous suivant des yeux. Oui, cette vision me donnait une extase. Et ce bonheur était là, à portée de ma main. Il ne s'en fallait que d'un mot de cet homme. Et parce que dans son orgueil stupide il n'a pas dit le mot, ce bonheur, je ne l'ai jamais connu. »

A la villa, maman fut choyée comme vous pensez. On s'évertua pendant ces six semaines à lui faire oublier l'abandon de son mari : « Ma pauvre enfant, heureux encore qu'il ne t'ait pas défendu cette cure indispensable. Oublie-le pendant cette période de détente. Tu es si aimée ici! »

Mais grand-père n'avait pas sa mansuétude : « Voyez-vous ce gratte-papier qui se permet de nous faire la leçon? Ce qu'il aurait voulu, jusqu'au dernier moment, c'est que tu renonçasses à cette villégiature pour te résoudre à ce trou de Claymançon, quitte à en crever. » Et Anselme : « Ma vieille, c'est un butor. »

Béatrice, toujours bonne, plaidait encore pour l'absent. « Vous savez, il m'aime à sa façon, c'est un jaloux. Votre tendresse pour moi l'irrite. Il ne peut la supporter. »

Un après-midi qu'elle se rendait à Annecy pour une course, par le bateau à vapeur, le hasard la mit en présence de Ludovic, son danseur d'autrefois. Au moment où il quitta le bastingage pour venir la saluer elle dit que l'humiliation se décolla d'elle-même comme un vêtement sordide et qu'elle se retrouva fière de vivre, oubliant la honte dont l'avait enveloppée la tyrannie de Jacques. Ludovic devait

être charmant par sa délicatesse et sa manière de faire en sourdine la cour aux femmes. Imprégné au surplus de tout l'apprêt de l'époque. La simplicité d'aujourd'hui, qui bannit tout convenu d'une conversation entre un homme et la femme qu'il admire, — et par là même toute brutalité, — n'avait pas encore été découverte. On avait des aveux osés sous des fioritures. Ludovic encore un peu emberlificoté de littérature était assez fin pour remonter à la grâce du XVIII[e] siècle. Au lieu de parler d'amour subjectivement comme vous autres garçons d'aujourd'hui qui surtout vous analysez, il s'exprimait objectivement, laissant entendre à maman qu'elle était encore plus belle que jeune fille. Et il prit un air chagrin pour lui demander si elle aimait son mari. « En quoi cela peut-il vous importer? » répondit maman qui riait. Ensuite il voulut savoir si elle lui était fidèle : « Irréprochablement », affirma-t-elle. Et il dit là-dessus que les femmes qui ont de la vertu sont mille fois plus intéressantes que les autres.

Lui était toujours garçon. Il villégiaturait à Talloires, tout près de là, chez des amis. Il obtint de maman la permission de venir la voir à Veyrier.

Une petite malice bien compréhensible de Béatrice consista à prendre sur-le-champ la plume pour narrer cette rencontre à celui qui par méchanceté secrète, ou simplement par esprit de système, l'avait délaissée. Elle écrivait quelque chose comme : « J'ai retrouvé ici Ludovic, mon flirt de naguère. Ma vie en sera moins triste et je ne ferai plus figure d'une femme dont nul ne se soucie. »

La vengeance était assez spirituelle, et avouez que mon père la méritait. Mais il affecta de n'avoir pas senti le coup : il n'y a guère plus d'un an, ma mère brûlait des lettres anciennes et me fit lire sa réponse

avant de la détruire. Il lui disait qu'il n'était nullement jaloux. Que de la savoir admirée ne lui donnait que de la fierté et qu'il se fiait pleinement à son goût pour garder à ce flirt retrouvé un caractère qui ne la fît pas remarquer. Ma pauvre chérie en pleura. Elle n'avait pas cru que mon père se fût éloigné d'elle à un tel point.

Trahir son mari lui eût semblé aussi impossible que de décharger sur quelqu'un les balles d'un revolver. Il faut savoir, Patrice, que des femmes existent pour qui la loi conjugale est une enceinte aussi infranchissable qu'un mur de pierre. Rien, aucune tentation, aucune faiblesse personnelle n'y pourrait. « Une châtelaine en sa tour » : voilà ce qu'était maman libre et livrée à elle-même sur les bords de ce lac aux eaux de féerie.

Plusieurs fois Ludovic vint de Talloires dans son bateau. Il abordait sous la pergola, coiffé du canotier de paille que les hommes portaient alors et habillé de flanelle blanche « comme un Anglais », disait-on. Il était aussi vivant que mon père était morne. Ma grand'mère rougissait en le contemplant. Maman savait bien ce qu'elle regrettait. On servait le thé sur la terrasse. On expliquait à Ludovic que mon père accomplissait un voyage d'études en Hollande. On lui montrait les cartes postales qu'il envoyait, avec les clochers bulbeux de Dordrecht ou les moulins d'Arnheim. Ludovic, dans cette atmosphère d'une incroyable luminosité, dans cette vapeur de rêve qu'exhale le lac, clignait un peu des yeux pour admirer maman dans sa robe rose, un peu courte déjà. *Les dieux ont soif* venait de paraître. Il lisait le livre dans sa chambre, la nuit, à Talloires. Il prononça là devant la table à thé une étourdissante conférence sur Anatole France. De son côté, maman,

qui avait découvert *Un divorce* de Bourget, s'exaltait à démontrer la supériorité de la vie sur l'idéologie, dans le roman.

Grand'mère, heureuse de la voir s'animer à ce point, ne trouvait pas à redire qu'après le thé elle me déposât dans mon moïse, sur la terrasse, et allât s'embarquer, de la pergola, dans le canot du charmant visiteur qui lui tendait la main, en la tenant un peu haut comme dans le pas-de-quatre. Ils faisaient un tour d'une demi-heure sur l'eau. La famille de Béatrice suivait de loin la tache rose de sa robe. A mesure qu'ils se rapprochaient, pour peu que le vent portât, on entendait une voix joyeuse, un peu excitée.

Nous touchons ici, Patrice, à un point bien intime de la vie de Béatrice; mais le but que je me propose en écrivant ces cahiers, destinés à vous éclairer sur la noblesse de cette vie dont vous avez douté, ne serait pas atteint si, par scrupule, par délicatesse, je vous taisais le plus profond, le plus secret.

Vous saurez donc qu'un soir après la mi-septembre, par une journée non spécialement belle, un peu grise même, puisque les eaux du lac où Béatrice voguait avec Ludovic paraissaient blanchâtres, elle se trouva soudain si heureuse, si quiète, si assurée auprès de ce bon rameur, à la fois fin et vigoureux, elle eut un tel désir d'éterniser ces instants, une telle appréhension de les voir finir que tout à coup, à en prendre conscience, elle fut terrifiée.

La fin redoutable de ces instants, elle comprit qu'au plus vite, sous peine de l'irrémédiable, il fallait l'appeler, la provoquer, la vouloir. Elle pâlissait au point que le beau garçon lui demanda ce qu'elle avait. Elle demanda à rentrer.

Le lendemain, elle montait dans le premier bateau à vapeur pour Annecy. Une lettre de mon père arrivée à point lui avait fourni le prétexte d'une course : acheter un livre français et l'envoyer à Leyde. Or, dans cette lettre, mon père annonçait seulement qu'il rentrait la semaine suivante. Et à Annecy, Béatrice ne se précipita pas chez un libraire, mais à la cathédrale où règne encore pour les dévots l'ombre de Monseigneur François de Sales. Elle y connaissait de vue un vieux prêtre auquel, dans le mystère du confessionnal, elle raconta son histoire. L'entretien dura plus d'une heure.

« Ce vieux prêtre fut très bon, très indulgent, m'a confié seulement ma mère. Il parvint, je ne sais comment, à me rendre possible, même aisé, ce que je croyais au-dessus de mes forces. » Pas un mot de plus sur ce colloque ne m'a été dit.

Mais quatre ou cinq jours plus tard, Béatrice, sa fille dans les bras, reprenait le train de Paris, expliquant à sa famille consternée que Jacques était rentré et qu'elle ne pouvait le laisser seul plus longtemps.

« Tu es ridicule », disait Anselme. « Tu es trop bonne, disait grand'mère, ce monsieur ne se gêne pas tant pour toi. » Mais maman connaissait la soif du martyre. Ayant sacrifié à Jacques cette trop douce adulation de l'homme qui incontestablement l'aimait, et d'une façon exquise, il lui fallait encore au plus vite aller reprendre sa chaîne, s'y meurtrir avec délectation et, dans une fureur de sublimité, recréer au profit de cet égoïste un bonheur conjugal qu'elle ne saurait plus personnellement goûter.

Voilà, Patrice, ce qu'était maman.

*
* *

Le soir où, un peu avant la fin de septembre, mon père rentra réellement de Hollande, Béatrice était au fond du couloir et lui souriait.

Sa stupeur amusa maman. Il ne trouva tout d'abord qu'un accident pour expliquer ce retour inespéré. « La petite Pauline est-elle malade? demanda-t-il. — Mais non, mon chéri, je suis revenue pour toi », dit maman, qui tomba dans ses bras.

« Pendant deux ou trois jours, me dit-elle, j'ai cru mon bonheur reconquis. Je mentirais si je prétendais que Jacques eût alors perdu tout pouvoir sur moi. J'avais beau le percer à jour, deviner ses calculs secrets, je savais bien que je ne possédais pas tout, qu'il existait dans les jardins de son âme des allées qui m'étaient défendues. Il me tenait par la curiosité de ce que je ne connaissais pas encore en lui. Du moins, il en alla ainsi à mon retour d'Annecy. Physiquement, rien qui ne me fût familier : le contact de sa joue blanche et toujours froide lorsqu'il me pressait contre lui, la forme de sa main osseuse que j'ai toujours, même encore aujourd'hui, devant les yeux, alors que les traits de son visage s'estompent. Mais au moral il m'apparaissait seulement par éclairs, comme un étranger que j'aurais voulu conquérir.

« Les premiers jours, nous ne parlâmes pas beaucoup. Tu comprendras cela quand tu seras mariée, Pauline. On se retrouve avec une certaine joie. Cela, c'est une aventure qui se suffit à elle-même. Je m'étais d'ailleurs imposé pour règle (Béatrice s'exprimait ainsi, mais je pense que ce ferme propos venait du vieux prêtre de la cathédrale) de ne jamais souffler mot à Jacques de Ludovic. J'avais l'impres-

sion d'être devant un mécanisme d'une horlogerie si précaire qu'un souffle le détraquerait. Et je racontai seulement mes promenades en compagnie d'Anselme, tes petits progrès dans la connaissance. Et si le souvenir de ce que j'avais accompli là pour lui, en brisant net ce flirt charmant, me démangeait, je me mordais les lèvres pour me taire.

« Mais huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon retour qu'il reprenait son ton doctoral pour me démontrer qu'il fallait établir notre vie sur de nouvelles bases et selon un plan sûr. Une absolue confiance était nécessaire pour réaliser la fusion, l'unité. Avant tout, créer la solitude autour de notre bonheur, le conserver à l'abri du vide.

« — Alors, lui dis-je, voici que cela recommence? Vos duretés vont de nouveau sévir pour me séparer des miens, me blesser dans mes plus chères affections?

« — Avez-vous donc des affections qui vous soient plus chères que moi?

« — Ces valeurs ne peuvent se comparer. Vous êtes mon mari, c'est-à-dire plus que tout. Mais les autres, je ne peux m'en passer.

« — N'êtes-vous pas capable de faire un sacrifice pour votre mari?

« Cette phrase malheureuse était de trop. Ce mot provoqua ma révolte. Je mis en parallèle les délicatesses de Ludovic et ce joug que ton père prétendait m'imposer. Auprès de l'autre, j'aurais été la plus heureuse des femmes. Pour laisser ignorer à cet ingrat l'héroïsme que représentait mon brusque départ d'Annecy, il aurait fallu, à ce moment-là, que je fusse surhumaine. Je t'avoue, ma pauvre enfant, que j'eus une défaillance :

« — Je suis capable pour vous de plus que vous

ne pensez, lui dis-je, hors de moi-même. Je ne vous permets pas de douter de ma générosité. Si vous saviez pourquoi je suis rentrée!

« Je sentais que j'avais mon petit rire mauvais; il montait tout seul des rancunes agitées au fond de moi-même. Je ne sais comment, il eut une illumination. Il me posa une seule question :

« — Ludovic?

« Je sais bien que j'ai eu tort de déclencher là, en parlant, quelque chose d'irrévocable. Je sais que mon héroïsme n'a pas été complet, puisque j'ai failli, non pas à la vertu mais aux conséquences arides qu'entraînent un acte de vertu. La tentation de me prévaloir sur lui d'une générosité dont jétais fière fut irrésistible. J'étais lasse aussi de me sentir rapetissée par lui. Et je m'étais exonérée des scrupules en me disant qu'il ne pourrait, après mon aveu, que tomber à mes pieds. Bref, deux minutes, trois minutes peut-être après sa frémissante interrogation, il savait tout.

« Que n'as-tu vu, Pauline, cet œil atone dont il envahit jusqu'au fond de ma conscience, là, sur le balcon, sans prononcer une parole! C'était terrible, cette froide électricité qu'il dégageait. Impossible de discerner si elle était chargée de colère ou d'indifférence. En tous cas, pas un encouragement, pas un élan de tendresse, de reconnaissance, pour le coup de force dont j'avais usé vis-à-vis de moi-même. L'impression était si intolérable que je m'en évadai en suivant des yeux les jeux des grands garçons qui jouaient au basket-ball dans l'allée des Tuileries, au-dessous de nos fenêtres.

« — Venez, me dit enfin ton père.

« Et il me saisit durement le bras, me fit asseoir dans notre chambre et prononça :

« — Je voudrais vous faire rentrer vos paroles dans la gorge.

« — Comment! Alors que vous me prêchiez il n'y a qu'un instant l'absolue confiance envers vous?

« — La confiance en ce qu'on aime n'exclut pas la pitié.

« — Vous auriez donc voulu que, par pitié, je vous dissimulasse la vérité?

« — La vérité?... ricana-t-il, je ne la saurai jamais désormais; bien moins que si je n'avais pas été informé du trouble où vous avez jeté cet homme.

« — Mais le fait est là, Jacques : sur-le-champ je l'ai quitté. Je suis revenue pour vous, pour vous...

« — Oui, mais j'ignorerais toujours les ravages que, par le seul souvenir, les jeux dangereux que vous avez joués peuvent causer aujourd'hui, demain, dans votre sensibilité. Avouez que vous avez déjà regretté de n'avoir pas épousé cet homme au lieu de moi...

« Je me souviens, Pauline, qu'à ce moment, tu pleuras dans ton berceau, éveillée par le bruit de nos voix. Je te pris et t'emportai dans le salon pour te donner à boire. Mais il vint nous y poursuivre.

« — Combien de temps, me demanda-t-il insidieusement, combien de temps a-t-elle duré, cette dernière promenade sur le lac, avec Ludovic?

« Et je lui répondis :

« — Ah! laissez-nous tranquilles, ma fille et moi! »

Je transcris tel quel et sans commentaire, Patrice, ce récit de maman que je trouve si dramatique et qui éclaire si bien la physionomie énigmatique de mon père.

A partir de ce jour, Béatrice le prit vraiment en

horreur. Il devint un tortionnaire. Il menait une véritable instruction à propos de ce pauvre incident Ludovic dont il faisait une sorte de crime. Il voulait reconstituer l'une après l'autre toutes les promenades en barque. Elle s'embrouillait, ne se souvenait plus s'il y en avait eu quatre ou cinq. Il se figura qu'elle n'avouait pas tout. Et il fallait qu'il sût les phrases qu'ils s'étaient dites, les émotions qu'ils avaient éprouvées.

D'ailleurs, en d'autres moments, il se reconnaissait odieux. Il lui disait :

— Pardonne-moi, pardonne-moi, il faudrait que tout ce poison sortît de moi-même. Aide-moi, maintenant que le mal est fait.

Il alla jusqu'à lui faire grief que ses sentiments religieux ne l'eussent pas avertie à temps du péril de cette tentation. Il lui demandait : « A quoi vous servent-ils? »

— Ils m'ont servi à tout briser avant d'avoir été le moindrement coupable, répondait maman.

— Ce n'est donc pas pour moi que vous avez quitté cet homme? reprenait alors mon père dont vous voyez l'incohérence.

Mon père est un nerveux qui dormait mal et peu. C'était surtout pendant ses insomnies qu'il tourmentait cette malheureuse. Elle n'en pouvait plus. Elle demanda à reprendre la chambre d'amis avec sa petite fille. Il ne s'y résigna pas facilement, mais Béatrice était arrivée à un degré d'exaspération qui lui rendait Jacques insupportable. Cette fois elle tint bon.

*
* *

Un certain soir de cet hiver-là, où ils devaient aller au concert, mon père rentra « faisant une figure de la fin du monde », me dit maman. Elle évitait désormais comme périlleuse toute question qui pouvait par hasard provoquer l'agitation des couches profondes dans l'âme de ce malade. Ils en étaient aux appréciations sur le temps, sur la cuisine. Tout au plus sur la santé de leur bébé. Les parages des grands fonds de leur cœur devenaient impraticables. Aussi ce soir-là, au lieu de s'inquiéter de son air, s'en fut-elle passer sa robe du soir.

— Pourquoi vous êtes-vous habillée, lui demanda-t-il sèchement.

— Mais nous allons au concert ce soir.

— Ah! fit-il avec humeur, j'avais oublié.

Puis, se rapprochant d'elle :

— Béatrice, j'ai un gros ennui. Le chef de bureau a été enfin nommé. C'est un étranger à notre département, un percepteur du Doubs.

— Eh bien! que vous importe, de Besançon ou de Montélimar?

— Vous ne saisissez pas le rapport qui relie l'inopiné de cette nomination à ma carrière?

Elle était si peu initiée à ces compétitions qu'elle eut peine à comprendre pourquoi cette place donnée à un étranger fermait la route à l'avancement de mon père. Mais trop bonne pour rester insensible à l'ennui que montrait son mari, elle essaya de le réconforter. Qu'il ne se tourmentât pas pour elle. Une petite situation lui suffisait. Cette robe de taffetas qu'elle portait depuis un an, elle la

porterait encore. Elle n'était pas une femme exigeante. Voilà pour la question traitement. Quant à la question vanité, elle ne voyait guère la différence honorifique entre le titre de chef et celui de sous-chef. Dans son milieu, tous deux rendaient le même son. Pour elle, là-dedans, tout le monde était « commis ». Jacques se rattrapait de cette médiocrité sur ses mathématiques. (Au fond rien ne semblait si ridicule à maman que cette déconvenue à propos d'un poste dont elle-même n'aurait pas osé prononcer le titre devant ses amies, s'il y avait été promu.)

— Vous me parlez, finit-il par lui dire, comme l'aurait fait Anselme. Mais j'aurais mieux aimé entendre ces commentaires de la bouche d'Anselme que de la vôtre.

Par représailles, je suppose, il eut le courage de la forcer à se déshabiller, disant qu'il n'était pas d'humeur à écouter le concert. « Allez-y seule! » proposa-t-il timidement. Il savait bien qu'elle avait trop de vertu pour le laisser dans cet état. Ils passèrent une soirée affreuse dans l'hostilité d'un silence absolu. Non, je me trompe; à la fin du repas, mon père daigna parler. Il demanda ce que faisait maintenant Ludovic.

— Il est sous-préfet en Seine-et-Marne, eut la satisfaction de lui répondre Béatrice.

La semaine suivante, mon père annonça qu'il avait invité Sasseville à dîner. Maman le savait déjà par l'intéressé lui-même, l'ayant rencontré la veille à l'atelier d'Anselme. C'était le moment où mon oncle préparait ses *Trois Baigneuses* du Salon de 1907. Béatrice, bouleversée de son désespoir d'artiste devant les femmes du fond dont les valeurs se trouvaient fausses, allait le voir plusieurs fois

par semaine pour le soutenir : « Ne me trahissez pas près de Jacques », avait-elle dit en se trouvant en face du conseiller d'Etat. Sasseville avait haussé les épaules en riant : « Vous êtes, ma cousine, une sacrée petite femme. » Et comme elle arguait du caractère impossible de mon père pour qui Sasseville était aveugle, celui-ci se détourna vers Anselme : « Et ma mère voudrait que je fusse marié! » Mais Béatrice acceptait assez bien ses insolences à cause du ton qu'il y mettait.

A ce dîner rue de Rivoli, Sasseville ne parla que du passe-droit dont Jacques avait été victime.

« Mais l'ancien chef de cabinet de Méline? — Jeté par-dessus bord, comme moi. — Mais ce percepteur du Doubs, quel cadavre a-t-il donc dans le passé du Ministre? — Ce n'est pas de chez nous que l'ordre est venu. — De la rue de Valois? » interrogeait Sasseville. Maman n'écoutait plus, le procès qui menaçait de s'éterniser autour de cette misérable blessure d'amour-propre lui causait une répugnance. Elle s'endormait à demi entre les plats. Ce qu'elle constatait avec étonnement, c'est la violence que mettait Sasseville à épouser la querelle de Jacques. Sasseville, pourtant, passait pour dilettante, il écrémait en grand seigneur la fleur de tout ce qui était parisien, art, sport, théâtre, curiosité, littérature, politique, etc. Et c'est lui qui tremblait de colère en répétant : « Je n'aurais jamais cru qu'ils t'eussent joué ce tour! Chef de bureau, tu devais l'être! » Et il disait chef de bureau comme il se serait écrié : ambassadeur! bâtonnier! préfet! Maman ne put s'empêcher de le lui faire remarquer : « Avouez, Sasseville, que ce n'est pas une catastrophe. J'attendais de vous que vous le fissiez comprendre à Jacques au lieu d'accroître son fiel de

fonctionnaire déçu. — Ma belle cousine, repartit ce gros impertinent, laissez-nous, les femmes ne comprennent rien à ces choses. »

Mon père changea beaucoup. Cet échec de vanité parut même lui ôter le goût des mathématiques. Il ne s'enfermait plus le soir avec le gros livre du professeur de Leyde. Ou, s'il commençait à crayonner des équations, on le voyait immobile sur son papier, les yeux dans le vague et repoussant le papier à la fin, dans un geste d'impuissance.

En revanche, il s'occupait de moi davantage, venait me prendre dans mon berceau et me faisait danser sur son genou en chantant l'éternelle chevauchée des petits enfants. Maman disait : « Vous êtes ridicule. Vous dérangez tout son horaire. » Mais il n'avait pas l'air d'entendre et continuait : « A Morlaix, à Morlaix, sur un petit cheval bai. » Je l'aimais beaucoup à ce moment, m'a-t-on rapporté. J'essayais de l'appeler et d'attraper sa moustache blonde. Maman m'avoue aujourd'hui que cette préférence que je marquais à mon père la rendait malheureuse. Il faut se rappeler que mon amour était sa seule joie; que souvent, dans ses nuits solitaires, elle me couchait à ses côtés, sous prétexte que je souffrais des dents, et que de tous ses mouvements affectifs refoulés elle me comblait.

Puis, un jour, mon père déclara qu'il ne rentrerait pas dîner. Son ami Laffrey du ministère l'avait invité. « Qui est ce Laffrey? demanda maman. — Vous ne connaissez pas : un très jeune rédacteur qui vient d'arriver. — Vous rentrerez tard? — Je ne sais pas. »

Maman ne dissimula pas sa joie. Depuis le retour de Veyrier-du-Lac, elle attendait cette occasion inespérée d'aller s'inviter seule chez ses parents. Elle

était folle de bonheur; l'après-midi lui parut sans fin. Elle ne pouvait me quitter qu'après ma dernière tétée de six heures et demie. Quand elle put s'échapper, ce fut une ivresse de liberté comparable à sa première sortie. Elle prit un taxi pour hâter l'ineffable instant de sa belle surprise. Et sur le seuil de l'appartement du boulevard Saint-Germain, ce furent des cris : « Me voilà! Me voilà! Je viens dîner avec vous! » Ils venaient de se mettre à table. On voulut lui faire fête. On dépêcha la cuisinière chez le rôtisseur. Justement Anselme rentra de bonne heure. En apercevant sa sœur à la place ancienne, il entonna le grand air de *Louise :* « O cœur ami, ô cœur promis! Si loin, si près! » Béatrice dut répéter son explication. « Eh bien! est-ce qu'il te laisse un peu tranquille, ce monsieur? — C'est-à-dire que je m'évade le plus que je peux et toujours en cachette. »

Puis elle raconta la déconvenue du sous-chef de bureau. Elle pensait qu'on la prendrait comme elle, avec un sourire. Mais ce fut le contraire. Grand-père se montra fort affecté. « Le fait d'appeler un étranger au service pour tenir un poste promis à quelqu'un de cette direction témoigne que ce quelqu'un n'était pas en mesure d'occuper la place. Je ne suis pas étonné. Jacques malheureusement semble d'un caractère apathique et mou. Ma pauvre enfant, tu es condamnée à une vie précaire, indéfiniment. »

J'ignore à quelle heure elle rentra rue de Rivoli ce soir-là. « Oh! pas très tard... » affirme-t-elle. Mais je sais qu'Anselme était venu la reconduire jusqu'à la porte, que c'était un soir de mars avec de grosses nuées rousses au-dessus de Paris et qu'ils avaient longuement parlé de la toile dont Maxence,

venu la voir, avait dit que les trois corps des baigneuses semblaient de la pure lumière.

Pour ces quelques propos rapportés du grand peintre, les Tuileries dans la nuit, avec leurs arbres noirs, le silencieux spectacle joué par leurs blanches statues derrière les grilles, sous ce grand dais sanglant fait de nuées rapides, prenaient à ses yeux un aspect ravissant, cet aspect impérieux qui impose justement à l'artiste l'œuvre d'imitation.

Mais comme Anselme, peu pressé de la quitter, s'adossait aux grilles du jardin, s'y suspendait de ses bras étirés, faisait le pitre, voilà que maman en levant les yeux vit de la lumière chez elle, là-haut, dans le cabinet de son mari. Affolée, elle quitta son frère sans l'embrasser, monta ses cinq étages sans reprendre son souffle, ouvrit fièrement la porte de la pièce où se tenait mon père, affronta orgueilleusement la scène escomptée.

Mais Jacques était un homme déroutant. En voyant maman, il sourit : « J'étais sûr que vous auriez dîné boulevard Saint-Germain, car vous êtes incorrigible. Votre famille va bien? — Très bien. Et Laffrey a été divertissant? »

« Là-dessus, dit maman, il me regarda longuement, impénétrable comme toujours. Mais il m'embrassa d'une façon singulière en soupirant : « Ah! vilaine petite fille! » Il eut l'air triste, mais ne me demanda rien. J'eus l'impression que je l'avais dompté. »

Jamais Jacques ne reparla plus devant sa femme de ses affaires de bureau. Naguère encore il lui arrivait incidemment de rapporter quelques histoires. Les rivalités entre rédacteurs; l'embarras où il était de choisir parmi eux celui qui le pût remplacer lorsqu'il travaillait à la Commission du Bud-

get. Aujourd'hui, une bouche cousue. Même ce nouvel ami, ce Laffrey avec lequel il allait dîner de temps en temps, s'il en prononçait le nom pour avertir Béatrice de son absence, c'était tout.

Par contre, son avancement, Sasseville le prenait à cœur. Clemenceau était alors président du Conseil. Clemenceau ne pouvait pas ne pas plaire à cet homme d'ancien régime qui reprochait à Marianne de manquer de caractère. Je crois même qu'ils furent, un temps, assez liés. Il prétendit lui présenter Jacques. Mon père refusa tout d'abord de rien devoir à ce Jacobin. Toujours le spectre de ses arrière-grands-pères guillotinés, dit maman. « Je t'assure, disait Sasseville, qu'il n'est déplacé que dans un gouvernement parlementaire, et que dans un gouvernement tout court il donnerait sa mesure. Combien de fois ai-je surpris sa droite à lui frôlant notre gauche! » Tant et si bien qu'un jour mon père franchit les grilles de la place Beauvau. Il en revint assez excité sur le président qui avait, bien entendu, fait de l'esprit et promis à Sasseville de suivre ce jeune chef.

Grand-père de la rue Saint-Dominique eût pris une attaque s'il avait connu cette démarche. Mais grand-père du boulevard Saint-Germain ne l'ignora pas, comme vous pensez bien. Lorsque maman lui conta la visite chez Clemenceau, il eut un fou rire. « Ah! que c'est joli! disait-il; ce gentilhomme a donc enfin senti sur son échine la puissance du grand Bourgeois? » Il n'en eut pas fini de sitôt sur les palinodies de son gendre!

L'année suivante, je ne saurais vous dire comment, il devait l'avoir son cabinet de chef, avec les garnitures de cheminée en marbre vert, et les rideaux rouges hauts de cinq mètres, ouverts sur

le monument de Gambetta, dans la cour du Louvre. Mais alors, les événements avaient marché...

J'ai été interrompue hier soir, Patrice, par l'arrivée inopinée de Sasseville. Nous l'avions vu voilà un mois. Il n'a pas l'habitude de prodiguer ses visites. Il avait de l'anxiété dans ses yeux bleus. J'ai cru que c'était la montée de nos cinq étages, car sa corpulence gêne son cœur. Mais à la façon dont il m'a dit : « C'est à vous, ma petite Pauline, que je veux parler », j'ai compris qu'il s'agissait de mon père. Maman demanda si elle devait s'écarter. Il répondit que le message ne s'adressait pas à elle spécialement, mais qu'il fallait qu'elle l'entendît, cependant; que la femme de mon père était gravement malade et que celui-ci avait désiré que sa fille ne l'ignorât pas. Maman déclara qu'elle trouvait cette intention très inconvenante de sa part; que moi, Pauline, je n'avais pas à connaître l'existence de cette personne. Sasseville répliqua qu'il ne s'agissait pas de la femme de mon père, mais de sa propre angoisse qu'il désirait partager avec moi.

— Jacques est une âme religieuse, ajouta-t-il, et je devine qu'il implore implicitement les prières de Pauline pour conjurer la catastrophe qu'il redoute. Et je ne vois rien d'inconvenant à cette démarche.

— Vous me faites sourire, mon cousin, avec son âme religieuse! a riposté maman. Un homme qui a divorcé, malgré toutes mes objections de catholique!

— Ma toujours jolie cousine, fit remarquer ce terrible critique, cela prouve que vos objections n'ont pas su le convaincre et non pas qu'il fût irréligieux foncièrement. En tout cas, c'est vous

qui le seriez en ne suppliant pas vous-même le Seigneur pour la guérison de cette pauvre malade.

Maman répondit qu'il ne fallait pas la tourmenter avec cette créature, qu'elle lui avait pardonné, mais qu'elle savait bien n'avoir pas de pire ennemie et que le plus qu'on pouvait attendre d'elle, était qu'elle n'y pensât jamais.

— C'est justement parce qu'elle est votre pire ennemie que vous devez prier pour elle, reprit avec malice ce mécréant, mieux informé du christianisme que n'importe qui.

Mon premier mouvement a été de révolte, Patrice. Il y a un mur impénétrable entre mon père et nous. Et tout ce que j'ai encore à vous dire achèvera de vous en convaincre. Sa fille, oui, je le suis. Mais comme il m'a reniée! Et puis je n'arrive pas à lui pardonner. Je trouve curieux seulement que dans son inquiétude il ait recherché ma présence.

Est-ce que je fais des vœux pour que cette femme ne meure pas? Eh bien! oui; et du plus vrai de mon cœur.

L'esprit religieux que Sasseville attribue à mon père n'était qu'une curiosité intellectuelle. Il prétendait désirer que la religion fût vraie afin de l'embrasser aussitôt. Il a effectivement beaucoup étudié les auteurs catholiques. Il paraissait aux aguets — livres ou conversations — de ce qui eût pu l'inciter à croire, mais il manquait de sensibilité. Il lisait trop dans les bibliothèques et pas assez au dedans de lui. Si l'on veut avoir la foi, ce n'est pas la glose des hommes qu'il faut écouter, mais Celui qui se prouve lui-même dans le silence de l'âme. Mon père ne voulait être qu'un cérébral.

Alors que déjà ils étaient, Béatrice et lui, effec-

tivement séparés sans le paraître, si le souvenir de Ludovic revenait le hanter, il tourmentait cette pauvre enfant, — si loin de se rendre compte de ce qu'avait été en réalité une tentation si anodine chez une femme comme maman!

— Enfin, est-ce à cause de Dieu ou de moi que vous l'avez fui?

— A cause de Dieu devant qui je me suis engagée à vous être fidèle.

— Mais est-ce que Dieu vous autorise à vivre contre toutes les volontés de votre mari?

— Oui, si elles sont déraisonnables.

— Et à n'être plus sa femme?

— Ah! on ne peut demander l'impossible à une pauvre créature meurtrie comme moi!

— Je croyais que la morale catholique prescrivaït aux femmes d'être soumises à leurs maris.

— Mais encore une fois je ne suis pas une sainte! Si vous aviez pratiqué la religion nous nous serions entendus. Mais vous n'y avez vu qu'un moyen de m'asservir. Eh bien! non, non, pas plus que Nora, vous savez, de la Maison de Poupée...

*
* *

Il paraît qu'à un an, je marchais seule sur le balcon. Maman avait si peur que je ne passasse la tête au travers de la balustrade, qu'elle y avait tressé des fils de fer comme à la cage d'un oiseau vagabond. « Je n'ai jamais connu, me dit-elle, de plus joli bébé que toi. Tu me dédommageais de tous mes manques à être heureuse. Aux Tuileries, on s'arrêtait pour te voir tapoter le sable de ta petite pelle. Si avancée pour ton âge! »

En réalité, elle s'était arrangé une existence sup-

portable, cloîtrée avec moi en pleine vie conjugale, soutenue par les siens qui redoublaient de prévenances pour cette malheureuse jeune femme. Et cet état précaire de résignation dura jusqu'au jour où elle apprit ce qu'elle n'aurait jamais soupçonné, tant elle avait l'âme candide : mon père avait retrouvé son ancienne maîtresse, la doctoresse de Maisons-Laffitte, et ils avaient renoué leurs relations.

Oui, cet homme intransigeant, ce puritain qui, depuis des mois, traînait contre cette femme irréprochable un affreux procès de tendance à cause d'une tentation vaincue, Anselme l'avait rencontré au Luxembourg à la nuit tombante, deux fois, trois fois avec cette grosse Livonienne... Ils cherchaient des allées solitaires que, malheureusement pour eux, les feuillages n'abritaient pas encore.

Anselme n'avait pas réalisé sur-le-champ que ce fût la vieille liaison. Mais il y avait dans l'histoire cette circonstance inappréciable que l'intime, le confident, l'ami unique, Sasseville, savait tout. Comme Anselme, dès les premiers indices, n'eut rien de plus pressé que de les rapporter à mon cousin, celui-ci commença par nier : « Mais non, mon cher, vous avez mal vu. Jacques est très fidèle à votre sœur, je vous assure. » Deux fois il put défendre mon père. La troisième, il dut se rendre. « Eh bien! oui, c'est l'ancienne qui est revenue. Que voulez-vous, mon vieux, si votre sœur se trouve à plaindre, lui n'était pas si heureux que cela... » Le cher Anselme bondit hors de ses gonds. Il trouvait un peu fort qu'on mît les torts du côté de maman. Sasseville dut avouer que Jacques était coupable. Et lui-même, dit-il, avait tout fait pour le retenir sur la pente d'une si vulgaire aventure.

Un après-midi, aux Tuileries, maman aperçut son frère qui la cherchait. De son ombrelle, elle lui fit signe. Quand il eut pris un fauteuil à ses côtés, il expliqua d'abord qu'il venait de monter chez elle, et que, pour ce qu'il venait dire, il eût préféré la rencontrer entre quatre murs. « Maman est malade? questionna Béatrice. — Non, Dieu merci, mais ton mari te trompe. — Ce n'est pas possible, répondit-elle tranquillement; il ne sort jamais, si ce n'est pour aller dîner de temps en temps avec son ami Laffrey, du ministère. — Mais, pauvre idiote! dit Anselme exaspéré, ce Laffrey n'est autre que sa doctoresse d'autrefois qu'il a reprise. Commence donc à le connaître, ce monsieur! »

Lorsque maman veut mesurer une de ses douleurs intenses, le chagrin de la mort de grand'mère, son angoisse quand j'eus la diphtérie, tout ce qui gonfle de sanglots une pauvre vie humaine, elle dit toujours : « Je n'avais pas tant souffert depuis le jour où j'ai appris que ton père me trahissait. » Elle mit plusieurs minutes avant de comprendre la vérité, et sa surprise la jetait dans de véritables précipices d'angoisse. Et pourtant elle ne l'aimait plus. Aussi ai-je peine à m'expliquer ce phénomène psychologique. « Je revoyais mes fiançailles, me dit-elle, tous ces serments qu'il prononçait, cette gravité de l'amour dont il me parlait dans le salon du boulevard Saint-Germain. Toute cette fantasmagorie, c'est vrai, s'enfonçait dans le passé, et Jacques, je te l'accorde, m'était devenu insupportable. Mais c'est lui qui n'était plus aimé. Lui seul était déchu. Moi, je me sentais toujours sur le même plan. Tout me donnait à penser qu'il avait peine à se passer de moi, et ses jalousies me prouvaient qu'il m'aimait toujours. Or, voici qu'il était retourné à l'autre

femme dont il m'avait juré qu'il ne se rappelait même plus les traits. Il n'y a pas de mots pour exprimer mon désenchantement. »

Sasseville fut très bien dans la circonstance. Depuis l'enfance, il avait été le bon génie de mon père. « Il n'est pas possible que Jacques ne vous revienne pas, ma cousine, vous êtes tellement mieux que cette grosse créature! disait-il avec une ironie qui flattait maman. — Vous comprenez, Sasseville, expliquait-elle, c'est surtout à cause de ma fille que je voudrais le reprendre; ce désordre dans un foyer est affreux pour un enfant. — Mademoiselle votre fille est encore bien jeune pour en souffrir », disait Sasseville, ni chair, ni poisson. Et il donnait des directives nettes : « A aucun prix ne laisser voir à votre mari que vous êtes instruite de sa faute. Ne faire aucune allusion. N'insinuer aucun reproche. »

Bien entendu, il demeurait, secrètement, du parti de Jacques. Il alla jusqu'à parler des erreurs que maman avait peut-être à déplorer de son côté. C'était vexant, et Béatrice se révolta : « Ah! je vous en prie, Sasseville, ne renversez pas les rôles. Pour un peu, vous m'accuseriez d'avoir fait son malheur! »

Néanmoins il s'employait à un rapprochement et voici ce dont ils convinrent : Sasseville se faisait fort, cette année, de décider mon père à prendre ses vacances au château. « Parce que coupable il se sent plus faible. Il cédera. Vous aurez un mois à passer tous les deux dans un cadre nouveau. Loin des témoins inanimés de vos dissentiments. Ni trop seuls, comme à Claymançon, ni trop pressés d'intimités gênantes, comme au lac d'Annecy. Je m'engage à vous l'amener là-bas. Je vous fais la partie belle. Beaucoup d'atouts entre vos mains. Votre

beauté; la fierté qu'il aura de vous devant vingt personnes que ma mère, complice, aura triées; la puissance que, je le sais, vous exercez toujours sur lui. A vous de jouer, ma jolie cousine. »

Apprenez, Patrice, ce que fut toujours maman. A cette époque, entre elle et ses parents, il avait été décidé qu'elle irait coûte que coûte à Veyrier-du-Lac. La pensée de vivre deux mois loin de Jacques était d'avance pour elle un allégement. Car même adresser la parole à celui dont elle avait l'infidélité toujours présente, lui devenait insupportable. Làbas, c'eût été la liberté, la légèreté d'autrefois entre ces trois êtres alliés pour lui créer des jours tranquilles. Elle y eût certainement retrouvé son flirt innocent et la revanche que, dans certaines limites qui ne dépasseraient pas les causeries en public, elle se voyait déjà y prendre. Eh bien! sur un avis de Sasseville, elle y renonça stoïquement et attendit.

Je ne sais quels arguments employa notre cousin. Mais cette fois, il vainquit mon père. Dès le mois de juillet, celui-ci, qui à la maison se montrait mélancolique, courtois pour maman, visiblement gêné, apporta triomphalement cette nouvelle qu'on irait à Sasseville. Il en faisait un geste de coquetterie, une concession à Béatrice qui riait sous cape. Il lui baisa la main et lui demanda si elle était contente : « C'est il y a deux ans que je l'aurais désiré, ne put-elle retenir. Cette année je comptais retourner chez mes parents en Savoie. Mais j'y renonce de bon cœur pour vous être agréable, Jacques. Espérons que cela vous fera du bien... moralement. »

Il en coûtait bien à cette enfant de vingt-trois ans de porter devant l'ennemi ce gros secret dont elle

eût pu le confondre. Mais non, il fallait paraître niaisement confiante et se résigner à être, aux yeux du coupable, trompée deux fois.

Le château de Sasseville-Houctot est une construction Louis XIII en briques, avec deux tourelles à poivrières et un toit monumental, au fond d'une allée à quadruple rangée de hêtres, dans le pays de Caux. Mes parents y arrivèrent le 3 août. Je ne fus pas de la partie. Grand'mère s'était chargée de moi, malgré les pleurs de maman qui eût donné, disait-elle, tous les maris du monde pour sa petite fille; et elle m'avait enlevée presque de force, disant que seuls, sans enfants, deux époux se rapprochent davantage, et j'étais partie pour Veyrier déjà depuis une semaine.

La vieille baronne de Sasseville conduisit ses hôtes à leur chambre qui était l'une des plus belles, au levant, meublée de palissandre et tendue en damas de laine rouge. « Vous aurez une vue splendide », dit-elle à Béatrice. Celle-ci se mit à la fenêtre. Le paysage était plat comme la main, presque entièrement de blé mûr à perte de vue. Et plusieurs clochers émergeaient en minuscules aiguilles çà et là, à l'horizon, de bouquets d'arbres.

« Quand elle nous eût laissés, me dit maman, et que je me vis seule avec ton père dans cette chambre qui allait nous enclore chaque soir pendant un mois, une sensation de tristesse m'envahit. Qu'étais-je venue faire dans ce château? Reprendre de force mon mari? Mais je voyais soudain clair comme le jour que je ne m'en souciais plus. Il avait usé non seulement ce fol amour que j'avais eu pour lui, mais jusqu'à cette sympathie qui unit parfois encore des époux devenus étrangers comme deux voyageurs sur le même paquebot.

« — Béatrice, me dit-il tout à coup, allons-nous redevenir ici de vrais époux?

« — Ah! non! m'écriai-je, sans qu'aucun contrôle eût pu retenir ce mouvement instinctif de recul.

« Les larmes me vinrent aux yeux. Pour échapper à l'horreur de la réalité, je me mis à déballer mes affaires. J'avais apporté un très joli déshabillé de foulard mauve recouvert d'un dessus de dentelle en vue des déjeuners du matin; un costume de chasse et une robe du soir en mousseline de soie blanche. Je me demandais comment les autres femmes allaient être mises et si j'avais bien saisi la note qu'il fallait. Ton père me regardait secouer les plis de ces étoffes molles, les étaler dans la penderie. Il semblait se moquer un peu de mes soins. Il ne se doutait pas que je me moquais de lui bien davantage, lui qui ne se savait pas percé à jour.

« Il y avait là plusieurs jeunes ménages d'Yvetot, de Caen; de la noblesse pauvre, ou paraissant telle, et pas de Parisiens. Dans cet été de 1907, il y eut d'incessantes pluies. Les femmes restaient au salon une partie de l'après-midi, avec de petits ouvrages. Elles parlaient de gens que je ne connaissais pas. Les hommes sortaient et revenaient à l'heure du thé. Sasseville s'asseyait alors à côté de moi. Je l'intéressais visiblement plus que ces provinciales. Nous ne nous étions jamais tant vus. Demeurée muette toute la journée, il délivrait en moi des pensées que j'aurais aimé exposer (mais ils ne m'auraient pas comprise) devant ces gens fermés. Je lisais alors un beau livre de femme, *la Rebelle* de Marcelle Tinayre, dont j'étais fière. Je me rappelle en avoir fait un compte rendu verbal assez éclatant pour que tout le monde s'arrêtât et demeurât à

m'écouter, même les hobereaux du pays d'Auge, même ton père qui paraissait étonné et me dit à la fin :

« — Vous ne m'aviez jamais parlé de ce roman?

« Les premiers soirs, je mis pour descendre à la salle à manger ma robe de taffetas à manches demi-longues. Mais comme les autres femmes dînaient en lainage beige ou gris, je supprimai toute toilette. Au bout de huit jours, je m'ennuyais tant que je finis par demander à ton père et à Sasseville à les accompagner sous la pluie. La baronne poussa des cris et les dames aux petits ouvrages me crurent folle; mais j'y allai. Ton père me plaisanta et dit à notre cousin que c'était pour exhiber mon costume de chasse. Je n'aimais pas ce genre qu'ils prenaient de me traiter en petite fille dès qu'ils étaient ensemble. Seul avec moi, Sasseville devenait tout autre. Je crois que je lui ai beaucoup plu pendant ces vacances. Il pressait souvent le pas à mes côtés pour que nous devancions le reste de la bande. Il me posait mille questions. Nous avons visité ainsi, seuls, plus d'une pauvre église cauchoise; parfois de petits boqueteaux mouillés où il prenait les ronces à pleines mains pour que je pusse passer. »

Un soir, Jacques dit à Béatrice qu'il n'était certes pas jaloux de Sasseville, mais qu'il ne voulait pas que sa femme le ridiculisât par ces apartés. Cette simple remarque, un peu blessante certes, mais qui ne tirait toute son outrecuidance que de la situation de mon père vis-à-vis de maman, fut pour elle l'affront suprême. Du coup elle perdit le souvenir des résolutions prises et la peur de l'irréparable.

— C'est vous qui osez me parler sur ce ton, Jacques, dit-elle, alors que je n'ignore rien de votre hypocrisie, de votre trahison?

Je ne sais ce que valait le plan Sasseville, mais une femme est malgré tout à demi vengée à la minute où elle voit l'infidèle, si assuré jusqu'ici dans son mystère, s'effondrer tout à coup sous la honte de la lumière brusquement dardée. Béatrice montra qu'elle connaissait tout, les rendez-vous avec la Livonienne, et la véritable identité du dénommé Laffrey dont elle n'avait pas été dupe, et l'injure dont elle était victime.

— Béatrice, dit-il, tout tremblant, je jure que ce dont vous m'accusez...

... Hier soir, Patrice, à l'instant où je vous montrais mon père démasqué par maman, j'ai été interrompue par une lettre que l'on m'apporta... une lettre de lui-même, écrite vingt-cinq ans après la scène où humilié à son tour il essayait lamentablement de se disculper d'avoir trahi *en fait* la victime de sa tyrannie.

Curieuse coïncidence. Après un quart de siècle, en dépit de sa hauteur habituelle, cet homme toujours sanglé de dignité apparaît encore ici dépouillé de tout son orgueil. La Livonienne est morte. Il reste absolument seul dans ce grand hôtel de la Trésorerie à Palanque. Il traverse une crise morale indescriptible. Un être unique lui semble nécessaire : moi. Pas un mot de la défunte. Trois lignes en tout, et pour finir : « Pauline, veux-tu venir près de moi? »

— Tiens, tiens! a dit maman, il se souvient qu'il a une fille.

Je crois que je vais refuser à cause d'elle. Cette maison des Alpes Provençales est encore toute chaude de la femme qui lui a pris son mari. Un homme peut disparaître : à peine si on le retrouve dans quelques vestons pendus à la garde-robe, une

canne au porte-parapluie, une pipe dans un tiroir, des notes de son écriture dans un livre. Mais une femme! la maîtresse de maison! Elle est partout. Il n'est pas une épingle trouvée dans un tapis qui ne soit tombée de ses doigts un jour de couture. Tout vient de son choix, de son goût, de son désir. Vivante, il m'eût été impossible de voir l'ennemie de Béatrice : et j'irais maintenant me heurter à son ombre? Il me semblerait à chaque instant renier ma pauvre chérie.

Cette femme était heureuse à Maisons-Laffitte. Elle y connaissait toutes les satisfactions de l'ambition repue. Une doctoresse, à cette époque, bénéficiait d'un goût de nouveauté qui fut éphémère mais qui enchanta un temps. Elle avait, au dire de Sasseville, une clientèle triomphale. De quoi se plaignait cette Israélite qui possédait le succès et l'argent après sa vie sordide de la rue Cujas? Riche, glorieuse, fêtée, ayant rompu bénévolement, voilà six ans, les liens fragiles noués avec mon père dont elle avait assez, qu'a-t-elle eu en tête de revenir rôder autour de lui à Paris, de lui suggérer une sorte d'amitié douteuse? Comment lui est venue l'audace de l'aborder? l'indélicatesse même de se faire reconnaître? — Curiosité de femme savante, disait grand'mère du boulevard Saint-Germain — Vanité de juive à vaincre l'épouse rivale, répondait grand-père. Sasseville jugeait le fait avec son indulgence truculente. « Fidélité de chienne », simplement.

Comment veut-on que je demeure indifférente? Un fait est là : le complot, elle l'a bel et bien préparé contre le ménage de mes parents. Car malgré tous ses défauts insupportables, mon père, Béatrice le reconnaît elle-même, avait le sens du devoir. De plus, c'était un obstiné, un homme de fer. Par quel

moyen a-t-elle abattu cette volonté? Il paraît qu'elle négligeait complètement sa clientèle de Maisons-Laffitte, qu'elle venait chaque jour à Paris, pour envoûter mon père avec ses maléfices. Elle osait entrer jusque dans son bureau, aux Finances. Le divorce dont toute ma jeunesse a porté le deuil, c'est l'œuvre de ses mains. Et j'irais, maintenant, à l'abri de sa mort, respirer dans cette maison la poussière de vingt ans d'une vie conjugale odieuse et l'odeur de cette femme? Je me heurterais à ses habitudes, à ses vestiges? Je me heurterais à la douleur de mon père qui est encore cette Youlia?

En ce moment, je revois les tableaux navrants peints si souvent par ma chérie, de ses vacances au château de ses cousins. La chambre, qui devait être celle du rapprochement, rappelait chaque soir tête à tête ces deux êtres qui, tout le jour masqués d'un sourire, avaient joué devant leurs hôtes et leurs commensaux la pièce mondaine la plus banale du bon ménage. Elle les forçait de s'affronter malgré eux. Et cette lutte atroce de griefs, de reproches dans laquelle il s'agissait pour chacun de surpasser l'autre en cruauté, devait être silencieuse, chuchotée, parce qu'à droite il y avait les châtelains de la vallée d'Auge et à gauche ceux d'Yvetot qui eussent tout entendu.

Mon père, malgré son orgueil, dut pourtant se reconnaître coupable. Elle l'avait souvent entendu formuler des sentences très dures contre l'infidélité conjugale : elle le mit au pied du mur. Il s'humilia, avoua qu'il aimait cette Russe, mais qu'il détestait sa faute qui, Dieu merci, n'était pas irréparable. Et il proposa à maman un effort de bonne volonté qui pourrait le dégager de sa liaison, une tentative de réconciliation profonde. Mais il y mit de telles

conditions, les moyens qu'il prévoyait apparaissaient si insensés que Béatrice ne put les prendre au sérieux. Imaginez qu'il n'était ni plus ni moins question, non seulement que de récupérer complètement sa femme, corps et âme, mais encore que de me confier à l'une de mes grand'mères et de partir avec Béatrice pour Djibouti ou le Tonkin, quelque part où il savait qu'il y avait un poste dans l'administration. C'était la vieille chanson du désert qui revenait.

Vous conviendrez qu'il y avait quelque chose de bouffon à ces arrangements d'un homme qui ne pouvait être fidèle que dans la brousse et avouait ne savoir rendre une femme heureuse que tous liens coupés avec la société. Maman, qui était le bon sens même, accueillit cette proposition comme elle le devait.

— Commencez par me revenir, lui dit-elle, et peut-être vous reviendrai-je après. En tout cas, pour ce qui concerne l'exil, je vous trouve simplement fou.

Ils rentrèrent à Paris en septembre et passèrent encore plusieurs mois comme deux ennemis. Béatrice n'obtint pas la permission d'aller finir les vacances au lac d'Annecy, ce qui lui sembla le comble de l'inconscience chez le mari coupable qui osait manifester une intransigeance si ombrageuse.

Voilà l'homme qui aujourd'hui m'appelle près de lui.

Reste à savoir si j'ai un devoir envers lui. S'il m'avait appelée gravement malade, je serais accourue. N'est-il pas moralement malade?

J'ai interrogé maman qui paraît désirer que je m'abstienne. « Il s'est bien passé de toi jusqu'ici...

Demande conseil à Sasseville. — Mais, maman, je n'ai pas besoin des conseils de Sasseville. »

Non! Décidément, je ne puis opposer un refus à la demande de mon père. Ce serait une faute grave. Il y a là-dessus un commandement de Dieu.

Je vais partir et continuerai ces cahiers en Provence.

DEUXIEME CAHIER

Palanque, Alpes provençales, 29 juin 1932.

Quand le train s'est arrêté à Palanque, j'ai aperçu un vieux monsieur qui s'abritait du soleil sous la treille du chef de gare. Il portait des lunettes noires parce que la montagne en face est si crayeuse que tous les gens de la ville, ici, en ont les yeux brûlés. Pourtant, entre la ville et la montagne s'étend un fleuve de galets qui est la Durance. Aussitôt, l'homme âgé coiffa d'un feutre noir sa chevelure argentée qui est très belle, et s'avança vers la sortie des voyageurs. A la pensée que je venais vivre pour un temps auprès de cet étranger, je sentis fondre mon courage. Je me répétais : « C'est mon père, c'est mon père. » A l'improviste, je ne l'aurais pas reconnu, tant il a changé.

Les dernières fois que je l'avais vu, c'était d'abord après la guerre, chez grand'mère de la rue Saint-Dominique. Je devais avoir treize, quatorze ans. Je portais des boucles sur le dos et ne pensais pas encore à mon bachot. Lui n'avait pas encore été nommé receveur des Finances en Dauphiné où il a

séjourné plusieurs années. J'ai le souvenir d'un homme encore jeune, mince, aimable qui, sur ma prière, ôta son veston et releva sa manche de chemise pour me montrer, au bras droit, la cicatrice d'une horrible blessure par obus. J'étais assez fière alors que mon père eût été blessé à la grande guerre, car Anselme n'avait pas attrapé une égratignure en quatre ans, et je lui en voulais secrètement. Il m'avait questionnée sur mes études. Mais je n'eus aucun échange vrai de pensée avec ce père que, par la suite, je ne devais plus rencontrer sinon aux obsèques de grand'mère, me bornant à lui écrire correctement quatre ou cinq fois l'an.

Mais ici, il suivait des yeux ma lente avance vers lui. Quand j'approchai, il leva un peu ses deux bras comme un acteur qui s'écrierait : « Ah ! ma fille ! te voilà enfin après une si longue séparation ! » Ou bien : « Dans quelles circonstances nous retrouvons-nous ! » Mais ses lèvres ne bougèrent pas. Je lui serrai la main sans dire un mot, et constatai avec un certain plaisir qu'il avait fait tomber sa longue moustache démodée. Ce fut bien d'ailleurs le seul plaisir que me causa cette rencontre.

— La ville n'est pas grande, me dit-il enfin. Veux-tu que nous rentrions à pied, ou prendrons-nous la voiture?

— Je ne voudrais pas vous fatiguer, lui dis-je. Il vaudrait peut-être mieux prendre la voiture.

— Oh!... dit-il seulement avec un petit sourire.

Ce fut tout. Je compris que j'avais retrouvé ce silencieux obstiné dans son mutisme, dont maman a été excédée.

Nous allions à pied le long d'un cours très ombreux. Le feuillage des grands platanes, au bout de l'avenue, s'écartait de chaque côté comme un

double rideau et laissait apercevoir dans la lumière une fontaine grecque monumentale dont l'eau retombait en scintillant dans une vasque. Le chauffeur avait chargé ma malle et filait devant.

— La Trésorerie, murmura mon père tout à coup, est dans ce rond-point ensoleillé, là-bas.

Il marchait vite. Je vis la maladresse que j'avais commise tout à l'heure en le traitant comme un vieillard. Je supputai l'âge qu'il avait : cinquante-quatre, cinquante-sept ans peut-être. Le cours était bordé de cafés, à la terrasse desquels des consommateurs buvaient des citronnades. J'entendais comme un bruit de scierie assourdissant.

— Vous avez une usine dans la ville? demandai-je.

Je sentis qu'il me dévisageait derrière ses verres fumés.

— Non, fit-il, ce sont les cigales.

Lorsqu'on monte le perron de la Trésorerie, il y a bien sur la place vingt-cinq personnes à vous voir. L'hôtel est au fond d'une cour, en plein soleil. Mais, le perron franchi, on se trouve dans de grandes pièces noires et fraîches, du fait des volets hermétiquement clos. Mon père me guida par la main. Le thé se trouvait servi sur une table. Le service d'argent fut la première chose que mon œil découvrit. Ensuite, je vis le geste de mon père qui se défaisait de ses lunettes noires. J'étais enfin devant ces yeux gris insensibles dont ma pauvre Béatrice m'a tant parlé.

— Je te remercie d'être venue, Pauline, me dit-il enfin.

— Puisque vous avez désiré que je vienne, répondis-je, c'était indispensable.

Je pensai que, s'il avait la moindre finesse, il

comprendrait le sens de ce propos fielleux. C'était mon cœur qui se déchargeait, car Dieu sait si depuis dix ans il s'est désintéressé de moi! Se peut-il qu'il n'ait jamais mis les pieds à Paris pendant cette période? Oh! je sais, il a chargé souvent Sasseville de m'inviter à venir ici. Il paraissait absolument fermé à cette idée que je ne pusse me trouver en présence de sa femme. C'est un de ces hommes qui ne nous comprennent jamais.

Sans réagir aucunement à la pointe que je lui lançais :

— C'est très gentil de ta part, reprit-il. D'autant plus que, Sasseville me l'a appris, tu es fiancée, paraît-il? Tu as dû te séparer de ton fiancé.

Je répondis, Patrice, que vous étiez en voyage d'études, et sur un ton qui ne fait pas augurer, d'ordinaire, de longues confidences. Mais je sentais ses prunelles incolores avidement ouvertes sur moi, qui me toisaient, qui me jaugeaient comme Sasseville l'avait déjà fait à Paris. « Et toi, mon enfant, quelle épouse seras-tu? »

Mais poursuivant le fil intérieur d'une pensée que je ne parvenais pas à suivre :

— Vous avez été, lui et toi, étudiants ensemble. Vous vous connaissez profondément. Comme c'est bien cela, Pauline!

Nous avons pris le thé, — à la mode russe, bien entendu, avec citron et confiture, je m'y attendais. Cette salle à manger me semblait pleine de délices après la fournaise du dehors. Tous les meubles surgissaient de l'ombre, des buffets provençaux du XVIIIe siècle, une jardinière improvisée dans un berceau d'enfant. Par les fenêtres ouvertes sur les volets clos, dès que les cigales faisaient grâce un instant, venait un bruit de source. Je me surpris à

me trouver divinement bien. Je glissais à une mollesse agréable, je grappillais sur la table des fraises et des cerises d'une saveur inédite et des petits gâteaux anisés. Je pensais à la chambre inconnue où le lit était fait pour moi là-haut après ce pénible voyage. Dans le jardin qu'on ne voyait pas, je devinais la fontaine grecque entre quatre orangers, dépeinte par Sasseville, et dont j'entendais d'ici la pluie chantante. On respirait une odeur de résine et d'eucalyptus qui me frappait beaucoup. Un homme, qui était mon protecteur naturel, avait préparé pour moi ces délices. J'éprouvais une sensation de sécurité, d'un autre goût que celle dont, enfant de huit ans, de dix ans, je jouissais dans les bras de maman.

Ah! Patrice, comme il faut se méfier de soi, se surveiller! Ce sentiment de sécurité... Comme c'est vil d'éprouver ainsi la puissance d'un père riche, tout au moins « arrivé »! Car le prestige de cet appareil officiel dont Jacques s'enveloppe, voilà simplement ce qui m'inspire cette confiance. Ou bien n'est-ce pas le manque même du secours paternel, soutien robuste qui doit si bien épauler un être jeune et que je n'ai jamais connu, qui me créait là, gratuitement, auprès de cet homme veule, infidèle à ses devoirs, une illusion de protection? Il me fallut me secouer, me raidir. J'ai tellement horreur du fallacieux dans les rapports humains!

— Veux-tu, maintenant, monter dans ta chambre? me demanda-t-il après un long silence.

Je répondis que je n'étais pas fatiguée et que j'aimerais voir les salons et le jardin provençal que Sasseville m'avait vanté. Sa figure changea. Sa figure est excessivement mobile, bien que très fatiguée, avec des joues fripées et molles dont les allu-

vions se massent en plis sous les maxillaires et leur font une base puissante. Sur cette figure, il passa des ondes comme sur l'eau. Ce doit être un grand nerveux. Il se leva rapidement. « Toujours svelte, toujours beaucoup de branche », avait dit Sasseville. Je m'apprêtais alors à affronter la Morte, car nous allions parcourir la maison et il serait sans doute le premier à l'évoquer en laissant éclater un chagrin qu'il n'avait pas eu la force de supporter seul. Mais il demeura dans le silence qui paraît être son attitude préférée.

Je vis le petit parc qui n'était qu'un jardin enclos de hauts murs et d'une rangée de cyprès à l'Ouest, pour le mistral. Le vase grec de la fontaine était adorable et je demandai la permission de cueillir une orange aux orangers qui me semblaient de cire. Elle était juteuse et chaude. Le soleil n'éclairait plus pourtant que la pointe des cyprès. Ce jardin me parut triste. Nous rentrâmes par le couloir de service. Ensuite, ce furent l'escalier de marbre à rampe de fer forgé qui se développait d'une façon grandiose entre des tableaux anciens; puis les deux fameux salons de velours rouge, au premier, dont les boiseries scintillèrent d'or, quand mon père alluma le lustre. A ce moment, je me vis devant le portrait en pied d'une très belle femme, un peu trop déesse dans son élégance, sa maturité, son embonpoint, mais dont le facies triangulaire, l'écrasement asiate des ailes du nez, les yeux bridés sous les bandeaux noirs me renseignèrent. Une curiosité un peu trouble, un peu honteuse, me retînt là devant. Que Dieu me pardonne, je me crois assez profondément chrétienne, mais rien ne peut empêcher que j'aie horreur de cette femme. Je voulus prononcer une parole de compassion à l'adresse de mon père. Rien

ne sortit de ma gorge. Il vit que je regardais toujours ce portrait. Il me dit :

— Dans l'autre salon, il y a un trumeau d'Hubert Robert auquel on prête une grande valeur.

Je crois que mon séjour ici se passera sans heurts sensibles et que tous les points névralgiques dont je m'étais fait d'avance un cauchemar ne seront même pas effleurés. La bizarrerie de mon père, cette indifférence foncière dont, à le voir, je me persuade de plus en plus, arrange tout. Pourvu qu'il ne demeure pas seul, il est sauvé. Tant d'hommes sont ainsi !

*
* *

30 *juin*. — « Ta mère se porte-t-elle bien ? » m'a-t-il demandé ce matin, comme il voyait que je lisais une lettre de ma chérie. J'ai relevé la tête rapidement et j'ai vu son regard insensible. Comme il a l'air de s'enhardir vis-à-vis de moi, il a encore ajouté :

— Je crois que vous vous adorez toutes les deux, d'après ce que m'a dit Sasseville.

— Autant qu'une mère et une fille peuvent s'aimer, ai-je répondu, Dieu merci !

J'ai ajouté ce Dieu merci ! dont le sens n'était pas équivoque, par religion pour maman, pour qu'il sût bien que, si, par devoir, je me montrais gentille avec lui, je n'oubliais pas nos malheurs dont il est l'auteur, nos malheurs au milieu desquels nous n'avons gardé que notre mutuelle tendresse.

— Tu as raison de l'aimer, a-t-il repris.

Et il a regardé je ne sais quoi dans le jardin.

Je déjoue sans peine ses coquetteries vis-à-vis de moi. Nul doute qu'il ne cherche à me reconquérir.

Ses moyens sont insidieux comme tout son être, mais non dépourvus d'élégance. Il s'entend à me flatter, mais ne soupçonne pas cette science que j'ai de son âme impitoyable.

Impitoyable! a-t-il fallu qu'il le fût pour qu'à la fin de cet hiver 1907-1908 qui vit leur rupture, maman finît par me prendre dans ses bras et s'enfuir boulevard Saint-Germain comme une pauvre femme chassée. Il y a en effet d'autres manières de mettre une femme dehors que de la battre.

Et c'étaient ces images qui me hantaient cet après-midi dans la promenade où il m'a proposé de m'emmener sur la colline crayeuse qui domine la Durance, les timides s'exprimant plus aisément au cours d'une marche que dans l'intimité. Or il voudrait, j'en suis assurée, pénétrer les arcanes de ma conscience. Mais je n'aurais garde de les lui ouvrir!

C'est après la fermeture des bureaux que nous sommes partis, dès que le soleil fut moins intolérable. Son premier soin fut de m'acheter aux « Dames de France » des verres fumés et un chapeau de toile dont je ne voulais pas.

— Mais, me dit-il en riant, tu « prendras le soleil » et tu mourras comme Mireille; ou il faudra te le faire « lever » par la vieille Miette qui sait les prières d'usage.

Je reconnais qu'il peut être d'aventure un charmant compagnon.

La traversée de la Durance fut assez dure. De petits filets d'eau qui s'écoulaient entre les galets blancs miroitaient comme du mercure. En face, la colline crayeuse de Sainte-Roseline nous renvoyait sa chaleur accumulée tout le jour. A son flanc s'accrochaient de maigres verdures blanchies de poussière. « Pauvre Durance, disait mon père,

le soleil de la Provence l'a bue comme un coup de vin de la Crau. » Puis ce fut la banlieue de Palanque et ses champs de cannes sur la rive.

— Je voudrais savoir, dit enfin mon père d'une voix étrange, ce qui t'a décidée à venir jusqu'ici, car enfin, tu as fait un effort...

— Oui, lui dis-je, j'ai fait un effort. Mais vous étiez malheureux et vous m'avez appelée. C'était suffisant, je pense.

— Car, dit-il avec une certaine application, une hésitation qui m'inspirait presque de la pitié, je ne puis croire que ce soit la chaleur de ton sentiment filial qui t'ait convaincue...

Pas de réponse de ma part.

— ...et j'ai lieu de penser que c'est par devoir.

— Pardonnez-moi, lui dis-je à la fin, si je suis un peu dure pour vous. Mais le mensonge m'est impossible : et pas seulement le mensonge, l'équivoque, surtout dans mes rapports avec quelqu'un qui m'est aussi proche que vous. Voilà : je suis, je crois, essentiellement religieuse. Je prends, autant que je le puis, conseil de la loi chrétienne. Il m'a semblé que l'ordre de Dieu était que je répondisse à votre appel.

— Oui, me dit-il assez tristement : je m'en doutais. Mais moi qui n'ai pas de raison pour te haïr, j'aime tes manières de penser et de vivre, la jeune fille que tu es, tes propos directs. Si j'avais pu devenir religieux, c'est comme toi que j'aurais voulu l'être.

— Vous n'avez pas encore trouvé la vérité? lui demandai-je heureuse d'aborder un sujet métaphysique et d'esquiver ainsi les propos que je jugeais dangereux.

Il me lança alors cette réponse énigmatique :

— La vérité? Il aurait fallu, pour que l'esprit la trouvât, avoir commencé par l'établir dans sa vie, ce qui n'était pas mon cas.

Est-ce que vraiment il s'accusait devant moi? Est-ce qu'il se reconnaissait coupable? J'aurais voulu pénétrer cette âme, chercher un éclair dans ses yeux. Mais j'avais devant moi un visage aveuglé par des lunettes sombres. Joue-t-il une comédie? Cet égoïste aspire-t-il enfin aux joies de la paternité?

Nous étions parvenus au sommet de la colline, un désert de pierre où poussaient des touffes de genévriers rôtis. Et l'on apercevait en bas Palanque avec les trois tours sarrasines de ses trois églises, et les larges chemins de verdure que traçaient au milieu des toits rouges les cours bordés de platanes. Dans le lointain, le lit caillouteux de la Durance rampait dans la plaine. A gauche, les sommets neigeux des Alpes d'Italie émergeaient des montagnes effleurées par un soleil horizontal.

— Pauline, me demanda mon père, crois-tu que les hommes qui ont enfin trouvé leur Dieu soient meilleurs que les autres?

— Je le crois, m'écriai-je.

— Si cela m'était démontré seulement... murmura-t-il. Oui, ce serait une expérience établie scientifiquement.

Je cherchais autour de moi des exemples à lui citer : celui de maman me venait aux lèvres, mais il m'était défendu d'en faire état. Et puis, ma pauvre chérie est quelquefois tellement illogique dans sa foi que j'aurais voulu plus probant. Je rappelai certains missionnaires, des prêtres dévorés de zèle. J'étais exaltée, je ne sais quelle fureur de parler m'a prise, bien que je ne m'y sentisse guère

excitée par un interlocuteur avec lequel je ne suis pas en confiance. Mais jusqu'au retour à la maison, je ne cessai de pérorer sur les faux dévots et ceux qui n'ont aucun droit à porter le titre de chrétiens. Mon père semblait intéressé. Il m'écoutait sans m'interrompre.

Le soir, au dîner où nous étions redevenus silencieux, tout à coup le pauvre homme m'a posé cette question:

— Pauline, est-ce que tu crois que les morts nous voient?

Je lui dis que j'en avais le sentiment très ferme.

Alors j'ai vu les premières larmes dans ses yeux.

2 juillet.

J'ai de lui une grande curiosité. Qu'il possède des côtés séduisants, on ne peut le nier. Maman elle-même m'en avait avertie. Mais je ne suis pas un enfant pour le juger sur cette suprême habileté qu'il a de ne jamais prononcer que les paroles qu'il faut. Je me souviens de quel sortilège il avait enveloppé aussi Béatrice au début. C'était pourtant le même qui voulut ensuite détruire son âme pour lui en repétrir une autre, lui-même, à sa guise.

Et cependant il a trouvé le moyen de m'émouvoir hier soir par surprise.

L'après-midi, profitant du repos dominical, il m'a emmenée en voiture jusqu'à la côte. Il conduisait lui-même et, de ce fait, parlait peu, car la route réclame assez d'attention. Il avait l'air plus triste que de coutume. Je l'observais dans le rétroviseur, avec ces lignes tombantes issues des ailes du nez, des commissures des lèvres et qui marquent un homme vieillissant dès qu'il ne s'observe plus. Mes yeux allaient de ce paysage humain d'un visage

ayant perdu tout ressort, au paysage céruléen de la côte, ciel, mer, atmosphère entièrement bleus, intensité de joie.

Plus loin, dans l'Esterel, une phrase lui échappa et, pour la première fois, il laissa glisser de lui-même, par inadvertance assurément, le nom dont tout son être est animé encore, ce nom secret pour lequel je suis ici :

— C'est là que, l'année dernière, j'ai eu un accident avec Youlia.

Et il me raconta la collision qui s'était produite à ce tournant avec un autocar.

Le soir, si je n'ai pu revenir à ces cahiers comme chaque jour, une fois dans ma chambre, c'est que mon père m'a proposé après dîner de venir fumer une cigarette avec lui.

— Car, m'a-t-il dit en affectant un air moderne, toutes les étudiantes fument, aujourd'hui!

Je sentais si bien sa crainte d'être seul que j'acceptai cette invitation qui allait à l'encontre de tous mes projets.

Son cabinet est très beau, garni entièrement de livres dans la partie qui fait face aux fenêtres, et ailleurs, des plus riches armoires et bahuts provençaux que j'aie jamais vus. Nous nous sommes assis sur un de ces petits canapés empire qu'on voit ici partout. Des coussins s'exhalait encore un certain parfum d'œillet qui me força de me redresser, afin de supprimer tout contact avec ces étoffes. Mon père et moi fumions sans rien dire.

Au bout d'un instant, je le vis se lever brusquement, faire quelques pas jusqu'aux rayons de sa bibliothèque et, là, matérialiser soudain à mes yeux l'image que Béatrice a fait si souvent flotter dans mon esprit d'un homme dressé devant des livres

comme devant une treille où ses doigts grappillent au hasard. Tel j'ai décrit pour vous, Patrice, le jeune marié de la rue de Rivoli qui, distrait de l'amour par son impatiente curiosité du mystère, promenait sa main de volume en volume, en arrachait un, puis un second, puis un troisième, en quête et comme aux abois d'un texte définitif; tel, et presque semblable encore physiquement, à la blancheur près des cheveux, ce même homme était là, reprenant sa poursuite éperdue après la lumière. Je ne me suis jamais trouvée, je crois, devant un spectacle si pathétique. Au bout de vingt-huit ans, recommencer toujours le même geste! toute une vie de chasse infructueuse! Et là, pas d'insidieuse duplicité, comme il en révèle si souvent. Je bénéficiais d'un éclair dardé sans qu'il s'en doutât sur son plus flagrant instinct, et pour comble je saisissais en même temps dans une seule vision la vérité du jeune époux de Béatrice et du vieux veuf de Youlia. L'unité d'une conscience. Il n'était pas découragé. Il cherchait toujours!

Ses doigts tirèrent d'abord à lui un des volumes de Salomon Reinach sur les religions. Il le feuilleta, mais, n'y trouvant sans doute rien qui lui plût à me lire, le referma, ne m'en ayant dit que le titre. Il fit de même pour plusieurs autres. Enfin, le dos appuyé aux rayons, il me lut ceci :

Tous les hommes recherchent d'être heureux, cela est sans exception; quelque différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas, est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différences. C'est le motif de toutes les actions des hommes jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même?

Puis, ayant refermé Pascal, il se mit à en infirmer la valeur convaincante, disant que toute cette beauté d'éloquence n'aboutissait pas, comme elle s'y essayait, à l'évidence d'une félicité perdue, et que la recherche du bonheur s'expliquait trop naturellement toute seule pour qu'il fût utile d'en imputer la cause à un état hypothétique antérieur.

J'attirai son attention sur ce que Pascal allait plus profondément que l'avidité du bien-être, et précisément jusqu'à cette inquiétude que le bien-être absolu lui-même serait impuissante à contenter. Je parlai de cette neurasthénie psychologique des gens à qui tout réussit. Nous discutâmes un peu là-dessus. Puis à mon tour, j'allai lui reprendre le livre et lui lus le fameux passage qui prête à Dieu ces mots : *Je n'entends pas que vous soumettiez votre créance à moi sans raison et ne prétends pas vous assujettir avec tyrannie...* et qui se termine par ceux-ci : *Je veux que vous croyiez les choses que je vous enseigne quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez connaître par vous-même si elles sont ou non...*

Toutes les idées qui peuvent germer à propos de celle-ci qui est l'essence de la thèse pascalienne, nous en fîmes là les échanges un peu vains, mais pressés et fiévreux. Ensuite la main chercheuse de mon père alla, un peu comme celle d'un aveugle, — pauvre main qui vraiment cherche Dieu à tâtons, — jusqu'à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Et nous lûmes ensemble le chapitre : *En quelque lieu que vous soyez, de quelque côté que vous vous tourniez, vous serez misérable si vous ne revenez à Dieu...*

Jusqu'à une heure du matin, nous épuisâmes le sujet, ou plutôt nos munitions et nos ressources pour y atteindre. Mon père en arrivait toujours à conclure :

— En somme, tu ne peux aboutir qu'à cette constatation précaire : Tout se passe comme si Dieu existait.

— C'est déjà beaucoup, répliquai-je, comme prélude à l'expérience psychologique.

Je pense que, pendant ces trois heures, nous avons cessé totalement d'être un père et une fille hostiles pour devenir deux esprits s'affrontant sans contingences. Le réveil, quand l'heure sonna, fut assez bizarre. Je ne savais plus où j'étais. Je regardais mon père comme une personne que l'on reconnaît soudain.

Lui s'excusait de m'avoir retenue si longtemps sans y songer :

— Pardonne-moi, Pauline. Vraiment je suis honteux. Mais ne regrette pas trop le sommeil volé. J'ai passé une si bonne soirée!

Premier geste affectueux qu'il eût encore eu pour moi : il me prit alors la main et la baisa.

***

7 juillet.

Je sens maman rongée là-bas, à Paris, par la peur que je ne sois assez conquise ici pour passer à l'ennemi. Elle m'écrit : « Je ne devrais pas me morfondre et compter les heures de mes longues journées solitaires quand je te vois si heureuse à Palanque. Ton père s'entend à jeter des chaînes au cou de qui lui plaît. Ravie que tu le trouves si charmant... » Je ne lui ai jamais dit que mon père était charmant. Je ne me suis jamais accordé, en écrivant à maman, le droit d'une appréciation sur mon père. A vrai dire, je me trouve de plus en plus incapable d'en formuler une. Depuis cinq jours je n'ai rien écrit sur ces cahiers, tant je vois d'images successives de lui se substituer à celles que l'expérience de maman m'a inspirées. Mon Dieu! qu'il est difficile de connaître une âme humaine!...

On avait espéré ces jours-ci quelques nuages qui permissent de sortir l'après-midi; mais le soleil semble se rapprocher chaque jour de la terre. Alors nous sommes réduits à chercher un peu de fraîcheur dans l'obscurité absolue des grandes pièces du rez-de-chaussée.

Avant-hier, j'ai demandé à mon père s'il faisait toujours des mathématiques?

— Ah! fit-il en souriant, tu sais que je me suis passionné jadis pour cette philosophie de l'exact? (Il paraissait enchanté que je connusse de lui cette particularité.) Effectivement, j'ai demandé beaucoup, un temps, à ces jeux de l'esprit. C'est une planète où l'on va cheminer quelques heures, quand celle-ci nous propose des problèmes trop peu

solubles. C'est très agréable. Plus tard, j'ai abandonné. Dès qu'on éprouve à l'exercice des mathématiques de la fatigue, il faut abandonner. C'est qu'on n'en a plus besoin.

— Et ce fut, je pense, lui demandai-je, lorsque vous avez quitté le ministère?

N'est-ce pas une bassesse de le pousser un peu plus loin par mes questions, dès qu'il s'aventure au bord des terrains vagues de son âme, et d'être dévorée d'en savoir toujours plus sur lui?

— Non, me fut-il répondu : un peu plus tôt, lors de mon second mariage.

Je fus outrée de cette réponse. Mon père me laissait proprement comprendre qu'il n'eut plus besoin de cette échappatoire des mathématiques dès qu'il eut retrouvé enfin le parfait bonheur auprès de cette grosse femme, ce bonheur qu'il devait reprocher à un être exquis tel que maman de ne lui avoir pas donné. Les yeux me piquèrent. Je dis d'une voix altérée :

— En effet, vous aviez épousé une intellectuelle, qui ne devait pas laisser chômer votre cerveau, avec qui vous ne pouviez plus vous ennuyer, comme avec maman.

Et tout à coup je vis devant moi ce masque figé dont maman me parle toujours, ce mur sans oreilles et sans bouche qui a opposé tant d'implacables silences à ses interrogations, à ses angoisses. Et puis, je ne sais pourquoi, — lui non plus peut-être, car est-il une logique à nos impulsions? — au bout d'un long quart d'heure, ses lèvres s'ouvrirent :

— Ta mère était infiniment plus brillante, plus piquante, plus captivante que Youlia. Dans une soirée, dans un dîner, elle pouvait attirer tous les visages vers elle par l'originalité de sa tournure

d'esprit. J'ai adoré l'entendre, Pauline, je t'assure. Malheureusement, j'ai toujours mendié en vain les trésors de ce gracieux esprit. Il lui fallait, pour être en verve, un cercle d'admirateurs étrangers. Et devant l'admirateur passionné que j'étais, moi, il n'y avait plus qu'une enfant boudeuse ou une ménagère appesantie par ses ennuis domestiques.

L'entendre accuser maman pour la première fois m'était insupportable. Je ne puis dire quel fiel se formait dans mon cœur. Est-ce pour discréditer maman à mes yeux qu'il m'a fait venir jusqu'ici? Ainsi, après vingt-cinq ans, ce jaloux n'est pas encore apaisé!

— Peut-être, lui dis-je, n'avez-vous pas su obtenir ces trésors. Pour être spirituel, il faut ne pas se sentir devant un censeur terrible qui fait sans cesse votre procès.

Il doit avoir peur que je ne le quitte, car là-dessus, au lieu de se fâcher, il s'est approché de moi. J'ai vu sa grande taille s'incliner :

— Je n'ai pas voulu te faire de peine, Pauline, ni te blesser dans ton culte pour ta mère. Encore moins me plaindre. J'ai eu trop de torts envers vous deux. Il ne me demeure aucun droit. Je voudrais seulement que tu me comprennes mieux. Peut-être un jour m'expliquerai-je devant toi.

Puis il alla prendre le thermomètre à l'ombre et m'avertit qu'il n'y avait plus que 36° et que nous pourrions peut-être sortir; mais je dis que je ne le désirais pas et remontai dans ma chambre.

Plus il semble se rapprocher de moi et plus il s'éloigne. L'étranger des premiers jours qui excitait ma curiosité était — je le vois à présent — beaucoup plus à portée de ma connaissance que cet

ancien mari de maman dont les vieux secrets remontent peu à peu à la surface. Faut-il donc ne pas voir vivre les hommes pour sonder leur âme? L'âme est-elle comme ces eaux claires que le mouvement trouble; la vase s'agite et on ne peut plus apercevoir les grands fonds? C'est peut-être pourquoi les premiers jours de l'amour entre deux êtres sont si lucides. Quand la vie commune est venue agiter la vase, finie la visibilité!

Est-ce d'un homme sans générosité de me dissimuler avec tant de pudeur la douleur d'avoir perdu une compagne que je ne puis aimer? Hier, le valet de chambre qu'il a depuis près de quinze ans, Victor, m'a dit :

— Mademoiselle devrait faire prendre à monsieur quelque chose pour dormir. Monsieur ne dort pas. Je l'entends marcher une partie de la nuit dans sa chambre.

Or, quand je demande à mon père, le matin, s'il a bien dormi, il me répond : « Mais oui, assez bien, je te remercie. »

Qui était donc cette femme près de laquelle, un quart de siècle, il n'a jamais éprouvé le besoin de s'évader une seule fois vers la sérénité apaisante du nombre?

Je parle avec lui de mes études. Il m'interroge aussi sur vous, Patrice. Il m'a dit : « Tu le connais bien, ton fiancé? Efforce-toi de bien le connaître. Tu ne sais pas la bonne volonté, le désir de garder intelligemment le bonheur conjugal qui peuvent exister, au moment du mariage, dans l'âme d'un jeune homme qui réfléchit beaucoup. Il y a chez l'homme, à ce moment de sa vie où il s'élance vraiment dans sa carrière humaine, une si bonne envie de bien

faire qu'elle toucherait les femmes, si elles se rendaient compte de l'application, du désintéressement, de la pureté d'intention, de la gravité qu'ils apportent à cette opération de l'union des existences. Il ne s'agit pas de jouer sa chance. On veut se l'assurer, la fonder en raison. Mais une jeune fille comprend difficilement les intentions secrètes, les mobiles de l'homme...

Mon père en est demeuré là, coutumier de ces réticences. Il a eu raison. Il savait bien que j'avais compris. Je revoyais l'adolescent de la rue Saint-Dominique devant le cerisier poussé dans l'étroite cour. Ma pauvre Béatrice n'a jamais pu prendre au sérieux le plan conjugal élaboré là par l'étudiant qui n'avait pas une idée pratique.

8 juillet.

J'ai beaucoup réfléchi cette nuit à cette confrontation qu'a été la première année de mariage pour ce jeune homme et cette jeune fille d'autrefois, si éloignés l'un de l'autre. Maman était si rieuse, si influencée par la fantaisie d'Anselme, que les idées sévères de ce garçon qui prétendait diriger leur destin sentimental la faisaient pouffer. A-t-elle essayé de le comprendre? Cela, jamais. Son esprit rapide jugeait électriquement ce qui lui déplaisait. L'esprit de maman est infiniment plus vif que celui de mon père. Mais mon père est loin d'être le premier venu...

10 juillet.

L'orage a enfin éclaté hier. Le tonnerre est tombé plusieurs fois sur la montagne Sainte-Roseline et les grosses tuiles rousses des toits de Palanque ont été lavées par d'obliques nappes d'eau qui couraient de

l'Est à l'Ouest comme un torrent aérien. Tous les habitants sont calfeutrés chez eux comme si dehors sévissait un cataclysme, car la pluie continue. On a ouvert les volets de la maison qui est grise, claire, complètement différente. On dirait une sous-préfecture de l'Ile-de-France ou du Pas-de-Calais. Mon père aussi a changé. Il a, par la pluie, retrouvé sa vraie physionomie tranquille d'homme du Nord : une secrète paix. Et en même temps je le sens plus communicatif. C'est à la pluie, à son bruit monotone, à son action sédative que j'attribue la confession qu'il m'a faite ce matin après le premier déjeuner.

Je crains de lui avoir répondu un peu sèchement lorsque, m'ayant vu lire la lettre de maman, il m'a demandé de ses nouvelles.

— Pauline, me dit-il à mi-voix, je ne suis pas ton ennemi.

Je pensais : « Peut-être pas mon ennemi, mais si peu mon père! » Sans que j'eusse rien répliqué de cette idée, à mon silence, à mon demi-sourire, il dut la deviner, car il reprit :

— La faute que j'ai commise envers la petite fille que tu étais, il y a vingt-quatre ans, lorsque j'ai défait ton foyer normal, crois-tu que je ne l'aie pas expiée un peu, en ignorant toute la belle évolution de ta jeunesse? On dirait que tout ce que j'avais souhaité dans l'âme de ta mère s'est accompli en toi. Mais de ces échanges divins que j'avais rêvés avant que tu ne naisses, de ce commerce du père et de son enfant, sur quoi je méditais déjà à dix-sept ans, de cette nourriture qu'on donne à l'âme après la vie, que j'envisageais sous la forme de l'oiseau paternel qui semble gonfler son oisillon de sa substance, de tous ces graves

plaisirs humains j'ai été frustré, car, quoi que j'aie fait, quoi que j'aie demandé, ta mère m'a toujours refusé ta présence chez moi en dehors d'affreuses visites officielles. A voir ce que tu es devenue, Pauline, tu n'as rien à regretter. J'ai tout manqué dans ma vie. Je t'eusse peut-être manquée aussi. Mais j'ai beaucoup souffert, tu sais.

Je résistai à l'émotion trop facile qu'on peut subir à entendre de telles paroles. Je me rappelai qu'à maman aussi mon père tenait des discours empreints de pathétique.

— Il n'empêche, lui dis-je, que vous avez eu une vie très heureuse dans votre second mariage!

Beaucoup plus que des paroles, alors, agit le regard qu'il jeta sur moi. Devant l'anxiété, l'étonnement, la déconvenue de ces yeux, j'aurais voulu n'avoir pas laissé échapper ma rancune. J'appelais sa réponse, je désirais qu'il s'emportât, qu'il criât, qu'il allât jusqu'aux injures comme l'oncle Anselme aujourd'hui dès qu'on le contrarie. Mais je l'imagine impuissant à mettre au jour ses émotions trop profondes. Ce qui se passe d'extraordinaire dans son âme, surtout l'agitation, je suis assurée que cet être en demi-teinte serait confus de l'exprimer.

Il y avait eu déjà entre nous de ces silences difficiles où l'on se sent accablé par le voisinage trop proche d'un esprit qui semble peser sur vous. Que des paroles seraient légères à côté de cette muette impression! Jamais encore l'inconnu de l'âme de mon père ne s'était imposé à moi d'une façon si angoissante. De même que j'eusse demandé grâce pour rompre enfin ce silence, je formulai des excuses : « Ce n'était pas un reproche que je venais de faire. J'avais été indiscrète simplement. » Il

secoua la tête. Il luttait contre son penchant de taciturne. Je devinais ses efforts pour venir à bout d'une honte qui étrangle son plus simple aveu. Je les devinais à l'anxiété de son regard. Et soudain, avec cette sorte de peur émouvante au fond des prunelles :

— Je n'ai jamais aimé une autre femme que ta mère.

Ces mots me furent projetés d'une telle distance, du fond si lointain de cette âme obscure, que j'en fus étourdie. Ce n'étaient pas des paroles ordinaires aux discours humains dont on prend et dont on laisse. C'était un jet de pierre, direct, indéniable. Mais lui, semblait soulagé, contenté et vouloir continuer, si possible, ce labeur dont toute sa pudeur tremblait encore. Il savait que reprendre une autre fois ce prélude serait impossible. Et en ce moment même, il s'en fallut d'un rien, d'une porte qui aurait battu, du timbre du bureau qui aurait retenti.

Et j'entendis une voix sourde me dire :

— Je ne trahis pas, en proclamant cette vérité, la compagne disparue qui a sacrifié sa carrière, sa gloire, ses goûts, sa personnalité, sa nationalité pour devenir l'humble soutien d'une vie désolée. Il faut que tu le saches, Pauline, Youlia était un très grand médecin. Elle avait le feu sacré, la science, l'intuition, tout. Elle devait bientôt quitter Maisons-Laffitte et s'installer à Paris où elle avait déjà loué un appartement près du Luxembourg quand je l'ai rencontrée, un jour de détresse. Tous ses maîtres le lui avaient conseillé. Ils lui passaient la plus étonnante clientèle pour une femme de cette époque. Aujourd'hui, elle serait célèbre. Elle a renoncé à cet avenir qui l'attendait. Tu vois dans quelle obscurité elle a vécu ici. Obligée d'aller dans

le monde, de recevoir les femmes de fonctionnaires qui la traitaient comme une métèque, à cause de son accent. Et pendant vingt-cinq ans, je ne dis pas dans ses paroles, mais dans son humeur et dans les plus indiscernables mouvements de ses traits, j'ai épié en vain le rappel de ce qu'elle avait abandonné pour me suivre. Tu peux, je pense, Pauline, évaluer là-dessus ma dette envers elle et la religion que j'avais vouée à ma chère femme. A sa mort, je me suis senti vraiment effondré. Il ne me restait rien.

Mon père ne me regardait pas en parlant; il obéissait à un devoir plus qu'à un besoin en s'extériosant ainsi comme il ne l'a peut-être jamais tenté de toute sa vie. Je crois qu'il prononçait ces paroles qui devaient être dites, sans trop penser que je les écoutais, de peur de se taire. A cet endroit, il leva sur moi des yeux si misérables que, sous la poussée de la pitié, pour la première fois mon cœur céda et je n'en pus arrêter l'élan vers ce vieil homme qui me suppliait pour ma confiance.

— Mais, père, lui dis-je, assez troublée, je l'ai bien compris, puisque je suis venue.

C'était aussi la première fois que lui donnais ce nom de père. Il lui fit savoir que je ne me défendais plus contre lui. Ses paupières battirent, soit pour refouler des larmes, soit au contact de mon sentiment nouveau qui l'atteignait à l'improviste. Et parlant de plus en plus bas :

— Ma reconnaissance pour elle est inexprimable.

Il s'arrêta là une seconde; c'était pour se rappeler un vers de la comtesse de Noailles qu'il arrangea ainsi :

Son cœur toujours tendu et prolongé vers moi...

Et encore :

— Dieu! que nous semblions différents, cependant! Son matérialisme était effrayant et la satisfaction qu'elle en tirait encore plus incompréhensible. Elle ignorait l'inquiétude, la soif intérieure de l'infini. « C'est si simple », répétait-elle toujours. Ou : « C'est si naturel! » Dans la première partie de sa carrière elle avait ordonné sa vie morale autour de la science; dans la seconde, autour de moi, et ces deux axes ont toujours suffi à son équilibre. Elle me comparait à un enfant qui n'est jamais satisfait, et parce qu'elle n'était heureuse qu'en attribuant une cause à tout, elle s'en tirait là en m'expliquant avec un fatalisme merveilleux que je regretterais indéfiniment d'avoir vu mourir mon seul amour, qui était l'amour de ta mère, comme je le lui ai avoué le jour qu'elle m'a, je puis le dire, ramassé pantelant dans la rue. Sa philosophie primaire donnait cette cicatrice douloureuse comme cause à tous les flottements, aux doutes qu'elle lisait en moi. Car, chose extraordinaire, cette positiviste faite d'un autre sang, d'une autre étoffe que mon âme, cette étrangére qui a toujours ignoré le sens de la plupart des mots subtils de notre langue, ne pouvait se pencher un instant sur moi sans voir ce qui s'y passait, comme le radiologue qu'elle était autrefois plongeait au fond des corps. Elle aurait été incapable de sentir ce que je souffrais, et de quelles causes complexes, multiples je souffrais. Mais le médecin n'éprouve pas non plus la douleur du malade, et j'avais au moins cette douceur d'être soigné. Tu le vois, Pauline, et c'est pourquoi je t'analyse si longuement le dévouement, le désintéressement de ma pauvre femme, elle n'a jamais eu que l'ambition d'endormir

ma vieille douleur. Et elle savait que je le savais. Je ne la trahis donc pas aujourd'hui (où je te laisse voir néanmoins combien j'ai pu la chérir) en te disant que je n'ai jamais aimé d'autre femme que ta mère.

Je vous rapporte, Patrice, à peu près mot par mot, ce que fut la conversation de ce matin, dans la salle à manger, au bruit de la fontaine provençale qui s'écoulait dans un petit son de fifre parmi le tambour de la pluie sur les toits. Mais ce que je ne puis vous rendre, c'est cet effort pénible, cette recherche des termes, ce scrupule d'une impropriété ou d'une impudeur dès qu'il s'agissait des réactions personnelles, intimes, qu'il aime tant cacher. Je frémissais vraiment de ce que lui coûtait cette mise à nu, mais aussi de l'acte de foi qu'elle m'arrachait envers ce père inconnu. Non, il ne se peut que ce soit sa vérité profonde que j'ai entendue là. Il ne mentait pas. Il ne trompait ni lui, ni moi.

Je pense à ce personnage falot aux entêtements ridicules, à ce fonctionnaire lunatique et médiocre que je vous ai montré dans mes premiers cahiers...

Il aurait parlé davantage ce matin, si le téléphone intérieur ne l'avait appelé au bureau pour une question litigieuse à traiter avec un receveur d'enregistrement. Il m'a quittée précipitamment sans attendre de moi le moindre écho à cet appel immense qu'il venait de lancer vers mon cœur.

Au déjeuner nous nous sommes retrouvés. Je n'ai pu faire devant le domestique aucune allusion à ces terres lointaines vers lesquelles il m'avait emportée ce matin. Mais il avait l'air moins triste. Chose curieuse, le son de sa voix était changé,

plus assuré, plus désinvolte. Pour dire la vérité, il avait l'air moins intimidé devant moi.

Après tout, c'est peut-être ma propre figure qui n'était plus la même devant lui.

Cet après-midi, je me suis enfermée dans ma chambre.

*
* *

11 juillet.

Copie d'une lettre de maman reçue ce matin :

« Ma Pauline, ta pauvre Béatrice est bien misérable sans toi. Elle se traîne dans cet appartement où tu fuis de pièce en pièce et qui pour la première fois lui semble grand. Germaine elle-même s'ennuie. Elle a repassé hier ta petite chemisette à pois et, bien entendu, l'a roussiè au col. (Faut-il te l'envoyer à Palanque, malgré cette horreur?) Je l'ai grondée. Elle a pleuré en m'affirmant : « Si « mademoiselle aurait été là, elle se serait fichue « de moi, mais elle n'aurait pas dit que j'en ai fait « exprès. »

« Il y avait hier des occasions au Printemps : j'y ai fait un tour pour tuer le temps. J'ai trouvé un rouge à lèvres exquis et parfumé au géranium. Anselme est venu dîner avec moi, et ce diable de garçon s'est avisé que j'avais changé mon rouge. Il m'a dit : « Ma vieille, tu as trente-cinq ans. »

« Depuis ton départ, je le vois presque chaque soir. Il me parle de toi. « Et la petite? que dit-« elle de Jacques? Pourvu que cet animal ne jette « pas le grappin sur elle! Avec cette frénésie de « s'annexer tout ce qui rôde autour de lui, il est « capable de la détacher de toi pour la prendre en « exclusivité! » Et il me répète : « Méfie-toi, méfie-

« toi. A ta place, je ne la laisserais pas trop long-
« temps chez cet être ranci dans les paperasses. » Je réponds à ton pauvre oncle que je me sens bien tranquille, que tu es une plus forte tête que moi, qui ne souffrira pas d'être dominée.

« Il a vendu par Berheim son *Enfant danseuse* qui était aux Artistes français l'année dernière, tu te rappelles? les bras allongés, presque suspendue en l'air, les jambes reposant sur les pointes, et la poitrine, un si joli morceau de peinture. Tout cela a filé en Norvège chez un armateur-amateur. C'est dommage. J'allais exprès rue Vavin pour la revoir. Enfin Anselme m'a remis cinq cents francs pour cette petite robe des Trois Quartiers dont j'avais tant besoin cet été. Tu sais, la robe en crêpe de chine rouge toute en draperies croisées.

« Je n'aime que toi, ma fille, et je meurs d'ennui jusqu'au 1er août. »

13 juillet.

Le soleil est de nouveau magnifique. Une pêche mûrit en trois heures. L'eau de la vasque tiédit avant qu'on ne descende au jardin, malgré son bruit glacial. Cet après-midi j'ai demandé à mon père une nouvelle promenade. Il m'a proposé de prendre la voiture. « Mais non, ai-je insisté : à pied. — Tu dis ainsi parce que tu sais que j'aime la marche. — Je vous assure que je l'aime aussi. — Je crains ta fatigue... » Vous voyez ces enchères et où nous en sommes sur le point de l'amabilité mutuelle.

C'est qu'hier j'ai liquidé un sédiment de poison que j'avais au fond du cœur, un résidu qui brouillait encore cette figure nouvelle de Jacques, si nette, en train de se former en moi. J'ai telle-

ment horreur des équivoques! Songez, Patrice, que je flotte encore entre le père indigne que j'ai jugé et condamné jusqu'à vingt-sept ans et un inconnu qui m'attire. Ainsi le mot d'Anselme : « cet être ranci dans les paperasses » m'a fait mal. Songez que je venais d'entrevoir la vie profonde de l'homme qui respire ici dans une atmosphère auguste de douleur et de pensée!

Bref, hier soir, comme nous fumions après le déjeuner, je lui ai posé cette question :

— Si vous avez regretté véritablement que je vous devinsse peu à peu une étrangère, comment n'avez-vous pas fait un geste pour vous rapprocher de moi?

Il m'a regardée, au comble de l'étonnement :

— Mais, Pauline, pendant toute ton enfance j'ai supplié ta mère de m'accorder au moins tes vacances. Et depuis que je suis ici, combien de fois, dans mes lettres, t'ai-je conjurée de venir me voir? Combien de fois t'ai-je dépêché Sasseville avec mission de te ramener? Chacun de tes refus m'a blessé très...

Il chercha probablement un adverbe qui ne laissât passer qu'avec retenue la mesure de la contrariété qu'il voulait strictement exprimer et, comme il arrive souvent, sa voix à demi éteinte n'acheva pas la phrase.

— Vous si subtil! m'écriai-je enfin, vous pouviez concevoir que je fusse, moi, dans cette maison, reçue par celle qui vous a pris à maman et dont la vue m'eût été une douleur indicible?

— Mais, Pauline, Youlia ne m'a pas pris à ta mère... du moins comme tu l'entends... avant que celle-ci n'eût quitté la maison, et moi. D'ailleurs, déjà, mon amour, cet amour unique dont elle fut

le principe, était mort. Je n'étais plus occupé depuis des mois qu'à le sauver, à le ranimer, faisant flèche de tout bois, aux abois, comme un homme qui a perdu tout crédit, dont la faillite va être annoncée, mais ne l'est pas encore, de sorte qu'il cherche toujours à emprunter. J'avais recours à des expédients. Je l'ai emmenée au château de Sasseville. J'essayais de faire parler pour moi la nature, la campagne. Ensuite, ce fut le théâtre, la musique. On commençait à connaître Debussy, Cortot aussi. Ces retours de concert le soir, dans les taxis... Elle m'amenait à lui dire : « Mais je ne me sens cependant pas un monstre, Béatrice! Qui croyez-vous donc que je sois? » Et elle, inexorablement...

Sa voix s'éteignit tout à fait, je n'entendis pas le reste. Mais tout à coup il se redressa et reprit sur son ton ordinaire :

— Je te demande pardon, Pauline, de découvrir devant toi cet inextricable et morbide mélange que composaient alors nos deux âmes. Je ne te dois que le silence. Je m'excuse. Je voulais seulement te dire que dans ta présence ici, rien, rien n'aurait offensé ton culte pour ta mère. Tu aurais été simplement *ma* fille, tu comprends.

Au bout d'un silence, assez émue :

— Mais je voulais seulement savoir pourquoi, lors de vos voyages à Paris, vous ne veniez pas me voir, à la Faculté, chez Sasseville, n'importe où...

Il sourit faiblement.

— Tu croyais que j'allais à Paris? Non, jamais. Pas une fois. Elle était devenue très casanière; je n'aurais pas pu d'autre part la laisser seule ici. Et puis, je n'avais pas de ministre à harceler, aucun désir d'avancement...

A mesure que dans ce domaine j'abats des fourrés obscurs et hostiles, et que je déblaye ce terrain, la vérité m'en apparaît plus attrayante. Toute vérité dont je m'empare est favorable à mon père. Je me dis parfois qu'à la place de maman, j'aurais su découvrir l'harmonie secrète qu'il semble y avoir dans cet homme et m'y accorder. Mais n'est-ce pas que, physiologiquement et spirituellement, aujourd'hui, mon être représente en effet une harmonisation de ces deux-là?

Qu'y a-t-il au juste en moi de mon père?

Je ne m'étais jamais promenée de si bon cœur avec lui que cet après-midi où nous allions avec nos lunettes noires dans la pierraille de la montagne Sainte-Roseline. Quelle joie de voir nette une âme qu'on vient de laver d'un soupçon! Celui de ces voyages à Paris que je prêtais à mon père, — et qui m'étaient autant d'offenses personnelles, — une fois disparu, je pouvais m'autoriser quelques abandons au sentiment filial. Est-ce une faiblesse? Que dirait ma pauvre chérie? A la première pause que nous fîmes dans un endroit affreusement sauvage au-dessus d'un à-pic sur la Durance, je dis avec une émotion que je ne me dissimulais pas à moi-même :

— Père, j'ai souvent pensé à cette petite chambre de votre appartement, rue Saint-Dominique, où vous avez passé votre jeunesse. Ma mère m'en a tant parlé que je la revois mieux par ses souvenirs que par les miens, bien que j'y aie couché un soir où grand'mère m'avait gardée après un grand dîner auquel j'avais été invitée avec vous, à six ans. Il y avait un cerisier...

Le vieil homme que j'avais à côté de moi assis

sur une pierre, accablé, d'un réflexe ôta ses lunettes et je vis ses yeux gris anxieux :

— Ah! ne parle pas de ces choses... C'est si triste, ce passé, cette faillite!

Et il resta bien cinq minutes impassible, sans un mot. J'éprouvais cette confusion, la pire de toutes, d'avoir été indiscrète et maladroite. J'aurais voulu rattraper ces paroles stupides. Avec mon père, on ne sait jamais quelle mise en branle on va déclencher par le moindre mot qui aille un peu loin. Instantanément je me comparais à ma pauvre chérie qui, avec sa cervelle de linotte, et faute de réfléchir, dut tant de fois commettre de ces porte-à-faux, méconnaissant d'ailleurs totalement cette sensibilité que mon père dérobe si bien. Et j'eus une soudaine illumination de ce que put être cette vie conjugale près de laquelle maman, Anselme, mes grands-parents du boulevard Saint-Germain, tous si incompréhensifs, formaient une coalition redoutable contre ce jeune homme sans cesse blessé et qu'ils accusaient d'être de pierre.

— Pardonnez-moi, lui dis-je dans un élan consenti. Il ne faut pas m'en vouloir si je vous recherche jusque dans votre jeunesse. Je crois que les enfants essaient toujours de se représenter leurs parents à vingt ans, à quinze ans. Ils ont besoin de les posséder jusque-là. Je sais par exemple de vous un trait qui m'a toujours poursuivie : je le tiens de maman, qui le tenait de Sasseville. Vous aviez au régiment un cheval que vous aimiez beaucoup, la légende dit qu'il vous saluait d'un sourire. Est-ce vrai?

Il ne put ne pas s'égayer à ce souvenir. Mais je crois qu'il était surtout étonné et charmé que

sa fille si lointaine eût sur son passé cette espèce d'hypothèque dont elle réclamait aujourd'hui le bénéfice.

— C'est vrai, dit-il. Il s'agissait d'une jument assez vive. Elle s'appelait Pervenche; beaucoup de race; quand on lui adressait la parole, à son seul nom elle avait ce mouvement bien féminin de renverser en arrière et de balancer sa fine encolure. Mon brosseur l'accusait d'être bavarde parce qu'au plus léger bruit, nerveuse, spontanée, on l'entendait hennir. Je te montrerai ses photographies. Tu ris, Pauline. J'avais vingt et un ans et cette domination sur une bête domptée prenait pour moi l'allure d'un symbole. Je venais de subir des années de choc. Personne ne l'a su. Personne n'a soupçonné le mystère de mon enfance. D'ailleurs, est-ce que toutes les enfances ne sont pas des mystères, dis, Pauline, toi qui sors à peine de la tienne? Il est vrai que vous autres, aujourd'hui, vous avez une façon de prendre les réalités à bras-le-corps qui est votre salut. Tant mieux! tant mieux!

Je l'écoutais, j'étais haletante, je touchais au point le plus sacré de ce domaine d'âme, à l'inaccessible, au saint des saints, à la forêt vierge de ce continent inconnu où je suis sûre que personne n'est entré, dont cet homme est lui-même le sauvage gardien. Pourrait-il jamais me l'ouvrir? N'allait-il pas s'arrêter?

Hélas! il s'est arrêté, effrayé de m'avoir menée jusque-là, anxieux de nouveau comme à se découvrir nu devant mes yeux. Et il eut ce second réflexe presque risible de remettre ses lunettes noires et de s'abriter un moment dans le silence.

Après cette histoire de cheval, il n'a plus rien dit. Nous sommes redescendus par des chemins assez

escarpés où des touffes de genévrier épineux nous griffaient au passage.

15 juillet.

Hier étant la Fête Nationale, mon père a dû défiler avec le Préfet et les magistrats à la tête du bataillon de chasseurs alpins caserné à Palanque. Je me suis souvenue de son horreur du régime que maman m'avait tant de fois dépeinte sous la forme d'une hostilité héréditaire et invétérée dans sa caste. Et comme j'ai encore comme lui des retours de flamme de ma vieille rancune, dans un esprit de taquinerie je lui ai demandé au déjeuner :

— Vous êtes rallié, maintenant?

— Rallié à qui?

— A la République.

Au même instant, j'eus la perception très nette que je venais de rééditer un de ces petits procès de tendance dont maman a dû le harceler pendant quatre ans. Je venais de parler la langue de Béatrice, de lui jeter une flèche de Béatrice, un soupçon de Béatrice. A cet homme perdu dans un pays d'émotions, d'impressions innombrables, inexprimables, elle n'a cessé d'envoyer de tels traits, dont je sens également en moi la tentation fréquente. Patrice, je vous l'avoue pour que vous me le rappeliez un jour si je vous rendais victime de cette hérédité.

Alors mon père m'expliqua que jamais il ne s'était soucié de politique. Que sa seule opinion était qu'en politique il n'est que le sentiment et non point de pensée. Mais il savait bien d'où venait ma petite ironie. A un certain dilettantisme vis-à-vis du régime, ma mère avait attribué un attachement possible à la monarchie, lui reprochant de faire retomber sur M. Fallières le sang de ses ancêtres

guillotinés (phrase connue qui me fit sourire). Il me parla longtemps sur ce ton, me raconta comment il avait connu Clemenceau auquel il s'était profondément attaché. Il lui devait sa situation et aussi des entretiens dont il se souvenait avec joie.

Ainsi l'on peut donc, de son mari ou de sa femme, de l'être auquel on est comme mêlé par les communautés de l'habitat, de l'intérêt, des épreuves, des espoirs, construire un personnage irréel, n'ayant aucun lien véritable avec le conjoint que l'on tient dans ses bras!

17 juillet.

Je puis aller et venir dans cette maison, me heurter à la table à ouvrage de Youlia, à sa bibliothèque scientifique qui trône dans le bureau de mon père, m'asseoir sur le canapé qui sent encore son parfum, prendre à cinq heures le thé avec le citron et les confitures, me savoir suivie, chaque fois que je monte le noble escalier Louis XV, par le regard prophétique de Tolstoï, dont la barbe sereine se perd dans la muraille peinte en faux marbre, cette femme s'est totalement évanouie de ma pensée. Je l'ai fait entrer dans le néant. La personnalité de mon père éteint son souvenir, l'abolit, le supprime. Le peu d'elle qui resterait ici, pour moi, c'est l'expression du rapport établi naguère entre eux, entre cette adoratrice et son idole. Confusément je sens le vide d'un temple où il n'est plus de fidèle. Ce manque à être aimé qu'il doit éprouver me rend triste.

Mais bien plus puissante est l'évocation de l'autre rapport, celui qui unissait Jacques et Béatrice, toujours indéfinissable pour moi depuis que j'ai reconnu si fallacieux celui que j'avais imaginé.

18 juillet.

Victor, le valet de chambre, est venu m'avertir ce matin que mon père était pris d'une terrible migraine dont il souffre paraît-il souvent et qu'il ne descendrait pas. J'ai demandé s'il avait besoin de soins, s'il fallait voir un médecin.

— Jusqu'ici, madame était là. Maintenant...

Je ne puis dire l'émotion que j'éprouve lorsque j'entends ce Victor si réservé qu'il semble accordé au ton réticent de son maître, en parler avec cette compassion. Est-ce Victor qui est une perle? Est-ce mon père qui commande insidieusement qu'on l'aime?

A onze heures, j'ai dépêché Victor près de lui pour demander s'il désirait me voir. « Monsieur, est venu me rapporter Victor, a dit qu'il en serait bien heureux. »

Je ne connaissais pas sa chambre. Elle est symétrique à l'un des grands salons du côté gauche et royale dès l'abord, avec ses boiseries sculptées peintes blanc et or, ses encoignures provençales ornées de pommes et de raisins en relief et son lit monumental surmonté d'un pavillon de soie brochée ancienne, si officiel, avec ses peintures chinoises sur le bois gris. La tête de mon père reposait sur un amoncellement de coussins. Il y avait l'air perdu et misérable. A ma vue, il eut son regard anxieux qui balaya la grande pièce pour s'assurer si rien ne traînait sur aucun meuble, si l'ordre était parfait. Qu'il l'était donc! On aurait dit une salle du Musée de Versailles, à la différence que le Prince souriait au fond du lit royal, d'un sourire endolori, les yeux blessés par la lumière des immenses fenêtres. Rien n'est attendrissant comme un homme

malade. J'eus beau lui demander comment il se trouvait, je ne pus lui arracher un mot sur son mal. « Cela va mieux. » C'était tout. Mais il ne pouvait ouvrir les yeux et tourmentait fiévreusement les brandebourgs de son pyjama.

— Je vais vous mettre des compresses sur le front, lui dis-je.

Sa stupéfaction parut telle que je m'écriai :

— Mais voyons, père, n'est-ce pas naturel?

Avec le concours de Victor qui prépara tout, ce fut une opération bien facile mais qui parut le confondre. Il me répétait qu'il était désolé de me causer cet ennui. Il avait rejeté en arrière sa chevelure massive à l'éclat de métal. Je vis les rides délicates de son front qui traçaient comme une portée musicale tant elles étaient fines et rectilignes. La troisième fois que je rafraîchissais l'eau claire il prononça :

— Chère Pauline!

Et je me rappelai que dans l'appartement de la rue de Rivoli, lors de ma première année, c'est lui qui donnait à mon immobilité, par ses jeux, l'initiation du mouvement et de l'espace. C'était le même, et j'étais la même. Je me rappelais aussi certaines révoltes de mes dix-sept ans quand je me disais : « Je n'ai pas de père! » Il peut y avoir beaucoup de raffinements dans le sentiment filial. C'est un sentiment intellectuel plus qu'instinctif.

Par courtoisie, je pense, il me dit que le remède l'avait excessivement soulagé, et il me pria de revenir près de lui l'après-midi.

On avait fermé les volets quand, à deux heures, je suis rentrée dans la chambre. J'étais sûre que mon père avait réclamé cette seconde visite pour me parler intimement. Et je suis sûre maintenant

que s'il l'a fait à la faveur du resserrement subit de nos liens précaires, c'est qu'il savait qu'une telle occasion ne se renouvellerait plus, que nous ne retrouverions plus un autre jour de migraine où je prisse la même initiative de lui prouver que je ne le déteste pas et où il fût lui-même sous l'enchantement d'une surprise absolue à mon sujet.

Il paraissait pressé de se décharger. A peine étais-je assise près de lui, comme s'il avait peur que son propos ne lui manquât, il commença de sa voix presque inintelligible :

— Tu m'excuseras, Pauline, si j'ai peine à me révéler. C'est un art qui me fait défaut. Et si vain d'ailleurs! Car nous sommes un tel chaos qu'essayer d'être sincère en se justifiant, c'est presque aussitôt s'accuser. Et si l'on veut prononcer un plaidoyer pour soi-même avec conscience, on en arrive à crouler en route sous le choc de découvertes ignobles. C'est pourquoi l'on ne devrait jamais parler de soi (même en mal, d'ailleurs, car l'on peut se tromper aussi sur le pire). Personnellement, je n'y ai pas de penchant. Communicatif, je n'ai jamais pu l'être. Je suis un muet. Comment accordes-tu cette impuissance, et cette fureur d'être deviné que j'ai toujours eue? Je pense à ta mère en te faisant cet aveu. Car notre faillite, notre échec n'a pas eu d'autre point de départ, et c'est sur ce drame que je voudrais t'éclairer, pour que tu me comprennes, Pauline, pour que tu me comprennes, vois-tu! Personne ne m'a compris, que Youlia; mais elle, sans discrimination; elle ne me comprenait pas, elle me voyait. Les Occidentaux ont besoin qu'on les discute. Toi, Pauline, tu me discutes sans cesse depuis que tu es arrivée. Tu es arrivée me détestant. Je m'en suis bien aperçu. Je voudrais

obtenir de toi un amour motivé. De toi dont l'intelligence m'est un sujet de plus grande tendresse. Je voudrais que tu ne me prennes plus pour un monstre, ni pour l'ennemi de ta mère. Ta mère... Si tu ouvrais cette encoignure-là, à gauche, tu trouverais dans un petit cercueil d'acier ses plus belles photographies et tout ce qu'on garde, du moins ce que l'on gardait dans l'autre siècle, — car je suis d'avant 1880, — d'une femme aimée. Des lettres, des fleurs, des gants, des cheveux. Nous connaissions, nous autres de ce temps, l'amour pathétique, animé du souffle d'un dieu, c'est-à-dire enthousiaste, au sens propre du mot. L'amour qui divinisait une vie. Il y a en Seine-et-Marne un petit pays appelé Claymançon que tu ne connais certainement pas, où nous avons vécu, ta mère et moi, des jours qui ne sont pas de la terre. Dans ce coffre dont je te parle tu trouverais aussi des photographies de Claymançon. Là nous étions sans rien qui nous séparât, personne pour souffler à ma compagne qu'elle était d'une autre essence que moi, que la sphère où elle vivait me serait à jamais fermée. Nous étions elle et moi dans l'absolu. Aucune contingence ne venait réfracter, dévier l'intuitive vision que nous avions l'un de l'autre. Ils ont dit que j'étais jaloux, Pauline! Mais je préservais notre bonheur, rien de plus. Jaloux? moi? »

Et je voyais la longue main osseuse, un peu noueuse déjà de mon père s'abattre sur le drap, attester en coups moelleux la fondamentale erreur de Béatrice et de sa famille. Mais son air changea, tout à coup. Il s'assombrit :

— Non, pas jaloux, reprit-il, et sa voix baissa encore de deux ou trois tons, mais follement orgueilleux peut-être... l'orgueil... Il faut remonter

au plus obscur de l'enfance, de la pré-adolescence, au petit garçon qui rêvait devant le cerisier, comme dit Sasseville. C'est là, Pauline, que la source s'est empoisonnée. J'avais treize ans, j'étais enfermé dans un appartement pour tout petits bourgeois et le château de ton grand-père venait d'être vendu. Jamais plus je ne devais retourner à Sacy-sous-Ecole. Cette vieille demeure délabrée, qui m'avait été si naturelle jusqu'ici, que je ne la trouvais ni belle ni laide, ni riche ni pauvre, mais simplement essentielle, avec sa façade blanche et deux ailes se mirant dans les douves et les marches du pont grignotées par l'humidité, s'éleva tout à coup dans les espaces de mon imagination comme dans une apothéose. Réduit à être un garçon comme tous les autres, qui logeait en commun avec tant de gens dans un immeuble bourré de locataires, j'évaluai tout à coup le prix de ce que j'avais perdu. Ce château perdu devint inestimable.

« C'est un âge où l'on commence à sentir le goût des plans sociaux. C'est l'âge surtout où les pattes poussent aux larves de tous les vices. L'enivrement de soi est peut-être le premier. A me sentir déchu faute d'un château, je fis de mon aigreur un stimulant et un tonique pour ma préparation à l'avenir. Mon ambition, vain comme j'étais à treize, à quatorze ans, fut de parvenir à la fortune pour racheter Sacy. Mon Dieu, Pauline, de quoi sommes-nous faits! Le mobile de mes bonnes études, de ma quatrième et de ma troisième si louables, fut de reconquérir âprement ma place de petit noble tombé de l'échelle sociale. Te souviens-tu de ton grand-père et de sa désinvolture aimable à l'égard du Sort? Lui, dans la compression de nos existences restait un grand noble, un vrai. La perte de son

château ne lui avait rien ôté. J'aurais eu honte qu'il devinât ce que je souffrais. J'aurais voulu, pour que personne, et lui avant quiconque, ne pût le soupçonner, étouffer sous des matelas de silence mon mal intime.

« N'a-t-il pas couvé insidieusement ce mal, les années qui suivirent et pendant lesquelles (avant de découvrir même que le fils d'une grande famille déchue a les reins cassés et ne remonte pas aux échelons abandonnés) je m'élevais, Dieu merci, à un autre palier moral; et ce mal n'a-t-il pas reparu clandestinement dans mon amour? Cette ambition d'un amour surhumain, dans lequel ne survivrait aucune des tares courantes, cette présomption de réaliser un mariage qui échappât aux lois impitoyables de destruction de l'amour, n'était-ce pas encore de l'orgueil, dis, Pauline, est-ce que tu ne crois pas?

— Père, repartis-je, vous savez bien qu'on ne peut discerner la dose d'orgueil qui se mêle à nos désirs de perfection. Peut-être y a-t-il un danger à rechercher l'Absolu. Le vrai c'est le Relatif. Mais de l'orgueil au sens où on l'entend généralement, vous n'en aviez pas.

— Vois-tu, continua-t-il, la pratique du catholicisme m'a manqué. Sa forte discipline. Il est la seule religion qui enseigne l'humilité aux hommes. Je crois que si j'y fonce un jour, tête baissée, comme cela arrivera peut-être, ce ne sera ni à cause de Pascal, ni à cause de Bossuet, ni à cause de saint Augustin, mais parce que j'aurai compris que l'humilité ne peut être qu'une thèse divine.

Il réfléchit encore un peu. Puis revenant à ses scrupules :

— J'ai pensé mon amour avant de le vivre. Plus

tard, en le vivant, ainsi écrit d'avance, j'ai négligé les conseils les plus sages, ceux de l'improviste. Ta mère par exemple me considérait comme un philistin parce que j'ignore tout de la peinture. Pourquoi n'ai-je pas essayé de la comprendre, de comprendre ton oncle Anselme qui a bien du charme? Pourquoi ai-je eu trop de confiance en ma sagesse et aucune en celle de ta mère qui devait exister aussi? A Claymançon, j'ai cru que j'avais gagné la partie. Je la voyais éblouissante dans l'herbe folle du jardin. Tu sais comme elle était belle. Elle se coiffait comme je la priais de le faire, recommençait deux ou trois fois dans la même matinée à tordre ses cheveux noirs. Je lui lisais Albert Samain, là, dans l'herbe au bord de l'Yerres. Un jour je fus bien surpris de trouver dans sa valise *Sapho* de Daudet, qu'elle aimait tant. C'était pour réentendre la scène d'amour incomparable. Je croyais revivre le contentement divin, l'union absolue de notre voyage en Hollande.

Je ne pus réprimer un réflexe d'étonnement.

— Je croyais, lui dis-je, que déjà dans votre voyage de noces, des dissentiments s'étaient marqués entre vous.

— Non, aucun. (Et ses yeux gris gardaient encore le reflet d'un ciel disparu.) Nous avons été parfaitement heureux. Nous sentions ensemble sans une divergence la douceur de ce pays, le soir nous nous communiquions nos impressions sur nos hôtes, sur l'accueil hollandais, sur la netteté de l'atmosphère, des lignes, des cités, des consciences; je connaissais exactement avec elle la consommation dans l'unité.

Quoi! un esprit subtil et chercheur, qui vit dans une apparente communion avec un autre esprit,

peut-il se méprendre à ce point sur celui qu'il prétend avoir possédé! Je me rappelle de quel cœur serré maman me parlait de Leyde, d'Amsterdam, où sereinement mon père l'avait délaissée pour ne pas quitter un vieux savant dont il était alors féru. Et parce que j'étais arrivée à une passion de juger en seconde instance le procès de mes parents, j'ai posé brutalement la question :

— N'est-ce pas là cependant que vous l'avez tellement fait souffrir en lui disant qu'il n'y a pas que l'amour dans le mariage?

— Oui, je crois, c'est possible. Un jour ou l'autre, il le fallait pour cette imagination exaltée. Elle venait d'avoir vingt ans, ne savait rien, ne se comprenait même pas. J'étais effrayé. On ne fonde pas une société dans une telle inconscience. J'ai essayé de discuter avec elle. J'ai cru qu'elle était trop jeune. Mais elle ne devait pas mûrir. Inconsciente, j'ai vu qu'elle le serait jusqu'au bout. J'ai tout essayé. J'ai voulu lui faire lire Stendhal, La Rochefoucauld, Rousseau; causer profondément avec elle, lui démontrer les dangers du rêve amoureux, lui arracher une pensée, une idée propre, elle semblait ne pouvoir réfléchir que devant les étrangers, mais pour moi...

Mon père s'arrêta là. Il se défend visiblement tout blâme trop direct de maman. Par coquetterie peut-être.

— Combien de fois, levant les yeux au milieu d'une lecture à haute voix, l'ai-je trouvée à genoux par terre jouant avec un jeune chat que nous avions. D'elle je ne pouvais tirer que les propos les plus instinctifs.

Puis changeant de ton :

— La vérité, Pauline, c'est que dans le mariage

le premier qui perd le contrôle de soi-même donne aussitôt barre à l'autre. Dans cette communauté il est défendu de cesser un seul instant cette auto-surveillance. De même que le laisser-aller physique, mises nocturnes burlesques, abandons ridicules, sapent les bases de cette attitude extrêmement grave qui convient à l'amour, de même le désordre de nos pensées, leur petitesse fréquente, leur mesquinerie, leur intempérance d'égoïsme...

Il commença encore une phrase :

— Celle que j'avais aimée dix ans avant de la connaître, qui avait réalisé mon désir le plus discuté, le plus raisonné, avec laquelle j'ai goûté l'infini, ou ce qui paraît à l'homme l'infini, un jour... voilà...

Puis sa voix mourut. Quelques minutes passèrent. Il me demanda :

— Le frais doit être venu. Veux-tu sonner, Pauline, pour qu'on ouvre les volets?

Lorsque la lumière de la place envahit la chambre, mon père avait repris sa physionomie hermétique des premiers jours, et nous parlâmes tout naturellement des Conférences internationales qui se tiennent actuellement. Je lui proposai même de lui lire le journal. Il parut extrêmement touché.

22 juillet.

Dans ma correspondance avec maman, je m'efforce à ne rien dévoiler du renversement accompli de mes idées, en ce qui concerne le maître de ces lieux. Cette réhabilitation du père pour qui ma jeunesse n'a été qu'un long blâme s'est imposée à moi sans que je l'aie voulu. Ma pauvre chérie en serait trop fâchée, si elle s'en doutait. Et pourtant elle s'en doute. Quelle maladresse ai-je laissé échapper dans mes lettres?

Il n'en est pas une des siennes qui ne me mette en garde contre les sortilèges dont peut jouer cet homme insaisissable envers ceux qui ne le connaissent qu'à demi. Elle va jusqu'à répéter le mot d'Anselme : « Méfie-toi. »

Est-ce qu'elle n'a pas raison? Ne me suis-je pas laissé embobeliner par cet extraordinaire ascendant spirituel que possède mon père? En ce moment, je le vois tout en forte vertu. Mais pourtant, un fait est là. Il a brisé les liens qui l'unissaient à maman et à moi, nous laissant nager à la grâce de Dieu pendant que lui se garait dans le havre d'un mariage où il avait eu le soin, cette fois, de choisir une esclave comme partenaire. Puis-je oublier ce divorce qui est, après tout, un parjure? Ma médiocre adolescence avait sa place ici, dans cette maison. C'est le grand portrait de maman qui devrait trôner dans le salon officiel. Est-ce que, près de ce père insidieux, je ne suis pas en train de trahir Béatrice?

Mon père aussi a changé. Il a senti qu'il me tenait. Il lui échappe maintenant de me contredire, et cette appellation qu'il a eue plusieurs fois quand il n'était pas de mon avis : « Mais, mon enfant... » Il me semble que je tombe au fond de ces deux mots, souvent empreints d'impatience pourtant, comme au creux d'un berceau.

Ma pauvre chérie qui m'attend là-bas, est-ce que je la trahis?

23 juillet.

— Pourquoi avez-vous divorcé, alors que maman vous suppliait de ne rien rompre et que son intuition lui dictait sans doute que tout s'arrangerait, que la famille pourrait se refaire?...

Je lui ai posé la question brutalement hier soir, car je ne supportais plus cette ambiguïté de sentiments qui me force à discuter sans cesse ni pitié le cas de mon père. Non, il n'avait pas lavé tout son passé. Non, rien de ce qu'il avait allégué ne justifiait cette faute que j'ai payée pendant vingt-cinq ans, moi, sa fille. Non, je n'avais pas le droit de céder à l'affection qui m'envahit, tant que je n'aurais pas vidé ma rancune.

Il réfléchit un moment. Puis :

— J'étais trop malheureux, Pauline.

Mais il eut l'air de se reprendre :

— Par faiblesse.

Et il se reprit une seconde fois :

— Par lâcheté...

Il a de ces accès de sincérité où il s'accuse jusqu'à se mettre à vif. Mais il est comme tout le monde. Au fond, il craint les sévérités de ce qu'il aime. Il n'est pas surhumain. Il s'accorde des indulgences. Il veut les justifier. Il veut surtout que son public les ratifie, et souvent, après avoir dénudé sa misère, il se dément et son respect humain plaide.

Cinq minutes après ces aveux, il retournait encore une fois à ce passé qu'il allait de nouveau évoquer devant moi.

— Le premier jour où le hasard m'a remis en présence de ma seconde femme, — tu n'ignores sûrement pas, Pauline, que je l'avais déjà connue quand elle était étudiante, — je venais de subir la plus cruelle incompréhension de ta mère, à l'occasion d'une très forte déception de ma carrière. Un avancement qui m'avait été promis, on me le refusait. Peut-être toi, Pauline, ne sourirais-tu pas comme elle, *a priori*, si je te disais que ce poste, peu reluisant en soi, on n'est guère accoutumé de le voir

tenu par un garçon qui n'a pas trente-trois ans. C'était comme un fruit bien commun, mais cueilli mûr hors saison, la beauté d'être capitaine à vingt ans, une combinaison, au goût mordant, de l'autorité et de la jeunesse. Les femmes connaissent maintenant le pathétique des compétitions, les drames de la concurrence dans la carrière, l'obsession du classement, la fascination du choix, les hantises de l'échec. Mais non, je doute même qu'elles sachent jamais, à cause d'une certaine passivité naturelle, avec quelle violence un homme peut désirer un succès de métier. On peut faire profession de stoïcisme, savoir sérier les valeurs, avoir pesé toutes les vanités qui font agir les humains, on peut s'être moqué de l'ambition, n'avoir coté que l'absolu : quand un autre est nommé chef de bureau à votre place, on sent fermenter en soi la haine et la colère.

« Mon orgueil fut de le dissimuler à ta mère. Ç'aurait été si simple de m'en ouvrir à elle à chaud, comme j'en agis à froid aujourd'hui avec toi. Mais, Pauline, on se lasse de s'expliquer en vain. Et puis nous touchons là à d'autres ténèbres de ma jeunesse dont je ne t'ai jamais parlé. Il faut encore remonter jusqu'au cerisier de la rue Saint-Dominique, jusqu'au jour où le petit garçon vaniteux qui méditait de racheter le château de Sacy est mort, remplacé par un jeune philosophe assez acide, résolu à contrarier en tout sa nature. Ce fut l'enivrement du stoïcisme. Les plus ridicules desseins d'abaissement social, de déclassement arrêtèrent, de dix-sept à dix-neuf ans, mon imagination si constructive à cet âge. C'est ton grand-père qui exigea, Dieu merci! que je préparasse une licence. Puis un jour vint où je compris que la folie des grandeurs frémissait encore dans cette frénésie d'un jeune noble rentrant dans la

masse obscure avec esclandre pour braver le sort. Je pensais que la sagesse consistait plutôt à s'éteindre discrètement, à s'adapter plus précisément aux exigences exactes de son destin. Il me parut que l'Administration ferait des funérailles décentes, un peu tristes, mais raisonnables à mon ambition de l'extraordinaire. C'est ainsi que j'entrai au ministère des Finances.

« Et puis j'avais l'attente, la certitude d'un amour rare. Je croyais que cette créature insigne qui allait venir me vengerait de tout, en comprenant qu'il y avait eu quelque peu d'héroïsme dans mon choix de cette carrière, que mon goût n'était pas de besognes faciles, ni mon essence bureaucratique. Qu'il ne fallait pas déduire mes mesures de celles de ma profession. Et cependant, Pauline, c'est ce qui fut. Loin de deviner ce que m'avait coûté mon assentiment à ce sort, ils ne firent pas autre chose, ta mère, mon beau-père, ma belle-mère, ton oncle, tous humiliés pour Béatrice de ce mari bureaucrate et qui ne me pardonnèrent jamais une profession dépourvue de gloire.

« Alors, de ma déconvenue, je n'ai rien expliqué.
« Youlia, elle, me croyait heureux. Le soir où elle m'a rencontré, elle est venue à moi comme une vieille camarade. Nous avons causé. J'ai senti le goût de son attachement d'autrefois. Dis, Pauline, qui, mais qui aurait résisté au besoin de lui confier la déception présente? Toute ma faute pourtant, ma faute initiale, le commencement de ma déchéance a été là : lui raconter l'histoire du ministère. Et encore j'ai une circonstance atténuante, car elle me voyait dans un état affreux et je ne voulais pas qu'elle l'imputât à mon chagrin de ménage. Et j'ai mis en avant l'histoire du ministère. Et *elle* a com-

pris. Voilà tout, je ne prévoyais pas, je te le jure, ce qui allait arriver par la suite...

24 juillet.

Je voudrais n'être pas venue ici. Je voudrais être demeurée dans la paix de naguère, dans cet esprit d'une jeune fille placée entre sa mère impeccable et son père chargé de tous les torts. C'était si simple ainsi, comme j'aime.

A présent, tout est remis en question. Surtout la responsabilité de Béatrice, chose dure à avouer pour moi, chose que je voulais éluder. Mais nul moyen de me soustraire à l'examen de son cas. Impossible de jeter le manteau sur tant d'erreurs commises. Malgré moi, je refais en pensée le déroulement de la vie conjugale de maman à la lumière de cette connaissance que j'ai acquise de mon père. Pourquoi, même si elle ne lisait pas en clair toutes ses intentions, n'a-t-elle pas fait crédit à l'homme qui donnait par ailleurs tant de gages? Mon père était avant tout une noble conscience.

Béatrice, je vous en veux de l'avoir fait tant souffrir. Aucun respect filial, aucune convention ne m'empêchera de le dire ici pour Patrice, à qui j'ai promis la vérité, et avec autant de violence que je la sens.

26 juillet.

— Ma chère Pauline, m'a dit hier mon père, je vois avec terreur diminuer le nombre des jours où ta présence m'est encore acquise.

J'ai répondu :

— Cependant il ne m'est pas possible d'en allonger la série, père, j'ai trop formellement promis à maman de rentrer au 1er août.

— Mais, Pauline, a-t-il répliqué, je n'ai jamais pensé à retarder ce départ.

— Moi j'y ai pensé... lui dis-je.

C'est vrai, je redoute ce retour.

28 juillet.

J'ai organisé hier un pique-nique. Mon père m'a chargée de tout acheter. Le matin j'ai couru Palanque avec Victor, pour les provisions. Je ne sais quel singulier contentement je ressentais à diriger ainsi le ménage de mon père. Victor m'a dit : « Il faudrait que mademoiselle reste toujours avec nous. » La drôle de phrase, et qui m'a joué un tour : j'ai envisagé aussitôt le retour à Paris comme un devoir. Mais l'agitation de notre partie de campagne a, bien entendu, empêché mes pensées de s'engager dans un chemin si dramatique. Le chauffeur nous a conduits sur la route de Sisteron dans un endroit assez sauvage avec lequel il semblait familier. Mon père n'avait eu qu'un mot à dire pour le lui indiquer. « Oui, oui », a-t-il répondu aussitôt comme un conducteur qui rappelle des souvenirs, des précédents. Je parierais que Youlia et mon père venaient là souvent. Cela m'est égal. J'ai pardonné à Youlia.

Nous nous trouvions dans une gorge dorée au fond de laquelle était le lit d'un torrent. Pas une feuille et pas un brin d'herbe : des pierres, des quartiers de roches éboulés. A mi-hauteur de la paroi qui montait vers l'indigo du ciel, une plateforme atteinte avec peine où nous avions dressé le couvert sur du sable jaune. Pays de vigueur et de violence où le soleil a déteint sur les rochers, où sans fleurs, sans frondaisons, sans végétation, sans eau, sans douceur, sans poésie, on sent la nature en jubilation ardente.

J'abordai enfin le sujet des décisions de mon père et lui demandai s'il comptait finir sa carrière à Palanque, s'il pourrait supporter la solitude dans cette maison pleine de souvenirs? Il me répondit que c'était une question qu'il ne s'était jamais posée.

— Je ne sais ce que je ferai. Je ne sais, disait-il. Que penses-tu, toi, Pauline?

Je lui dis sans ambages ce que je méditais depuis bien des jours, et qui était qu'il prît sa retraite, qu'il gardât ici une bastide, car on ne rompt pas d'un coup toutes les amarres qui vous tiennent attaché à ce pays, et qu'il se fixât à Paris.

— A Paris! répéta-t-il avec cet air angoissé que je connais si bien maintenant.

— Vous comprenez, répondis-je, que j'aimerais bien désormais que vous ne fussiez plus à trois cents lieues de moi.

Est-ce par pitié que j'ai parlé ainsi? Est-ce par affection véritable? Il en fut bouleversé. Je vis de grosses larmes rondes se former dans ses yeux.

— Chère Pauline! a-t-il dit seulement.

Il n'y avait pas d'oiseaux, pas de cigales, pas d'abeilles, pas un murmure. Une joie solennelle et silencieuse de l'espace. Tout d'un coup mon cœur a éclaté :

— Maman a commis envers vous de très grandes fautes, père, lui dis-je. En vain je me défendais de les reconnaître devant vous. C'était déloyal. J'ai tout compris. Sachez-le. Je suis très sévère envers elle. Très sévère.

Je le vois encore assis sur une pierre, les genoux remontés presque jusqu'au menton, — car ses longues jambes n'avaient pas leur place, — et dessinant de sa canne sur le sable des figures que ce gravier trop épais ne pouvait recevoir. Ses lunettes

noires me dissimulaient l'expression vraie de son visage, et il disait de sa voix faible, cette voix qui vient d'on ne sait quelle profondeur :

— Prends garde, Pauline, de l'être autant que moi.

Et il baissa la tête. Il semblait parler à la terre.

— On n'imagine pas les sévérités d'un homme pour la femme qui a étranglé de ses mains l'amour qu'il avait pour elle. Du moment où j'ai senti qu'elle commençait de tuer à petits coups mon amour, j'ai été impitoyable. Quels procès je lui intentais tous les jours, Pauline! Tous mes plus légers griefs contre elle, je les inscrivais dans la substance même de mon cœur. Elle ne pouvait plus ouvrir les lèvres que je ne marquasse un point contre elle. C'était elle, alors, la victime. Je ne voudrais pas que cette grande amitié qui règne entre vous deux, et qui est l'apaisement de ma pauvre conscience, diminuât. Je te supplie de ne pas l'aimer moins à cause de ce que je t'ai révélé.

— Je l'aime moins, répondis-je nettement.

Il fit un « ah! » d'impatience et de désespoir.

— Tu vois, tu vois, on ne peut s'arrêter de faire le mal. J'aurais dû me taire. Est-ce que j'avais le droit de parler contre ta mère, moi qui déjà contre elle ai refait ma vie? On ne devrait jamais dire un mot! Qui saura jamais auquel de nous deux revient la responsabilité de notre désunion? Qui aura le courage de venir me reprocher cette triste vérité : que c'est moi sans doute qui en porte le poids, moi qui représentais la réflexion et la raison, moi qui suis devenu le jouet d'un amour-propre froissé?...

Il s'accusa longtemps. Il me parla du charme de Béatrice qu'un autre que lui aurait dû mériter de garder.

— Aime-la, me répétait-il, me suppliait-il; aime-la, toi qui as eu la vraie fleur de son âme. Ne t'en va pas en me laissant cette flèche du remords!

« Si je savais t'avoir détachée d'elle, ajoutait-il, j'aimerais mieux que tu m'eusses refusé de venir et t'avoir perdue à jamais. »

Paris, 2 août.

Comme la vie simplifie tout ce qu'elle touche, Patrice, et comme il est aisé de voir que ce ne sont pas nos esprits compliqués et extrêmes qui la dirigent!

Je suis rentrée depuis ce matin auprès de ma chérie, après le voyage le plus anxieux, le plus pénible. La tristesse où j'avais laissé mon père à la gare de Palanque, hier après-midi, m'accablait déjà passablement. Mais comment vous décrire le trouble où me mettait la seule idée de revoir maman d'un cœur vide, d'un cœur désaffecté? Son attitude vis-à-vis de son mari que j'envisageais avec une lucidité effrayante, me donnait un désir inavouable de la châtier.

De toute la nuit dans le train je n'ai pu dormir. J'ai fait en esprit la révision de ces premiers cahiers écrits pour vous. Tout y est faux. Maman a été sur toute la ligne, pendant quatre ans, injuste pour mon père. Son incompréhension était inexplicable, révoltante. Quant à Anselme, je ne pouvais plus le considérer que comme leur mauvais génie.

A neuf heures, ce matin, Sasseville était à la gare de Lyon avec sa voiture, pour me conduire chez moi.

— Eh bien! eh bien? m'a demandé ce gros homme débordant d'intelligence.

— Eh bien! dis-je en riant, le procédé a réussi.

— Pauline, ajouta-t-il avec une prière visible dans ses yeux bleus, n'est-il pas délicieux, votre père?

— Il l'est, Sasseville, et qu'il vous suffise pour ce matin de savoir que je l'ai décidé à venir prendre sa retraite à Paris

— Sacrée petite fille! s'est écrié ce conseiller d'Etat.

Anselme avait couché à l'appartement de Vaugirard pour assister à mon retour. Béatrice et lui vinrent au-devant de moi dans l'étroit corridor encombré des bahuts de Sacy-sous-Ecole. Quand j'ai senti le bras de maman autour de mes épaules, qu'elle étreint à grand peine, quand j'ai pensé que depuis vingt-sept ans... Mais non, au fait, Patrice, je n'ai rien pensé du tout : j'ai goûté une douceur qui m'avait manqué pendant un mois, voilà tout.

FIN

TABLE DES MATIERES

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 5984
Dépôt légal : 3e trimestre 1949.

